

Rudy Kohwer

**RÉFLEXION SCIENTIFIQUE SUR
UNE MÉTHODE PERCEPTIVE
POUR L'ENSEIGNEMENT ET
L'APPRENTISSAGE DES
LANGUES ÉTRANGÈRES**



Compartilhando conhecimento

Rudy Kohwer

**RÉFLEXION SCIENTIFIQUE SUR
UNE MÉTHODE PERCEPTIVE
POUR L'ENSEIGNEMENT ET
L'APPRENTISSAGE DES
LANGUES ÉTRANGÈRES**



Compartilhando conhecimento

RÉFLEXION SCIENTIFIQUE SUR UNE MÉTHODE PERCEPTIVE POUR L'ENSEIGNEMENT ET L'APPRENTISSAGE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

Éditeur de boss

Dra Lais Brito Cangussu

Auteur

Rudy Kohwer

Comité éditorial

Msc Washington Moreira Cavalcanti

Dr Rômulo Maziero

Dr Jean Canestri

Dr Marcos Pereira dos Santos

Msc Jorge dos Santos Mariano

Msc Daniela Aparecida de Faria

Dr Paulo Henrique Nogueira da Fonseca

Conception graphique et mise en page

Département Art Éditeur Synapse

Éditeur d'Art

Maria Aparecida Fernandes

Révision

The authors

2022 by Synapse Editora

Copyright © Synapse Editora

Copyright du texte © 2022 Les auteurs

Copyright de l'édition © 2022 Synapse Editora

Droits pour cette édition accordés à

Synapse Editora par les auteurs.

L'ensemble du texte ainsi que ses éléments, sa méthodologie, ses données calculées et sa correction relèvent de la seule responsabilité des auteurs. Ces textes ne représentent pas allusivement ou effectivement la position éditeur officiel de Synapse.

Synapse Editora n'est pas responsable des changements qui surviennent dans les adresses conventionnelles ou électroniques mentionnées dans cet ouvrage.

Les livres édités par Synapse Editora, étant en libre accès, Open Access, le téléchargement de l'œuvre est autorisé, ainsi que son partage, en respectant que les droits d'auteur soient référencés. Le travail ne doit pas être modifié de quelque manière que ce soit ou utilisé à des fins commerciales.

Le comité de rédaction et les examinateurs invités ont préalablement analysé tous les manuscrits soumis pour évaluation par les auteurs, après avoir été approuvés pour publication.



Compartilhando conhecimento

2022

**ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOPÉDAGOGIE
DE L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE
DES LANGUES ÉTRANGÈRES**

K79e Kohwer, Rudy

Réflexion scientifique sur une méthode perceptive pour l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères

Auteur: Rudy Kohwer

Belo Horizonte, MG: Synapse Editora, 2022, 125 p.

Format: PDF

Mode d'accès: World Wide Web

Comprend une bibliographie

ISBN: 978-65-88890-24-0

DOI: http://doi.org/10.36599/editpa-2022_rsumpl

1. Réflexion scientifique 2. Enseignement-apprentissage 3. Apprentissage
4. Étude Scientifique 6. Langues Étrangères.

I. Réflexion scientifique sur une méthode perceptive pour l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères

CDD: 001 - 001.4

CDU: 001 - 001.18

81-81.23

SYNAPSE EDITORA

Belo Horizonte – Minas Gerais

CNPJ: 40.688.274/0001-30

Tel: + 55 31 98264-1586

www.editorasynapse.org

editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento

2022



Présentation

Dans le cadre de l'enseignement du français comme langue étrangère et conjointement à la présentation des méthodes et théories qui furent suivies, l'étude s'inscrit dans le cerne des données concernant les fondements de l'approche communicative en deçà de ceux de l'approche actionnelle. Si l'objectif est de concentrer l'apprentissage d'après la réunion des aspects linguistiques et pragmatiques de la langue, il fut nécessaire de proposer une reconduction de l'autonomie énonciative, laquelle revient, en définitive, sur la possibilité de se mettre en relation avec les deux approches susmentionnées, et ce retour pour la dépendance fonctionnelle réciproque de celles-ci.

Si donc nous avons initialement spéculé sur les objections envers la linguistique structurale et la psychologie behavioriste, autrement dit deux paradigmes traditionnels concernant le socle théorique des méthodes audio-visuelles, partant nous avons alors emprunté les données scientifiques de la psychologie cognitive, connue comme linguistique lorsqu'opposée aux méthodes taxinomiques de la tradition précitée, pour soutenir une philosophie de l'esprit selon laquelle les perceptions conscientes conduisent à des actions dans le monde réel. Tout bien considérée, l'étude de l'autonomie dans l'apprentissage en question concerne des schèmes sensori-moteurs d'interactions basées sur le principe d'altérité adopté par l'éducation dans les environnements interculturels et plurilinguistes.

RUDY KOHWER





Table des Matières

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. MÉTHODOLOGIE POUR UNE APPROCHE PERCEPTIVE	19
Le mouvement selon les relations primaires	24
Le mouvement selon les répétitions.....	47
CHAPITRE II. THÉORIE POUR UNE APPROCHE PERCEPTIVE	64
L'approche pour l'évaluation des généralités et des particularités	64
L'approche communicative et actionnelle pour la perception	91
CONCLUSION	115
BIBLIOGRAPHIE	119





INTRODUCTION



E

n tant qu'utilisateurs élémentaires (A) du niveau introductif ou découverte (A1), et intermédiaire ou de survie (A2), selon l'arborescence¹ du système proposé par le document officiel du Conseil de l'Europe et intitulé *Un cadre européen commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer* (2001), l'apprenant du français, comme langue étrangère, doit produire des contextes énonciatifs répondant à des tâches de la vie quotidienne. Chacune est subordonnée par une consigne écrite et une consigne illustrée. Le mouvement dynamique, par l'automatisme progressif des mécanismes sensori-moteurs, et continu, par la séquence des activités langagières sous l'approche communicative, est la relation avec l'approche actionnelle qui s'achève par la production de ces tâches alors dites *finales*, mieux disant, par la perception de l'objet proposé par leur consigne illustrée. Cette progression, ayant une durée déterminée, et cette séquence, ayant encore un espace

¹ - Ces niveaux de base, c'est-à-dire Utilisateur élémentaire (A), Utilisateur indépendant (B) et Utilisateur expérimenté (C), adviennent des intitulés traditionnels du CECR (2001) proposé par le Conseil de l'Europe. Ceux-ci sont au nombre de six, à savoir 1) **Breakthrough** et **Waystage** quant aux Niveaux, respectivement, introductif ou découverte, et intermédiaire ou de survie, 2) **Threshold** et **Vantage** quant aux Niveaux, respectivement, seuil, et avancé ou utilisateur indépendant, et, 3) Niveau autonome ou de compétence opérationnelle effective et la Maîtrise quant au Niveaux, respectivement, autonome et maîtrise.



indéterminé à ce stade de la réflexion, subordonnent et furent expliquées, respectivement, a) par le mouvement des représentations quant aux connaissances familières, donc en termes d'analyse, et b) par la relation entre ces représentations, lequel rapport a semblé fondamentale pour la modification des représentations dans la ressemblance par la différence, donc en termes de synthèse.

Les motivations, à propos de la méthode pour la production des contextes énonciatifs, remettent à des observations à propos des énoncés montrant qu'ils sont moins pertinents qu'ils ne devraient l'être si nous en savions d'avantage au sujet de l'imprécision des règles mettant en rapport la structure syntaxique d'avec les représentations de signifié, donc, ce qui a également découvert des motivations d'ordre théorique. Partant, ces derniers motifs sont liés à la grammaire générative de Chomsky (2009, p.186, traduction libre), puisqu'ils appartiennent aux résultats du linguiste à propos de l'« ensemble infini de descriptions structurales »². Aussi, l'étude remettant à la représentation, se centra alors sur les conditions intrinsèques de la conscience, en somme, puisque nous eûmes la conviction que la représentation, réalisée néanmoins selon la performance et dont la cause sont les expériences dans les contextes effectifs, renvoie à la méta-structure primaire et à la méta-structure secondaire. Puis, de l'expérience³ au langage, le processus est à comprendre comme étant une action d'après les conditions extrinsèques de la conscience. Cette observation parce que nous avons accordé, à la théorie searléenne de l'Intentionnalité, la soutenance pour la méthode, à savoir : l'expérience réalise des impressions de sensation préformant les idées simples dont leur succession produit un contexte énonciatif, et ce de manière cohérente, acception à comprendre d'après le langage de la linguistique textuelle⁴, quand bien même les régularités et les uniformités profondes l'expliquent par les grammaires universelles.

Par conséquent, nous tenons compte que le contenu représentatif est concomitant au contenu propositionnel, et cela dans l'ordre de l'analyse logique voulue par Searle (1985,

² - Dans l'original: « conjunto infinito de descrições estruturais ».

³ - L'expérience sur les phénomènes de la perception interne et eu regard d'une consigne illustrée dans le manuel didactique intitulé *LATITUDES. 1 : Méthode de français* (2008), des auteurs Régine Mérieux et Yves Loiseau, permet de rendre compte de l'opération selon laquelle le contexte est perçu et par lequel l'objet intéressé par la perception devient alors pertinent. Nous pourrions suivre le schéma d'après lequel une première idée sur l'objet apparaît grâce aux circonstances dans le contexte, lesquelles circonstances laissent apparaître d'autres idées. En ce sens, le souvenir d'une succession d'idées permet de dire que le contexte est essentiel. .

⁴ - Une succession d'idées simples porteuses de sens remet à la cohérence. Si celle-ci se réalise dans la conscience, d'après l'ouvrage intitulé *O texto e a construção dos sentidos* (2018), de l'auteure Ingedore Gröndfeldt Villaça Koch, la cohérence est dite globale quand elle remet à tous les niveaux suivants, c'est-à-dire syntaxique, sémantique, thématique, stylistique et illocutoire ; et dite locale lorsqu'elle ne concerne qu'un de cesdits niveaux..



p.20), autrement dit, d'après la signification qu'il entend concevoir à propos du terme Intentionnalité : « C'est le langage qui est dérivé de l'Intentionnalité et non l'inverse. L'ordre d'exposition explique l'Intentionnalité en termes de langage ; l'ordre de l'analyse logique explique le langage en termes Intentionnalistes ». Notons toutefois que les régularités et les uniformités de succession profondes, qui, cependant concernent exclusivement la syntaxe quant aux considérations de Chomsky (1971, p.34), sont ce « système de règles qui engendre un ensemble très restreint (peut-être fini) de séquences de base, pourvues chacune d'une description structurale appelée *indicateur syntagmatique*. Ces indicateurs de base sont les unités élémentaires dont sont constituées les structures profondes ». Cette remarque pour la raison suivante : Par ce constat, ce sont des dispositions d'un inné biologique, car elles renvoient à la formation des concepts par les données linguistiques primaires, alors que par l'Intentionnalité, ce sont des dispositions d'un inné acquis, car elles renvoient aux expériences dans le monde, autrement dit, aux représentations familières. Donc, cette distinction, ajoutée à nos considérations pour l'expérience, clarifie notre approche perceptive selon laquelle la représentation concerne alors la performance.

Pour autant, il nous a fallu reconnaître la possibilité, comme le linguiste l'a reconnu avec son système de règles, d'un calcul à propos de la succession des représentations. Bien moins inné biologiquement, l'étude de ce calcul consisterait à rechercher la manière dont les fragments d'expériences agissent pour la relation entre les représentations et en considérant la variable qu'est la signification de ces fragments et sur la base des désirs ou des volitions. C'est donc une affaire de sens dans la tâche d'expliquer ce que les signifiés représentent. Qu'en est-il des études qui succèdent aux débats sur la question de l'abstraction ou de la substance ? Berkeley (1920, p.35) avait signalé qu'« il est absolument impossible d'avoir une idée qui porte sur la ressemblance de ce principe actif de mouvement et de changement des idées. Telle est la nature de l'*esprit*, ou de ce qui agit, qu'il ne peut être perçu par lui-même, mais seulement par les effets qu'il produit ». Si donc la réflexion de l'auteur postule l'entendement et la volonté responsables de ces effets, par et respectivement, la perception qui est un processus physique et la production des idées qui est un processus biologique dans la perception. Et, les régularités profondes et l'aspect créateur du langage n'ont pas dérogé, ils conçoivent cette cause de la philosophie d'avant, ou soit ces deux facultés de l'esprit humain, qui ont, en somme et pour effet, de les formuler dans les grammaires universelles.

Notre conclusion sur la distinction de la compétence d'avec la performance, a montré la limite d'après laquelle nous sommes tenues de soutenir l'étude de la perception, autrement dit, par une théorie de la performance qui établirait des règles explicites sur les explications des représentations. Pour autant, si nous savons que la terminaison du mouvement dynamique et continu est une action, donc, nous savons que l'action est la conséquence d'un

contexte énonciatif, puisque c'est ce qui est exigé de l'apprenant. Autrement dit, si nous savons que le contexte est la conséquence des mouvements sensori-moteurs devenus automatiques et des expériences associées dans les représentations familières, alors, l'explication de ces représentations doit s'en tenir à celle des expériences et des fragments d'expériences qui les met en relation par le mouvement. Mais en réalité, cet argument veut que la perception pure, celle sur les objets dans les consignes illustrées, soit remise à la compétence du locuteur. À vrai dire et dans ce cas, le contexte est inexistant, ainsi, la croyance est identique à tous les apprenants puisque son action ne porte que sur les propriétés universelles des objets que contiennent les consignes illustrées.

Cela étant dit, l'autre cas présente cependant un contexte à la perception consciente. Ce contexte, fruit des expériences, se compose des croyances, désirs, volitions, attentes, etc. Enfin, l'espace de ce contexte, étant encore indéterminé, justifie alors qu'il est singulier ou particulier à l'apprenant. Un cas concret comme celui-ci aurait répondu à l'explication du sens des énoncés dans les contextes énonciatifs. En définitive, de tels contextes représentent les conditions et circonstances du monde effectif, c'est-à-dire d'un espace composé d'objets. Mais voilà que ces objets, par le mouvement, coïncident avec les objets des consignes illustrées. C'est donc en ce sens que la compétence est entrée en ligne de compte. En effet, ces derniers objets servent à organiser l'espace de manière à le délimiter afin que les représentations ne subissent aucune étendue, ainsi, ces objets amenuisent la non-pertinence des énoncés dans les contextes énonciatifs. Dès lors, ce qu'il a fallu retenir du rôle des consignes illustrées, c'est de fournir une connaissance conceptuelle et universelle, donc, identique à tous, et qui, pour Chomsky (1971, p.43), est une condition préalable de l'apprentissage représenté par « *les données linguistiques primaires*, et qui doit comprendre des exemples d'actes linguistiques censés représenter des phrases bien formées ». Selon les dispositions innées des indicateurs syntagmatiques, en termes de grammaire générative, les embranchements conduisent la perception et déterminent la méthodologie⁵ qui base la théorie générative, qui, d'après Chomsky (p.13), « est mentaliste, au sens technique de ce mot, puisqu'elle s'attache à découvrir une réalité mentale sous-jacente au comportement effectif ». La perception vit de la cohérence des idées simples entre elles et toujours dans leur rapport à l'objet.

⁵ - *Ce sont les types de construction des phrases en constituants immédiats de type construction emboîtée, construction auto-enchâssée, à branchements multiples, à branchement gauche et à branchement droit. L'examen de la bonne formation des phrases cherche à produire des résultats qui définissent l'acceptabilité du point de vue de la performance, puisque le terme acceptabilité est un concept appartenant à son étude et selon Chomsky dans Aspects de la théorie syntaxique (1971). Toutefois, l'auteur met ce terme en concomitance avec le terme grammaticalité appartenant à l'étude de la compétence. En effet, si le degré d'acceptabilité d'un type de construction syntagmatique peut montrer des défauts de limitation de mémorisation, de reconnaissance, etc., et par ces aspects superficiels de la structure des phrases, la grammaticalité peut répondre dans le sens de produire les causes de ces défauts, c'est-à-dire les régularités fondamentales d'une langue, lesquelles régularités sont les règles génératives.*

En outre, et suivant la théorie de la performance, il est question d'acceptabilité où la reconnaissance et la mémoire sont indubitablement entrées en ligne de compte dans l'approche perceptive ici proposé. Mais quoi qu'il en soit, et ce qui répond d'ailleurs aux études chomskiennes, il y a un rapport avec la grammaticalité, c'est-à-dire avec la compétence, car les connaissances conceptuelles ont un rapport de ressemblance avec les connaissances familières, et ce sous l'influence du mouvement. En réalité, il y a une adaptation, à la compétence, des croyances, des désirs, des volitions, etc., c'est-à-dire des représentations familières. Si donc ces dernières sont fonctions de la compétence. Qui plus est d'après Chomsky (1971, p.44), il y a une stratégie pour le choix d'une grammaire appropriée à cette base qu'est le modèle de données linguistiques primaires. Ainsi, il appert que cette stratégie « satisfait à la condition d'*adéquation explicative*. C'est-à-dire que, dans cette mesure, elle fournit une explication de l'intuition du sujet parlant, sur la base d'une hypothèse touchant la prédisposition innée ». Somme toute, le linguiste adopte un mode de raisonnement scientifique a) explicatif pour l'examen de l'intuition linguistique et b) descriptif pour l'examen des données linguistiques primaires, autrement dit, des concepts. Nous avons également remarqué une analogie avec et respectivement, les méta-structures primaires et les méta-structures secondaires soulignées par Barbizet (1982), outre que l'intuition remette également aux connaissances phénoménalistes selon James (1913), c'est-à-dire familières et à l'opposé des connaissances conceptuelles ou intellectualistes, mais aussi aux données immédiates de la conscience d'après Brentano (2008).

Pour le coup, nous avons conçu que les représentations familières correspondaient à une grammaire particulière et les connaissances conceptuelles aux grammaires universelles. Mais d'autre part, il a fallu se résigner à considérer une théorie des universaux sémantiques de substance et de forme. La première, puisque les désirs et les volitions, qui fondent le comportement verbal et gestuel, sont la substance sur quoi renvoient les propriétés universelles des objets dans les consignes illustrées. Dès lors, la théorie de Searle (1985) et la théorie de Brentano (2008), à propos de l'objet Intentionnel, ont été prises pour auxiliaire. La deuxième, et qui a remis d'actualité la loi de contiguïté en répondant à sa satisfaction, puisque les objets des consignes illustrées sont la forme sur quoi l'espace se détermine, qui plus est délimitent l'étendue des représentations. Ainsi donc l'espace est maintenant déterminé. Et selon Chomsky (1971, p.49), à propos des universaux de substance, « c'est seulement à une date très récente que l'on a entrepris de rechercher à quelles conditions abstraites doit satisfaire toute grammaire générative. Ces recherches paraissent présenter pour tous les aspects de la grammaire des possibilités d'étude très riches et très variées ». Ainsi donc l'avancée actuelle des recherches sur la substance et par lesquelles nous avons intégré les fragments d'expériences comme substrat de la substance, c'est-à-dire des représentations. Par conséquent, la justesse des analyses a reposé sur la description des



objets des consignes illustrées, du point de vue de leur nature universel et par les théories descriptives, et sur l'explication des fragments d'expériences qui signifient les désirs et les volontés du point de vue de la singularité de l'être et par les théories explicatives.

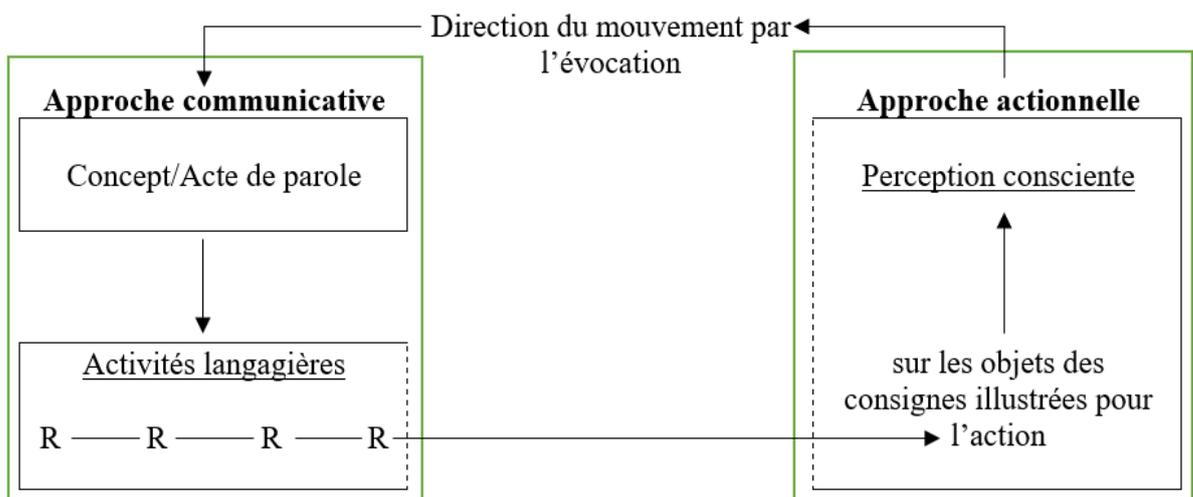
Nous avons rapporté l'acte de parole, celui qui subordonne une séquence d'activités langagières, au concept des objets dits *génériques*, car ce sont sur eux que nous avons proposé de faire reposer l'expérience visuelle focalisée sur l'illustration de la consigne d'une tâche finale. Et nous avons alors proposé le renvoi de ces objets à leur concept. Comme nous l'avons souligné, nous avons suivi leur rapport intime dont l'évocation, à partir de la perception consciente de ces objets, est censée, du point de vue de la méthodologie d'enseignement-apprentissage, se rapporter à l'acte de parole référant. Dans l'apprentissage d'hypothèses concernant la compétence, ou mieux, la grammaticalité des structures syntaxiques formelles et simples, le rôle qu'a ce support visuel a permis de lever l'objection sur la Logique formelle au rang du rôle des données linguistiques primaires concernant la connaissance intelligible, également appelée *connaissance conceptuelle*. En la rapportant à la doctrine métaphysique de l'immatérialisme défendu par Berkeley (1920, p.34), pour ses études sur la doctrine de l'abstraction, cette appellation a suggéré que le rôle de ces données était double.

Cette suggestion parce que, a) le caractère des concepts est passif et dans le sens où nos « idées, sensations, notions, ou les choses que nous percevons, à l'aide de quelques noms qu'on puisse les distinguer, sont visiblement inactives ; elles n'enferment nul pouvoir ou action. Ainsi une idée, un objet de pensée, ne peut produire ou amener un changement dans une autre idée », ce qui montre, en somme, la raison pour laquelle Stuart Mill (1869) objecta sur la Logique formelle, laquelle conçoit les concepts par leur pouvoir d'abstraction. Et nous avons voulu considérer le concept/la connaissance conceptuelle en ce qu'elle signifie pour l'apprentissage. À savoir, b) le concept sur lequel la conscience dirige son attention permet à l'apprenant d'exercer l'opération selon laquelle les objets de la consigne illustrée se voient attribuer les qualités provenant des représentations constituées sous l'approche communicative. Cette opération d'abstraction nous a paru répondre à une des hypothèses nécessaires selon Chomsky (1971, p.52) et que l'apprenant produit « pour lui permettre de déterminer, étant donné une situation réelle où se produit un signal, les descriptions structurales qui peuvent être appropriées à ce signal », descriptions ainsi vérifiées, c'est-à-dire par l'opération d'attribution formant les idées simples.

Outre le fait que ce dispositif d'étalonnage représente le modèle sur lequel une structure syntaxique formelle et simple, dans le sens de la phrase canonique *Sujet + Verbe + Attributs* ou *Syntaxme Nominal + S. Verbal + S. Adjectival*, vérifie l'hypothèse, c'est-à-dire la bonne formation syntaxique de la phrase, le mouvement qu'il évoque a paru important quant au



point de vue sémantique interprétant la représentation du signal, ou s'il est permis de le dire ainsi, la représentation du signe. Le schéma ci-dessous semble objectif pour comprendre les deux fonctions basiques du mouvement lié à la méthodologie de l'enseignement-apprentissage. Premièrement, le sens des flèches montre la direction que prend le mouvement à partir de l'action, c'est-à-dire de la perception sur les objets des consignes illustrées de l'approche actionnelle, et, en ce sens et deuxièmement, montre qu'il réactive par reconnaissance, sur son trajet, le mouvement continu et dynamique chargé des représentations (R), lequel mouvement se finit sur l'action. Ainsi donc le circuit est fermé, en conséquence, l'espace est encore mieux déterminé. Dans ses grandes lignes, il est possible d'ajouter également que le mouvement définit la perception consciente pour le cas de cette méthodologie d'enseignement-apprentissage. Par le rôle de la mémoire et celui de la reconnaissance, cette perception fut développée dans une autre session prévue à cet effet et soutenue par les travaux de Bergson (1965).



Toutefois, eu regard de Stuart Mill (1869, p.443) qui définit la naissance d'un concept selon la répétition des idées autour des objets du concept, nous avons choisi d'appliquer sa méthode pour justifier la mémorisation des concepts/actes de parole dans l'approche communicative, car la production des activités langagières sont des répétitions dont chacune donne naissance à une représentation (R) et dont les idées ont indubitablement une relation de ressemblance avec le concept/acte de parole, ainsi, qui « devient un sujet sur lequel une nouvelle activité peut s'exercer par un acte d'attention volontaire qui concentre la conscience sur lui, ou sur quelqu'une de ses parties ». La nouvelle activité correspond à cet autre mouvement, dans la partie supérieure – direction du mouvement par l'évocation – du schéma ci-dessus, et répond à nos considérations à propos de l'attention volontaire, et que les parties, susmentionnées dans la citation précédente, sont celles des représentations et sous

forme d'idées dans celles-ci. Nous avons posé cette méthode en deçà du modèle de la théorie innée des descriptions structurales potentiellement en rapport avec les données linguistiques primaires.

Ce parallèle pour la raison suivante : Dans le respect de cette dimension du CECR (2001), laquelle veut que soient conservés et réutilisés les acquis culturels et linguistiques de l'apprenant à propos des expériences dans sa société et sa langue maternelle, que ceux-ci soient intuitifs (de base phénoménaliste) ou conceptuels (de base intellectualiste ou intelligible), si cette base sur le plurilinguisme et le pluriculturalisme présente un rapport, c'est-à-dire une connaissance des propriétés et des qualités universelles sur les objets des consignes illustrées, alors, l'utilisation des données linguistiques primaires est justifiée, en l'espèce du système sémantique. C'est donc la raison pour laquelle nous avons posé cette méthode en deçà de cette théorie innée, et cela afin d'expliquer le mouvement : dans l'espace des deux approches, sa délimitation se justifie par le rôle des objets dans les consignes illustrées et que soutient la « technique de représentation des signaux d'*input* » comme implication d'un modèle d'acquisition du langage d'après Chomsky (1971, p.50).

Ensuite, et si par les signaux, c'est-à-dire les données linguistiques primaires dans ces objets qui provoquent alors les *stimuli*, le risque d'étendue des représentations est amenuisé, l'acte d'attention volontaire, dirigé sur le concept/acte de parole, évoque les expériences, et, par-là, ramène au-devant de la perception consciente leur respective représentation, ou du moins certaines idées dans celles-ci lorsque le rôle de ces objets produit également un risque de restriction des représentations aux seules données réellement pertinentes aux données linguistiques primaires des objets de la perception consciente. Si donc la théorie explicative, que nous avons choisi d'adapter à l'explication de la méthode qui soutient l'approche perceptive ici proposée, satisfait aux deux conditions nécessaires selon Chomsky (1971), ou soit une technique de représentation pour la performance et une méthode pour le choix d'une hypothèse et quant à la compétence. Toutefois, cette explication n'est que celle pour la théorie des universaux sémantiques de forme, car et comme le veut cette théorie, nous nous sommes rapportés à la seule relation de contiguïté, c'est-à-dire d'espace.

Alors que le principe d'altérité dans l'enseignement des langues étrangères pose le problème de la différenciation entre le système phonétique et le système morphologique, ce qui présente alors un obstacle pour l'altérité de la sensibilité lors des mouvements sensori-moteurs et dont l'explication fonda notre objectif, nous avons, pour l'étude de la sensation, problématisé cet objet par l'évaluation de trois généralités et trois particularités. Pour autant, la méthode déductive et la méthode inductive l'ont soutenu et les rapports de la théorie des quantités de stimulation d'avec la théorie des neurones de Freud (2011), et, l'acte de représenter d'après les caractéristiques des phénomènes physiques et psychiques

apportées par Brentano (2008), furent les théories adoptées pour l'évaluation des mouvements moteurs qui résoudraient, d'après Bergson (1965), le problème de l'altérité de la sensation, mais en dehors du rôle de la mémoire. Pourtant, les résultats ont montré son effectivité lorsque la répétition des mouvements musculaires et sensitifs amène, une fois la connaissance fixée analogiquement dans la méta-structure en les termes de Barbizet (1982), à la réutiliser par la reconnaissance. Enfin, si nous avons suggéré une remémoration par un mode numérique, nous avons supposé contribuer au calcul de la grandeur et pour les résultats freudiens, ainsi, considéré une science de la nature dont les phénomènes psychiques sont fonctions des phénomènes physiques. En conséquence, la somme des résultats défend un empirisme selon lequel les éléments matériels sont responsables de l'altérité de la sensibilité, c'est-à-dire du comportement.

Le projet freudien rend d'abord compte des processus psychiques d'après l'existence de leurs éléments matériels. Pour autant, la conscience est écartée de l'examen des mécanismes de ce processus appartenant à la psychologie quantitative. Freud (2011, p.388) le confirme, à savoir, « une présentation des phénomènes psychiques en tant qu'états quantitativement déterminés d'éléments matériels ». Et l'objet de la psychologie descriptive de Brentano (2008, p.112) le soutient, car les psychologies alors confondues sont fonctions d'une science de la nature dont la matérialité des éléments est celle des particularités suivantes, ou soit les « phénomènes qui se manifestent dans la sensation [...] en tant que contenu de phénomènes psychiques quand on décrit les particularités de ces derniers ». Tout bien considéré, c'est le phénomène physique qui compose le phénomène psychique, d'où la dépendance de celui-ci à celui-là et qui a donc posé une première généralité. Par celle-ci, nous avons débuté l'étude de la sensation, en somme, par le rapport partie matérielle et partie immatérielle.

C'est pourquoi, pour l'étude de la perception extérieure et d'après la définition de Bergson (1965, p.32), à savoir, « le Corps vivant comme une espèce de centre d'où se réfléchit, sur les objets environnants, l'action que ces objets exercent sur lui », nous avons repris une seconde généralité pour montrer que la répétition rend l'attention réflexe fonction de l'attention volontaire, et ce dans l'objectif d'expliquer les mouvements sensori-moteurs qui conduisent la sensation. Enfin, une troisième généralité a soutenu le rapport partie matérielle et partie immatérielle de la sensation, et ce afin de formuler une hypothèse qui répondrait au problème du principe d'altérité et dans son parallèle avec le projet de Freud (2011, p.403), en somme, lorsque celui-ci rend ensuite compte des processus psychiques d'après l'altérité des sensations et suivant « la *période* de l'excitation, et cet état au cours duquel [les neurones] sont affectés par une période moyennant un comblement minime par la [quantité de stimulation] constitue les fondations de la conscience ». Si donc nous sommes passés des éléments quantitatifs à leurs aspects qualitatifs, cependant, sans parti pris pour la position dualiste les dissociant.

Si les qualités des corps intéressent la perception extérieure, c'est ensuite à la perception interne que revient le rôle d'utiliser et de traiter ces connaissances comme éléments matériels de la sensation. Nous avons alors tenu compte de cette autre perception et d'après la définition de Brentano (2008, pp.156-157) : « Tout acte psychique s'accompagne donc d'une double conscience interne, d'une représentation corrélative et d'un jugement corrélatif, ce que l'on appelle la perception interne, qui est une connaissance immédiate, évidente de l'acte ». En somme, la conséquence de ces deux horizons, pour le traitement de la sensation par un mode de raisonnement scientifique explicatif, a conduit a) aux lois de la déduction pour traiter les phénomènes physiques et b) aux lois de l'induction pour traiter les phénomènes psychiques. C'est pourquoi l'explication de la sensation fut développée d'après les méthodes suivantes : Respectivement, 1) des mécanismes sensori-moteurs véhiculant l'excitation prouvant l'existence de la sensation, nous sommes descendus aux périphéries sensori-motrices la faisant exister dans les conductions nerveuses et pour ainsi parvenir aux circonstances et conditions du monde extérieur où les éléments matériels exercent leurs forces sur la sensation et par les organes sensoriels. Ces forces concernent les premiers résultats.

De la saisie de ces forces, 2) nous avons élevé l'explication de la sensation au rang des conformités protoplasmiques où se réalise le contact avec les éléments matériels, pour ensuite l'ériger à l'évocation de l'impression de sensation sur les éléments devenus immatériels, et, enfin, évaluer l'action du corps ou son comportement et comme généralité quant au produit final des résultats. Et les relations de ces deux méthodes, dont l'une s'adresse au cerne de la physiologie et l'autre à celui de la psychologie, ont concerné ces forces et les mécanismes sensori-moteurs, relations qui, en somme, ont révélé notre objectif, à savoir, une spéculation sur le mouvement des sensations et pour contribuer à la première idée générale de Freud (2011, p.388) : « comprendre ce qui distingue l'activité de repos comme une Quantité soumise aux lois générales du mouvement ». En définitive, la source de nos convictions advint de la croyance selon laquelle ce mode de raisonnement scientifique pourrait découvrir des préceptes au sujet de la modification du comportement. En effet, les forces exercées par l'action mutuelle des éléments matériels dans les activités du monde extérieur et les mouvements exercés par les mécanismes sensori-moteurs, fonctionnellement rattachés par l'activité nerveuse, se répercutent sur la quantité et la qualité des sensations.

Et ces deux phénomènes concomitants ont amené à supposer qu'ils entraînaient une altération de la sensibilité, d'où l'hypothèse d'une modification du comportement. Enfin, nous avons remis l'étude de la sensation, par le biais du paradigme physiologique et psychologique de la psychologie scientifique, dans le contexte de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères. Cette annexion parce que l'expérience confirme

que le rapport des représentations auditives et visuels de la langue maternelle d'avec celles de la langue d'apprentissage, et ce lorsque nous avons tenu compte du principe d'altérité stipulé par le CECR (2001), pose le problème de la différenciation, entre les deux langues, du système phonétique et morphologique, en somme, ce qui présente un obstacle pour l'altération de la sensibilité. Malgré l'envergure du principe d'altérité étendant la sensation en une complication, cette extension est pourtant nécessaire d'après le CECR (p.106) qui conseille ce principe pour « *aider les apprenants* – à construire leur identité langagière et culturelle en y intégrant une expérience diversifiée de l'altérité ; – à développer leurs capacités d'apprenants à travers cette même expérience diversifiée de la relation à plusieurs langues et cultures autres ».

C'est donc la raison pour laquelle il a fallu problématiser le rapport de la communication d'avec le champ de la psychophysiologie. Et le niveau introductif ou découverte (A1), selon l'arborescence du CECR (2001), a justifié ledit problème lorsque les utilisateurs élémentaires (A) ne réalisent pas encore, de manière automatique ou réflexe, les mécanismes sensori-moteurs. Enfin, la conséquence de cette expérience tient en ceci que le contenu des représentations ne se connecte pas, ou mieux, n'évoque pas le souvenir des images composant le contenu des représentations de la langue maternelle. Si cette résultante remet à la capacité limitée de l'entendement à traiter les sensations et lors de l'expérience auditive et visuelle sur les éléments matériels, et ce malgré l'autre faculté qu'est la volonté, nous avons souhaité vérifier si le rôle de la mémoire pouvait rendre moins insoluble le problème, ou s'il était plutôt favorable de s'en tenir au rôle de l'imitation des mouvements musculaires, et ce comme le maintient Bergson (1965, p.66) : « Former son oreille aux éléments d'une langue nouvelle ne consisterait alors ni à modifier le son brut ni à lui adjoindre un souvenir; ce serait coordonner les tendances motrices des muscles de la voix aux impressions de l'oreille, ce serait perfectionner l'accompagnement moteur ».



CHAPITRE I

MÉTHODOLOGIE POUR UNE APPROCHE PERCEPTIVE



N

ous sommes tenus de présenter la relation de ressemblance par les fragments d'expériences dont le comportement est responsable selon les actes de volitions, en somme, une relation primaire soutenue par la théorie des universaux sémantiques de substance. En termes de grammaire traditionnelle⁶, les attributs ou les qualificatifs font de la substance sa ressemblance avec l'objet. Mais dans une approche perceptive, nous avons convenu d'appliquer la substance par le contenu représentatif pour la définition de la représentation, ainsi, comme Berkeley (1920, p.10) en est convaincu, c'est-à-dire « qu'une idée qui, étant considérée en elle-même, est particulière, devient générale, quand on la prend pour représenter toutes les autres idées particulières de la même sorte et en tenir lieu », à savoir les idées particulières sur l'ensemble des objets se ressemblent au moyen des qualités qui les composent et dont celles-ci appartiennent à l'objet

⁶ - L'énoncé dont l'idée simple suffit à lui faire porter du sens, est ici considéré comme étant de l'ordre canonique de la phrase française assertive **Sujet + Verbe + Objet**. Quant à leurs classes grammaticales et du point de vue de la grammaire traditionnelle, a) le sujet est un nom, ou un pronom, ou un déterminant ; b) un verbe est un verbe seul, ou un auxiliaire + un participe passé, et cela avec ou sans adverbe ; c) la construction du complément est avec ou sans préposition, ou conjonction de coordination ou de subordination, ou est un adjectif. Et les mots dans la phrase se regroupent en syntagmes. Voici les quatre grands types : syntagme nominal, syntagme verbal, syntagme prépositionnel et syntagme adjectival. Ces groupes sont susceptibles d'expansions qui les complexifient ad *infinitum*.



abstrait, c'est-à-dire à l'idée générale. C'est un fait avéré par le champ scientifique de la physio-psychologie qu'une représentation, par un genre, enveloppe une quantité d'idées par cette relation de ressemblance.

Mais l'entendement capacte également l'esprit à se représenter à la fois plusieurs représentations pour un même acte de jugement sur lequel porte les croyances, etc. Nous pouvons dire que cette complication du phénomène capacte la disposition de fragments d'expériences entre les représentations, et que cette union répond en quelque sorte à des nuances singulières définies d'après les propres besoins de l'apprenant à constituer son réseau d'habitudes, et par une méthode qui correspondrait à ses désirs et volontés. Cette méthode est vectrice de la modification du comportement dont dépend alors la manière de constituer ses propres représentations. Certes, la répétition a pour effet l'automatisme des mécanismes sensori-moteurs, en revanche, chaque fragment d'expériences est à observer dans un arrêt du mouvement que ceux-ci provoquent, autrement dit par un lieu d'états particuliers à base affective, qui, si nous suivons Berkeley (1920, p.17) dans son raisonnement lorsqu'il s'abstient de considérer les fins de la communication, naissent «immédiatement dans l'esprit, à la perception de certains mots sans que des idées s'y présentent en même temps». En ce sens, ce sont des mots qui définissent ces états particuliers à base affective.

Or, nous ne pensons pas que ce soit le langage par les mots qui modifie le comportement, mais plutôt les actions entre les expériences culturelles déjà vécues et senties dans la société maternelle et les nouvelles expériences dont vivent les représentations naissantes des répétitions. Par lui seul, l'horizon culturel fournirait presque la totalité du potentiel pour la modification du comportement, bien comme toutes les raisons pour lesquelles une langue est apprise, en somme, il fournirait tout autant de fragments d'expériences que d'états psychiques à base affective. Du point de vue linguistique, c'est donc sur la culture qu'il faut s'appuyer et du point de vue psychologique, sur l'affectivité, et ce afin de répondre à la modification du comportement. Dès lors, nous tendons à ce qui soumit Berkeley (1920) à la critique sur le langage, c'est-à-dire l'universel lorsqu'étant un produit de la doctrine de l'abstraction. Un exemple, des plus banales, suffit pour observer la comparaison entre l'universel et le singulier, ou mieux, entre l'emploi des mots et l'emploi des organes sensoriels pour la formation d'une représentation. Respectivement, la phrase composée des propriétés universelles en tant que qualificatifs *La glace est froide, elle est rose et blanche, elle est conique*. En cette divisibilité de l'objet *la glace*, des qualités universelles lui appartiennent, tels que *le rose, le blanc, le conique, le froid* et subsumées à ces trois propriétés universelles des objets effectifs : La figure, l'étendue et le mouvement. Si ces trois propriétés ne demandent aucunement d'être vérifiées pour attester leur validité scientifique, ce qui produit l'universalité, elles sont communes à la plupart des langues. Et leur connaissance remet à

une sorte d'innée acquis en bas âge et dont la mémoire auditive, visuelle, olfactive, gustative et tactile, tout comme l'emploi des organes sensoriels, ne sont pas nécessaires pour leur reconnaissance.

Mais alors que certains se représentent un jardin de fraisiers par le parfum et la saveur de la fraise ou l'odorat et le goût, un bord de mer sous les cocotiers par la vision de la couleur blanche de l'objet, d'autres un iceberg aussi froid et blanc que la glace et la neige par la vision et le toucher de l'objet, d'autres encore un cristal conique aussi par la vision de l'objet, par conséquent, nous nous étendons aux sens pour dire que le singulier à la primauté sur les mots, ou du moins, advient à l'esprit avant que les mots se prêtent à l'exprimer. Par-là, la théorie de la copie fidèle des objets n'est plus recevable tant pour le sens commun que pour les logiciens, que la logique soit celle qui analyse la manière de penser ou celle qui examine la matière de la pensée. En définitive, Berkeley (1920) conclut, par la comparaison avec l'arithmétique, que toute la quantité d'idées simples d'un objet ne s'offre pas à l'entendement dès que le langage est utilisé à des fins communicatives. Et deux exemples comme ceux-ci sont révélateurs, respectivement, d'une mémoire immédiate et d'une mémoire qui reconnaît les expériences du passé.

Dans le même ordre, nous pouvons facilement remarquer que, ni l'impression de sensation, ni l'impression de réflexion, qui réalisent l'idée de l'objet, semblent exister. En réalité, l'évocation de l'idée sur les connaissances conceptuelles est spontanée et ne nécessite aucun effort de l'esprit pour être exprimée par le langage des mots. Partant, les mécanismes sensori-moteurs sont automatiques. En revanche, la représentation de l'objet s'étend différemment dans l'autre cas. À savoir, l'évocation des connaissances d'expériences, qui ne sont ni plus ni moins le souvenir, demande, en plus des impressions de sensation, un effort d'attention traduit en impressions de réflexion. Mais ce n'est pas la nature de cet effort qui a intéressé la présente étude scientifique. C'est plutôt l'impression sensorielle en elle-même. En effet et à elle seule, elle nous a paru définir les fragments d'expériences, c'est-à-dire la relation entre les représentations, lesquelles représentations adviennent de l'automatisme des mécanismes sensori-moteurs.

Si c'est dans cet espace d'arrêt du mouvement que la modification du comportement est effective, sa durée pourrait devenir indéterminée, non pas par l'habitude des répétitions des mêmes impressions, sans quoi la modification stagnerait toujours en le même point d'arrêt, mais simplement par l'habitude des répétitions de cette méthode, et cela en variant l'origine des impressions. Pour autant, il faut que le mouvement se continue par l'action, à savoir sur le chemin du mouvement, le corps et l'esprit rencontrent, de manière réflexe, une première représentation, laquelle évoquera, par la réflexion sur la représentation suivante dont l'apparition est le fait de l'automatisme des mécanismes sensori-moteurs, une impression naissante par l'intuition, mieux disant, par la référence, à la fois, à certains points de qualités

de la représentation antécédente et à certains points de qualités de la représentation succédant, et ainsi de suite. Si donc l'impression est cette sorte de référence qui dirige l'attention, soit sur deux objets, soit sur deux représentations qui ont à voir avec le même réseau d'habitudes.

Tout bien considérée, une telle dynamité du mouvement valide la méthode de l'approche perceptive, laquelle et nous pensons, produit la modification du comportement et que l'action maintient en vie. La dynamique met le passé dans le futur proche déjà présent dans l'impression référentielle. Cette définition de notre méthode sera développée dans la session prévue à cet effet. Au nom du risque d'étendue des représentations, est-ce un mal pour un bien d'écarter les considérations pour la structure superficielle ? Berkeley (1920, p.21) souligne que, « si nous ne prenons pas soin de soustraire les premiers principes de la connaissance aux embarras et aux illusions des mots, nous pouvons raisonner à l'infini sur les mots, en pure perte ; nous pouvons tirer conséquences sur conséquences, et n'en être pas plus avancés ». Si nous postulons, selon les associationnistes, que la ressemblance advient si l'expérience dans le présent va chercher ce qui lui correspond dans le passé, la méthode est incomplète. Et ce malgré la loi primitive, associée aux méthodes ordinaires de recherche expérimentale en psychologie, ou soit à la méthode de l'induction remis à Stuart Mill (1866, p.23) : «un état de conscience ressemblant tu premier, mais d'intensité moindre, peut se produire sans la présence d'une cause semblable à celle qui l'avait produit d'abord. On, énonce cette loi en disant, dans le langage de Hume, que chaque impression mentale à son idée».

En réalité et selon notre méthode de l'approche perceptive, nous supposons à présent que la ressemblance est la réalisation des impressions référentielles embrassant à la fois le passé et le futur proche, dont ce dernier accompagne la perception vers des conséquences pratiques et utiles, et ce en accord avec le pragmatisme. Ces conséquences sont la résultante des représentations constituées lors de la production des activités langagières ou des répétitions. Et le contenu de ces représentations est la résultante des croyances, attentes, volitions et désirs. D'après cette méthode, la loi humienne de la causalité ne produit pas l'effet recherché ici, ou soient les conséquences, puisque sa cause ne dépend que des antécédents. Par cette loi de la psychologie réaliste ou associationniste, nous ne suspectons pas l'avenir, donc la théorie pragmatique n'entre plus en ligne de compte, en somme, ce qui va à l'encontre de l'idéalisme subjectif de Berkeley (1920), et ce lorsque toute sa philosophie est fondée sur l'esprit comme étant le seul actif et sur les idées comme étant sans exception inertes et inactives. D'après cette loi de la nature, il est dit



1° Que la connexion des idées n'implique pas la relation de *cause à effet*, mais seulement de *marque* ou de *signe* à *chose signifiée*. Le feu que je vois n'est point la cause de la douleur que j'éprouve en m'en approchant de trop près, mais bien la marque qui m'en informe d'avance. De même le bruit que j'entends n'est point l'effet de tel mouvement, de telle collision des corps environnants : il n'en est que le signe. 2° La raison pour laquelle les idées sont disposées en combinaisons artificielles et régulières, en machines, est la même pour laquelle on forme des mots avec des lettres assemblées. (BERKELEY, 1920, pp.54-55)

La marque antécédente à la représentation qui succède à la représentation antécédente à cette marque, est l'impression référentielle et la représentation lui succédant est une connaissance déjà vécue et sentie, d'où l'intuition ou la référence. Dans ce sens, l'impression référentielle, c'est-à-dire la marque, est le signe des deux représentations localisées de part et d'autre de celui-ci. Il va de soi que l'impression référentielle fait se succéder naturellement la représentation à la manière de l'assemblage des lettres pour la formation des mots. En somme, c'est par là que le calcul – la manière dont les fragments d'expériences agissent sur la relation entre les représentations – peut s'appuyer pour définir la dynamique du mouvement, c'est-à-dire l'action et analogue à l'ordre d'enchaînement des idées simples que Hume (1739, p.194) mentionne lorsque cet enchaînement correspond à la «régularité dans leur apparition». Toutefois, l'explication de l'auteur reste vague, ainsi et pour la présente réflexion, Chomsky (1971) a fourni une explication plus détaillée de cette régularité, lorsqu'elle est le seul lien causal entre une cause et son effet, et ce puisqu'on ne peut observer ce qui crée le mouvement d'un corps par un autre corps. Pour Chomsky (p.17), « une langue particulière doit dès lors être complétée par une grammaire universelle qui rend compte de l'aspect créateur de l'acte linguistique et formule les régularités profondes ».

L'explication réside dans l'aspect créateur correspondant à l'ajout de syntagmes dans un ordre d'emboîtement justifié par les lois de la nature. Cependant et dans le cas présent, si l'impression référentielle semble justifier la raison pour laquelle deux syntagmes ont une relation de contiguïté et de ressemblance, il paraît encore difficile de l'affirmer à ce stade de la réflexion. Nous supposons le point de vue empirique pour l'explication de cette relation, c'est-à-dire par les fragments d'expériences, mais cependant à l'encontre des lois primitives et dérivées « d'après lesquelles un état mental succède à un autre, est la cause d'un autre, ou, du moins, la cause de l'arrivée de l'autre » selon Stuart Mill (1866, p.22). Les résultats sur le phénomène en question ont impliqué le passé et le futur proche dans la perception et pour la définition de l'action, qui, pour Berkeley (1920), dépend de l'intuition permettant de juger



d'avance et de connaître d'avance la représentation ou le sentiment qui définit la marque, c'est-à-dire l'impression référentielle et lui étant antécédente. Et l'intuition repose sur des expériences déjà vécues et senties, donc la représentation antécédente à l'impression référentielle a tout son rôle à jouer dans la ressemblance. Nous sommes désormais à la confluence avec la ramification théorique soutenant cette recherche en didactique du français comme langue étrangère et dans l'envergure de domaines scientifiques variés.

Sentir en tant que sentiment, juger en tant que jugement ou force de conviction, et connaître en tant que connaissance, sont trois modes à décrire pour l'explication de la représentation, ou soit de l'état de conscience d'après Brentano (2008). L'étude de cet objet qui est nôtre, la thèse de l'intentionnalité du mental et celle de la perception interne la soutiennent d'après la théorie brentanienne de la conscience. En effet, il appert que l'apprenant, réalisant des expériences auditives et visuelles, donc phénoménales lorsque les activités didactiques sont supportées par les méthodes audiovisuelles, produit alors des représentations de l'audition et de la vision, représentations que ladite psychologie s'efforce de décrire par lesdits modes et qui pourraient répondre au problème spécifié. De surcroît, ces méthodes audiovisuelles demandent une explication soutenue par les descriptions à propos de la théorie qui les soutient. C'est pourquoi nous avons abordé la théorie du conditionnement opérant, remise à Skinner (1957), par un regard critique et appuyé d'après les résultats de Chomsky (1969). Outre l'aspect critique qui prit forme, l'appui descriptif et explicatif de cette théorie comportementaliste, de la psychologie appliquée, fut confié aux auteurs Xavier Seron, Jean-Luc Lambert et Martial Van der Linden (1988).

Quant à la structure de cette explication et des descriptions, nous l'avons formé selon les deux mouvements susmentionnés dans le schéma antérieur (réf. schéma directeur 1), à savoir a) de l'approche actionnelle à l'approche communicative – le mouvement supérieur selon le schéma, – la connaissance conceptuelle fut mise au centre du développement de la perception, et, b) de l'approche communicative à l'approche actionnelle – le mouvement inférieur selon le schéma, – la connaissance phénoménaliste ou les phénomènes de la sensibilité, en embarquant également les phénomènes de l'intelligibilité dans son cerne, fut considérée. Qui plus est, faisant le lien de la relation de marque ou de signe à chose signifiée, selon Berkeley (1920), d'avec la méthode stimulus-réponse-conséquence de ladite théorie béhavioriste, nous fûmes amenés à penser que le signe pourrait être ramené au signal, c'est-à-dire au *stimulus*, en somme, un concept clé chez Skinner (1957).

Mais également, nous avons spéculé sur la conséquence, et ce pour deux raisons : la théorie pragmatique reliée à la théorie générale de la vérité, de James (1911 ; 1913), en a rendu compte, puisqu'elle traite de conséquences pratiques et utiles pour l'humanité. Mais surtout et lorsque ces conséquences sont capables de prévoir les actions dans un avenir proche, nous avons défendu cette possibilité par les considérations de Bergson (1965), outre Berkeley

(1920) qui conçoit que nous pouvons juger d'avance les choses, ce qui pour l'auteur représente la connaissance de la nature. De plus, nous avons fait le lien de la chose signifiée, que l'auteur conçoit, d'avec ce *quelque chose* dans ce concept clé chez James, ou soit *un sentiment de quelque chose*. Enfin et autour du problème spécifié, selon lequel des états particuliers à base affective adviendraient des fins communicatives et familières quant à l'utilisation du langage, fins que rejette Berkeley, sont entrées en ligne de compte les considérations de Bergson au sujet de l'instant naissant, ou soit de l'état mixte.

Le mouvement selon les relations primaires

La démarche proposée, pour le développement de la nature conceptuelle du mouvement, allant de la perception des objets d'une consigne illustrée à l'évocation des trois concepts/actes de parole, dont chacun compose une séquence d'activités langagières sous l'approche communicative, et dont leur réalisation constitue l'autre mouvement, dit *phénoménaliste*, demande à ce qu'elle insère la description et l'explication du phénomène, ou soit le mouvement, dans a) le corps de connaissances sur la physiologie et la physique qui traite des questions relatives aux organes sensoriels sentant l'objet effectif ; b) Le cerne scientifique de la psychologie, car l'objet effectif est aussi sentis par la conscience qui représente alors les sensations des nerfs afférents, lesquels conduisent l'objet effectif vers son traitement virtuel. Enfin, l'objet sous cette forme substantielle est envoyé sous forme de représentation sur les conceptions nerveuses des nerfs efférents jusqu'aux périphéries où se réalise son expression, soit par la parole qui sollicite les différents organes de l'appareil phonatoire, soit par le système idéographique qui sollicite le geste scriptural, c'est-à-dire et dans un cas comme dans l'autre, le système nerveux et le système musculaire. Nous avons justifié les contributions de ces champs d'études selon l'hypothèse retenue et dont la description tient en l'adéquation explicative par le rapport de ressemblance entre connaissances intelligibles et connaissances sensibles, ou soit et respectivement, entre compétence et performance.

En somme, nous avons réitéré l'hypothèse en la reformulant d'après ce dont traitent la physiologie et la psychologie : une opération d'abstraction ou de généralisation qui attribue des qualités aux objets des consignes illustrées. Si les idées simples sont ainsi formées dans les contextes énonciatifs, il faut qu'on puisse observer par celles-ci, premièrement, la relation de ressemblance qu'elles ont avec l'acte de parole/concept auquel elles réfèrent. S'il s'agit à cet instant d'évaluer la compétence ou les connaissances conceptuelles liées aux phénomènes de l'intelligibilité, il s'agit ensuite et deuxièmement, d'évaluer la performance ou les connaissances liés aux phénomènes de la sensibilité. Pour cela et toujours dans les contextes énonciatifs, il faut observer la relation de ressemblance entre l'acte de



parole/concept et les objets auxquels ils réfèrent. Selon l'objectif d'apprentissage d'un acte de parole/concept, les objets sont le produit du réseau d'habitudes constitué par un ensemble de représentations familières dont chacune est un ensemble d'images. Bien que nous ayons franchi l'explication du premier mouvement par la seconde relation de ressemblance qui correspond déjà au deuxième mouvement – le mouvement inférieur selon le schéma directeur 1, – dépasser l'espace ou la contigüité du premier mouvement a cependant permis de découvrir ce qui paraît se jouer dans les deux espaces. En effet, a) la première observation semble découvrir l'origine des significations dans les contextes énonciatifs, et, b) la deuxième observation, l'origine du sens des contextes énonciatifs.

Si la signification et le sens sont les deux points de vue sémantiques sur lesquels peuvent s'appuyer les analyses des contextes énonciatifs pour la pertinence de la production des tâches finales, le rôle des deux mémoires, considérées par Bergson (1965), a néanmoins été considéré, et cette considération en ayant toujours comme horizon ces deux origines. Les deux moments que présente l'opération d'abstraction ont montré le type de connaissances attribué à la compétence et celui attribué à la performance. Et l'évaluation, dans un cas comme dans l'autre, puisqu'il s'agit, dans l'acte de la perception, d'évoquer des souvenirs par la mémoire, remet au mécanisme de l'attention permettant ces deux opérations d'attribution. Nous avons considéré que l'acte d'attribuer des qualités aux objets à partir du souvenir et lors de la perception, était de même nature que l'acte de représenter et définis comme tel par Brentano (2008, p.93) : la « représentation ne constitue pas seulement le fondement du jugement, mais aussi du désir et de tout autre acte psychique. Rien ne peut être jugé [...], qui n'est d'abord été représenté. La définition donnée embrasse ainsi tous les exemples de phénomènes psychiques ». L'acte d'attention consiste à fixer la conscience sur un ou plusieurs objets, à savoir et dans le cas de cette perception, cet état psychique consiste à se fixer sur ce qui a été représenté lors de la réalisation des activités langagières sous l'acte de parole. Nous avons remarqué que le concept permet aux mécanismes de l'attention d'avoir un point d'accroche pour le souvenir des objets auxquels il réfère, et c'est ici l'objectif du premier mouvement qui montre que la performance est fonction de la compétence.

Nous avons appliqué, à l'étude de cet objectif, une psychologie collective d'enseignement-apprentissage et par les mécanismes sémiologiques, car il s'agit d'acquisition de compétences liées aux normes socioculturelles d'utilisation du langage. Sur la base de cette application, nous avons formulé deux conclusions. La première a défini que nous avons pu échapper, pour l'heure, à cette première dimension du CECR (2001, p.15), laquelle conçoit le plurilinguisme et le pluriculturalisme, et nous concentrer sur sa deuxième dimension qu'est l'approche actionnelle prenant « en compte les ressources cognitives, affectives, volitives et l'ensemble des capacités que possède et met en œuvre l'acteur social ». Bien sûr, nous ne pouvons pas négliger les connaissances familières que détient l'apprenant par ses expériences passées dans sa langue et sa culture natives, qui plus est signifieraient une

stratégie d'enseignement-apprentissage revue et améliorée, et ce sur la base que mentionne Bérard (1991, p.20), c'est-à-dire « sur le rapport entre **communicatif/culturel** ou sur le rapport **social/individuel** », lesquels rapports semblent omettre les tenants de cette première dimension susmentionnée, et ce lorsque la considération n'est que pour un seul idiome et une seule culture.

Mais nous savons également que, et en considérant ici l'universalité, les actions et les habitudes ne sont pas toutes différentes dans leur rapport avec celles de la langue et de la culture d'apprentissage. Par cette connaissance et bien qu'il existe une « méta-structure personnelle représentant l'organisation mnésique de ses connaissances acquises qui déterminent les divers comportements mentaux et physiques qui nous sont possibles », concernant les connaissances déjà acquises des individus selon Barbizet (1982, p.608), cette méta-structure représenterait ce qui est identique dans la langue d'apprentissage et sa culture. En ce sens, se serait l'acte d'une superposition des objets subsumés à leur respectif concept/acte de parole de la langue d'apprentissage. Mais en réalité, si ces objets ont la même signification, socio et culturellement, que d'autres objets de la langue maternelle, nous n'avons pas vu pourquoi la modification du comportement serait effective. Nous avons plutôt pensé en une conservation du comportement. En cherchant les équivalences et les égalités de signification, cette suggestion envisage que la perception consciente est dirigée sur les empreintes psychiques déjà présentes et existantes dans ladite méta-structure. Nous voulons d'abord parler de ces empreintes identiques à tous les membres d'une communauté sociolinguistique. Cet horizon est l'effet d'un acte d'attention involontaire, quand bien même porter attention sur un objet mobilise la volonté, mais seulement à l'instant du déclenchement du mécanisme de l'attention.

Et si nous avons remarqué que la nature du mouvement était physique, c'est parce que les connaissances conceptuelles sont déplacées et non modifiées. Et l'apport d'un appui théorique admet que nous ayons spéculé sur la question de l'universalité, et ce dans l'étendue de la communauté sociolinguistique aux deux langues et cultures. En effet, le point de vue de la philosophie humienne, au sujet des propriétés physiques⁷ des objets, manifeste la relation d'*identité*⁸, dans le sens de *même que*. Bien sûr, cette relation physique entre deux objets,

7 - Les propriétés physiques sont ces trois modes des objets, c'est-à-dire la figure, l'étendue et le mouvement qui, considérés comme unités, ou sans que soit conçue leurs parties divisibles, sont universels. La philosophie naturelle, laquelle s'applique à l'univers physique, conçoit ces modes comme étant intègres en rapport à leurs objets, alors que la philosophie idéaliste transcendantaliste parle d'accidents des objets. Quoi qu'il en soit de cette distinction, considérer la doctrine de la divisibilité infinie est un non-sens tant pour la science que pour le sens commun, car et pour lesquels, la capacité limitée qu'a l'entendement ne permet pas de traiter pleinement l'infini. Cependant et en considérant la division en parties des propriétés physiques universelles (la figure, l'étendue et le mouvement), celles-ci deviennent alors plus particulières, et pour cause, l'imperfection qu'a l'entendement à traiter de manière adéquate la totalité d'informations ou des idées simples dans leur rapport avec leur unité, ou soit la propriété universelle entendue comme indivisible. C'est donc pour cette raison qu'il est plus pertinent de concevoir l'unité indivisible lorsque nous parlons d'universalité tant des propriétés que des objets, qui, en ce sens, ne sont pas concernés par ces imperfections de l'entendement.

lorsque prise au sens large du terme dans la mesure où le traitement concerne celui de deux langues et de deux cultures, porte seulement sa validité pour les objets dont l'existence est attestée dans les deux sociétés. Tout bien considérée, la théorie traite de la relation physique entre les objets effectifs, ou soit de l'identité parmi les trois autres relations de même nature.

En revanche et si l'identité correspond à l'entité concrète du signe, en l'espèce de la théorie du signe linguistique, et si nous situons cet aspect de la linguistique structurale dans notre recherche sur l'universalité, alors, l'universalité subit une contrainte qui est la variable ayant fondée une seconde conclusion. Avant tout, il convient de signaler la raison pour laquelle nous rapportons ici ce courant de la linguistique. Celui-ci soutenait et soutient encore la méthodologie structuro-globale d'enseignement-apprentissage référente à l'ancien CECR et en deçà de l'autre courant, ou soit de la psychologie béhavioriste soutenant la méthodologie audio-visuelle et toujours présente dans l'actuelle méthode de français. Bérard (1991) mentionne les objectifs de ces deux courants théoriques :

Le premier apport de la linguistique structurale a été de fournir des descriptions de l'objet qui constituait précisément l'objectif prioritaire de la nouvelle pédagogie, à savoir la langue parlée en usage... Le second apport de la linguistique structurale réside sans aucun doute dans la conception de la langue comme système, qui avait été développé par Saussure dès le tout début du siècle. De la psychologie béhavioriste, en particulier de la théorie du conditionnement opérant de Skinner, les tenants de la nouvelle méthodologie ont retenu essentiellement la conception de la langue comme réseau d'habitudes, un jeu d'associations entre des stimuli et des réponses établies par le renforcement dans une situation sociale. (ROULET, 1976 *apud* BÉRARD, 1991, p.11)

8 - Le terme identité signifie ici le même que d'après l'acception courante de la Logique moderne en termes de philosophie analytique et qui le considère comme synonyme de l'expression mathématique **signe arithmétique d'égalité**. D'autre part et d'après le **Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement** (1739), de David Hume, si les principes de ces relations philosophiques, ou soit les proportions des figures, des étendues et des mouvements, qui dépendent des idées, ne sont tirées que des apparences sur les objets effectifs, en revanche, l'égalité à propos de la relation de proportion de quantité ou de nombre entre deux objets peut, par ces deux sciences que sont l'algèbre (considérée par Boole) et l'arithmétique (considérée par Frege), atteindre l'exactitude ou la certitude parfaite. L'identité des extensions est, pour Boole (1854) qui inventa un symbolisme par le calcul d'algèbre, le rapport qui constate les relations existantes entre l'extension des termes. Or et pour Friedrich Ludwig Gottlob Frege, dans ses **Écrits logiques et philosophiques** (1971), et qui voit le calcul de Boole comme un simple instrument de contrôle, il faut une théorie de la quantification qu'il ajoute alors à sa première idéographie (langage formelle formé sur la base d'équations arithmétiques) et qui soutienne la construction de nouvelles expressions conceptuelles et de nouveaux concepts (**Bildung der Begriffe**), et ce pour ce second système de notions (de dénotation) qui analyse le rapport linguistique entre une expression, ou un signe, et d'autres expressions, ou d'autres signes, afin de former un nouveau concept. Puis et du point de vue de son réalisme matériel, Frege, dans son débat sur la distinction concept/objet et face à Kerry (1887) croyant qu'un concept peut aussi être un objet, en vient à poser que le concept est prédicatif, c'est-à-dire un prédicat grammatical ne pouvant être un objet. En définitive et en passant par des principes logiques sur une base linguistique pour la preuve de la distinction concept/objet, Frege pense qu'il faut avant tout distinguer le verbe en copule (forme lexicale de l'attribution) et le verbe en signe arithmétique d'égalité exprimant une identité (le même que) convertible en modifiant la relation entre deux termes, dès lors qu'ils ont le même concept, ou soit la même identité.

C'est donc à la suite de cet aspect de la linguistique structurale, c'est-à-dire des descriptions de l'objet, que la position selon laquelle nous avons conçu la séparation de la substance, c'est-à-dire des qualités de la matière ou de l'objet, d'avec la matière ou l'objet, fut justifiée. À la suite de quoi, nous avons contredit l'appartenance d'une substance à une seule matière ou le rapport de qualités déterminées pour un objet. Et cela a induit qu'il fallait qu'il en aille de même à propos du rapport d'un objet déterminé pour un concept/acte de parole. Compte tenu de la valeur conceptuelle d'un objet, autrement dit, de sa valeur de signification eu regard de ce courant de la linguistique qui a démontré, par une de ses dichotomies, la possibilité d'une pluralité de significations pour certains objets, nous avons tenu cet aspect pour responsable de la position actuelle et soutenue par Ferdinand de Saussure (1931, p.159), lequel auteur mentionne les deux facteurs constituants toujours l'existence de valeurs de signification « 1° pour une chose dissemblable susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer ; 2° par des choses similaires qu'on peut comparer avec celle dont la valeur est en cause ».

Par conséquent, cette contribution théorique, encore en vogue dans le discours didactique du CECR (2001) réactualisé, nous a semblé répondre à un questionnement, c'est-à-dire à un des motifs selon lesquels la dichotomie entre linguistique et pragmatique contribuerait à l'inefficacité de la méthode de français en question. Cette hypothèse, sur laquelle s'appuya initialement le contexte de notre réflexion afin de s'interroger sur une méthode d'enseignement-apprentissage fondée sur le rapport linguistique/pragmatique, a alors suggéré le développement de l'hypothèse suivante : les contextes sont porteurs d'une signification et d'un sens pertinents pour la constitution des représentations. Et, la signification de la matière et le sens qu'elle assume en contextes socio-culturels ont confirmé notre pressentiment théorique qui posait la thèse de l'intentionnalité du mentale pour l'étude psychologique de la perception et la thèse de l'objet Intentionnel pour l'étude linguistico-pragmatique de l'action, et dont le rapport est maintenant donné par une méthode alors basée sur une approche perceptive quant à l'enseignement-apprentissage. Et cette approche perceptive fut soutenue par les considérations de Bergson (1965) à propos de la forme de reconnaissance et du souvenir.

Quoi qu'il en soit, le choix d'une méthode pour mettre le rapport linguistique/pragmatique au centre de cette réflexion prit sa source dans la distinction excessive que Bergson (1965, pp.7-8) décela à propos du réalisme matériel et de l'idéalisme subjectif. En définitive, la réflexion est donnée par la mémoire, autrement dit, par le souvenir qui « représente précisément le point d'intersection entre l'esprit et la matière [...] et même plus spécialement de la mémoire des mots : c'est de là, sans aucun doute, que devra partir la lumière capable d'éclairer les côtés obscurs du problème » des relations de l'âme d'avec l'esprit et chères à l'idéalisme subjectif et au réalisme matériel lorsque qu'indépendants. Si

l'idéalisme subjectif rejette toute forme de réalité objective au sujet de l'existence des objets, nous avons remarqué que ce paradigme de la philosophie ne niait pas l'objectivité, mais l'investissait dans ce qu'il conçoit exclusivement, à savoir la cause des idées provient de la matière traitée par l'esprit moins que par les organes sensoriels dans leurs contacts avec la réalité objective. Cependant, nous ne sommes pas restés dans le déni. Par conséquent et dans l'axe de cette réflexion, nous avons considéré que la formation des idées prenait également sa source dans les conditions et les circonstances du monde extérieur où les sensations produisent la signification et le sens des représentations du contexte socioculturel.

Et nous l'avons justifié par les conceptions du réalisme matériel. À savoir et premièrement, la conscience ne saurait procéder à la représentation de signifié du mot/de l'objet effectif, sans la genèse de l'objet virtuel, ce que soutient également Brentano (2008, p.99) en définissant cette genèse par les concepts d'*espace* et de *localisation* : « Tous les phénomènes physiques, dit-on, se déroulent dans l'espace et comportent une localisation précise, qu'il s'agisse de phénomènes de la vue ou d'un autre sens, ou des images qui nous représentent des objets du même genre ». Cela met clairement en évidence les circonstances et les conditions du contexte autour et dans lesquelles se trouvent les objets effectifs qui influencent les sens, mais également sur lesquels les sens agissent. Deuxièmement, la conscience doit savoir distinguer la comparaison⁹ entre les objets. À propos de cette distinction, nous avons auparavant étudié la première relation, ou soit le concept d'*identité*, et, par-là, nous pouvons dire qu'elle est l'exception lorsque le contexte n'a pas d'influence sur celle-ci. En revanche et quant aux deux autres relations physiques entre les objets, c'est-à-dire la contiguïté et la ressemblance, elles semblent entrer dans le cadre du mouvement de la perception allant de l'approche actionnelle à l'approche communicative. En effet, si le contexte rapproche les deux approches dans la perception, c'est qu'il présente des conditions et des circonstances communes aux deux approches et, dans ce sens, le contexte rend effectif la contiguïté et la ressemblance.

Nous avons apporté le point de vue de la psychophysiologie qui ne dément aucunement cette reconnaissance et défendue par Bergson (1965, p.25) sur la base de l'image visuelle de la perception pure : « Pareille image ne peut donc apparaître que si l'objet extérieur a joué un

9 - Au sens philosophique du terme **comparaison**, il faut concevoir ces sept relations regroupées et développées par David Hume dans son **Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement** (1739) : a) la ressemblance qui permet de concevoir l'universalité à propos des idées ; b) l'identité qui est la plus universelle des relations, puisque les qualités des objets, objets qui ne changent pas, sont communes à tous les êtres humains ; c) l'espace et le temps qui permettent une grande quantité de comparaisons des objets entre eux ; d) la quantité ou le nombre quant aux objets ; e) le degré quant aux qualités communes à deux ou plus d'idées ; f) la contrariété en fonction du degré de ressemblance entre deux idées ; g) la cause à effet comme relation tant philosophique que naturelle, et qui met en jeu tant l'expérience pour découvrir les causes et les effets à propos des objets que la contrariété.

rôle au moins une fois : il doit par conséquent, la première fois au moins, être entré effectivement dans la représentation ». Par ailleurs, il semble également que fixer l'attention sur le contexte des objets effectifs, dans une consigne illustrée, faciliterait le rappel/souvenir et le choix entre un des trois concepts/actes de parole d'une unité didactique, et par là, les représentations constituées sous un acte de parole, et ce de manière apparemment plus satisfaisante que de fixer l'attention sur la conscience. En effet, et si nous avons conscience que plusieurs significations peuvent signifier un objet qui lui-même peut signifier plusieurs concepts/actes de parole sans néanmoins affirmer que la conscience sait reconnaître l'ensemble des significations que peut porter un objet lorsqu'il s'agit de l'apprentissage d'une langue étrangère, le contexte est donc l'espace où l'action possède alors un périmètre bien défini pour la signification et le sens des représentations.

Par le principe selon lequel la perception traduit les états du système nerveux en représentations, ces états consistent, d'après les résultats de Bergson (1965) sur l'explication de l'acte de représenter, en l'action du corps et que nous pouvons comprendre dans le sens où Brentano (2008, p.93) conçoit cette action à propos des phénomènes physiques : «un paysage que je vois, un accord que j'entends, la chaleur, le froid, l'odeur que je sens». Des trois hypothèses que Bergson pose pour définir la perception consciente, nous avons déduit que : la relation causale chère aux associationnistes de la psychologie scientifique, qui apporte la preuve de la connexion des idées, est une perception pure puisque dénouée des deux mémoires proposées par Bergson et selon sa troisième hypothèse. Dédution faite sur les données de cette perception pure, la relation de marque et de signe à chose signifiée, remise à Berkeley (1920) ou à son idéalisme subjectif, soutient l'autre perception, celle consciente.

Somme toute, l'intérêt pour l'action s'est fondé sur la base de cette relation de marque et de signe. L'apprentissage des expériences visuelles et auditives¹⁰ permet à l'apprenant de mettre en évidence, à la perception devenue consciente selon l'action du mouvement – la perception allant de l'approche actionnelle à l'approche communicative – et dans le présent, des informations à propos des images du passé, lesquelles sont la marque qui permet d'informer d'avance de quelque chose selon Berkeley (1920). S'il est question de mémoire dans cette perception consciente, cependant, la conscience assume et selon Bergson (1965, p.20), deux formes de mémoire. À savoir, cette conscience est à considérer «en tant qu'elle

*10 - Les expériences visuelles et auditives remettent à des opérations préalables à leur respective représentation, à savoir, ces expériences sont le contact des sens sur un objet effectif, lequel objet doit dès lors être présent dans le monde réel et ses propriétés devant dès lors être considérées pour satisfaire les sensations. Il faut donc faire la distinction entre expérience visuelle, ou auditive, et perception. Succinctement, l'expérience auditive et visuelle ici considérées font partie intégrante d'un état psychique pour sa totalité. Lorsque Franz Brentano parle de ce principe comme l'un des plus importants en psychologie, dans son ouvrage intitulé **Psychologie du point de vue empirique** (2008), l'auteur veut dire que l'expérience de la vision et l'expérience de l'audition entrent dans la formation de ce qu'il appelle l'**unité de la conscience**, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes psychiques que nous percevons intérieurement, ou soit la représentation de ces expériences, le jugement et le sentiment (de base affective).*

recouvre d'une nappe de souvenirs un fond de perception immédiate et en tant aussi qu'elle contracte une multiplicité de moments, constitue le principal apport de la conscience individuelle dans la perception, le côté subjectif de la connaissance des choses». En définitive, nous avons remis la perception ou mémoire immédiate à l'intuition, comme Berkeley (1920) la conçoit. L'action de l'intuition évoque les souvenirs à partir des phénomènes, à savoir, l'expérience déjà vécue crée une marque permettant, lorsqu'un objet est perçu dans le présent, d'évoquer des informations à propos de certaines qualités et propriétés de cet objet. Selon ce processus, des idées peuvent s'associer.

Cependant et d'après ce que nous avons auparavant signalé à propos de Bergson (1965), ce n'est pas la mémoire par excellence, mais plutôt un phénomène qui est une habitude. En revanche, l'autre mémoire, moins phénoménaliste et dite *vraie* par l'auteur, possède ce caractère intellectuel dans la mesure où la perception consciente demande à l'esprit un travail de remémoration de chacune des représentations, composée chacune d'un ensemble d'images. Autrement dit, elle demande à l'esprit un travail de séparation ou de distinction sur ce que la conscience a contracté, dans le sens d'entremêler les représentations ou de les synthétiser. Mais ces expériences contractées sont convaincantes pour imposer, selon Barbizet (1982, p.605), « un nouveau mode d'organisation acquis sous l'effet de l'expérience, constituant le support de la mémoire humaine que nous désignerons volontiers sous le terme de mémoire comportementale ou mémoire de l'individu ». L'expérience provoque la modification du comportement par une synthèse des représentations et qui peut être comprise comme le mentionne Bergson (p.19) : Nos sens fournissent des données immédiates auxquelles « nous mêlons mille et mille détails de notre expérience passée. Le plus souvent, ces souvenirs déplacent nos perceptions réelles, dont nous ne retenons alors que quelques indications, simples 'signes' destinés à nous rappeler d'anciennes images».

À la suite de l'expérience visuelle et/ou auditive, la perception réelle ou pure produit le mouvement selon lequel la conscience s'éloigne des propriétés et qualités universelles de l'objet effectif, pour aller y mêler d'autres images ou qualités. Si l'objet effectif devient plus subjectif, dans le sens de singulier ou personnel, la conscience en a de vagues réminiscences lors du rappel des souvenirs sur l'objet découvert pendant lesdites expériences. Si dans notre mouvement supérieur, la définition de ces simples signes, que la mémoire évoque à la conscience, est ce qu'est l'intuition soulignée par Berkeley (1920), nous avons alors compris que, dans un cas comme dans l'autre, ces signes ne précisent pas de quelle(s) expérience(s) il s'agit. Quand bien même on se rapprocherait de la définition de l'impression référentielle traité précédemment, le signe ne met que sur la voie d'une variété de phénomènes se ressemblant, car il peut être l'image d'un son ou d'un objet que deux ou plusieurs phénomènes ont en commun. Mais finalement et compte tenu de l'espace didactique contrôlé par les objets des consignes illustrées, nous avons soutenu que leur expérience visuelle

dirigeait la conscience sur les concepts/actes de parole en question, autrement dit, sur ces expériences du passé qui permettent de limiter la subjectivité.

La méthode de Hume (1739), laquelle implique la connexion des idées et des objets par la relation causale, répond de manière pertinente dans ce cas d'expérience visuelle alors considérée comme étant la cause et dirigée sur un concept/acte de parole comme étant l'effet de cette cause. Même si cette méthode n'implique ni les conditions et les circonstances du contexte où se réalisent les phénomènes, ni leurs conséquences dans l'avenir, pourtant, cet effet peut les supporter dans le cas de ce mouvement. Effectivement, elle nous a semblé intéressante pour le rôle de vérification qu'elle prend, lorsque par la description de la cause et par la description de son effet, elle identifie les autres relations, telles que la ressemblance, la contrariété, le degré de qualité, etc. En conséquence, cette méthode produit une réponse à propos des motifs du contact de deux mouvements observés dans un contexte réel, et ce pour justifier leur connexion. En réalité, une telle méthode prend sa source par l'expérience en contexte, mais les descriptions qu'elle fournit se jouent dans la conscience et pour servir, par la conjonction constante¹¹, à la mémoire qui n'attribue alors que le mode et la substance à un concept/acte de parole, autrement dit, une collection d'idées simples. Nous avons conclu que cette méthode répondait de manière pertinente à l'action de notre mouvement supérieur.

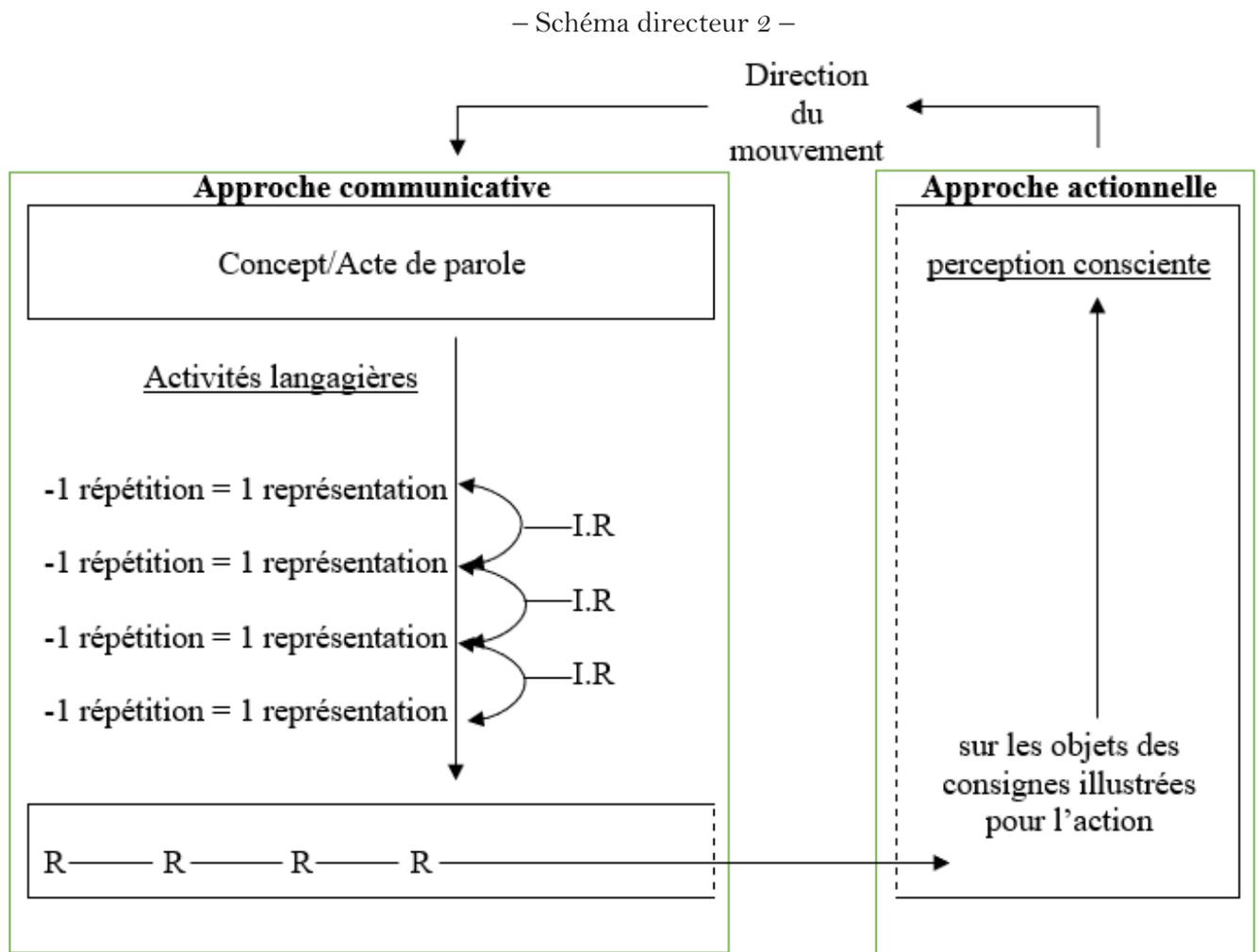
En revanche et pour privilégier l'universalité de la cause, les propriétés et les qualités des objets des consignes illustrées dans le cas présent, cette méthode a paru inappropriée pour répondre à la continuité du mouvement, c'est-à-dire du rapport entre l'acte de parole et les objets des activités langagières et subsumés à l'acte de parole en question. Comme le montre le schéma directeur 2 ci-dessous, à cet instant du mouvement et pour la description de la cause, étant toujours les objets de la consigne illustrée sous l'approche actionnelle, commence un travail de la conscience.

Ce travail consiste en la distinction/séparation des représentations constituées préalablement, c'est-à-dire lors de la production des activités langagières sous l'approche communicative, et sous le coup des répétitions. Ces représentations, étant en relation par les impressions référentielles (I.R) ou les fragments d'expériences, sont devenue les effets de ladite cause. Et la description de ces représentations consiste à justifier les impressions référentielles qui les mettent en relation, et ce pour la modification du comportement. Puisqu'il se produit un éloignement de la cause d'avec ses nouveaux effets étant les représentations, il semble alors que la suppression de la contiguïté – entre la cause et l'effet qu'est le concept/acte de parole – participe à l'impossibilité de réunir la matière d'avec la substance, à savoir, l'effort demandé à la mémoire, à partir de l'expérience visuelle ou de la perception des objets de la consigne illustrée, sollicite une attention plus élevée, en somme,

*11 - D'après Hume (1739), les impressions causent les idées simples, en définitive, une cause correspondant à une connexion appelée **conjonction constante de perceptions ressemblantes**.*



une sollicitation due à une substance plus éloignée de la matière. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de rejeter les méthodes psychologiques qui tombent d'accord avec cette relation causale, telle que celle due à Stuart Mill qui « fait pénétrer l'objet (*wether physical or mental*) dans les états de conscience », et ce d'après Frege (1971, p.144).



Le cas contraire, c'est-à-dire où l'objet pénètre dans les états de conscience, certes, la représentation de l'objet est effective, mais par la même, la réalité objective et l'idéalisme subjectif se confondent. Et pour cette raison, la relation préexistante entre les objets et leur concept, et ce par les propriétés universelles et originelles, devient tout autant confuse que celle entre la substance et la matière. C'est par conséquent ce qui fait débat chez Bergson (1965) qui s'emploie dès lors à engager le souvenir à la frontière même de la matière d'avec la substance. En somme, si les propriétés particulières¹², que l'esprit pensant pourrait, par virtualité, attribuer à l'objet, sont bannies des considérations méthodologiques pour

l'analyse, on ne voit pas comment les deux piliers dimensionnels du document officiel seraient respectés quant à l'enseignement-apprentissage des langues étrangères. En les citant, nous les appuyons d'après le choix que le CECR (2001) fit, en somme, un référentiel axiologique et ontologique qui nous semble fondamental: a) une didactique du plurilinguisme et de l'interculturalité¹³; b) Un mode d'apprentissage par une perspective de type *actionnel*. Ainsi, la proposition pour

le Cadre d'une présentation taxinomique constitue à coup sûr une tentative pour traiter la grande complexité du langage humain en découpant la compétence langagière selon ses différentes composantes. Ceci nous renvoie à des problèmes psychologiques et pédagogiques d'importance. La communication met tout l'être humain en jeu. Les compétences isolées et classifiées ci-après se combinent de manière complexe pour faire de chaque individu un être unique. En tant qu'acteur social, chaque individu établit des relations avec un nombre toujours croissant de groupes sociaux qui se chevauchent et qui, tous ensemble, définissent une identité. Dans une approche interculturelle, un objectif essentiel de l'enseignement des langues est de favoriser le développement harmonieux de la personnalité de l'apprenant et de son identité en réponse à l'expérience enrichissante de l'altérité en matière de langue et de culture. Il revient aux enseignants et aux apprenants eux-mêmes de construire une personnalité saine et équilibrée à partir des éléments variés qui la composeront. (CONSEIL DE L'EUROPE, 2001, p.9)

Bergson (1965) offre ce compromis, à savoir en venir à la mémoire des mots alors que l'idéalisme subjectif de Berkeley (1920) le rejette formellement dans le rapport qu'il entretient avec les fins communicatives du langage, mais également avec le réalisme matérialiste lorsque ce dernier courant n'en vient ni à la conscience ni à la réminiscence de ces mots oubliés dans la mémoire. En investiguant sur la recherche de la matière des idées enfouies dans la conscience, l'acte de la pensée est, pour Bergson (p.13), désigné responsable du retrait d'attention lors de la perception : «Je vais maintenant, sans toucher aux autres

12 - *Les propriétés particulières attribuées à un objet sont ces propriétés propres à la singularité de l'être, nous pourrions dire, propres à ses raisonnements, croyances, jugements et sentiments. Cela parce que la capacité qu'a l'entendement à associer des idées, des qualités d'un objet à un autre objet ou à ses idées, propriétés et qualités, dépend des connaissances ou compétences de l'être, mais aussi des expériences de son passé ou de la performance qui, généralement, sont difficilement identiques à celles d'un autre être humain. Pour le soutenir, il suffit d'apporter que l'être vit et sent les choses différemment des autres, selon sa sensibilité et ses expériences vécues et senties.*

13 - *Selon le document officiel intitulé **Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer** (2001), il existe ces conditions intérieures qui concernent les interactions dans des situations de communication étant communes aux deux sociétés, de par des domaines spécifiques communs. Et, il existe aussi ces conditions extérieures qui concernent la saisie des perceptions et représentations des citoyens de la société et de la culture de la langue d'apprentissage, lesquels interagissent dans des situations de communications proposées et illustrées dans le manuel didactique intitulé **LATITUDES. 1 : Méthode de français** (2008). En définitive, nous pouvons rapporter ces deux conditions à la structure taxinomique du CECR (2001), et ce pour exposer les composantes d'une compétence à communiquer. Ainsi et pour chaque composante de cette compétence à acquérir, des connaissances de nature psychologique et pédagogique sont considérées, et ce dès lors que l'apprenant est considéré comme étant un acteur social au sein de tâches ou contextes sociaux organisés sur la base de l'altérité, donc du plurilinguisme et de l'interculturalité qui étendent les connaissances déjà sues à d'autres espaces sociétales, culturels et linguistiques.*

images, modifier légèrement celle que j'appelle mon corps. Dans cette image, je sectionne par la pensée tous les nerfs afférents du système cérébro-spinal. Que va-t-il se passer ? [...] En fait, 'ma perception' tout entière s'évanouit». Cependant, nous nous sommes demandés si la mémoire aurait imprimé les images dans la durée sans même que la pensée n'eût interféré à un moment quelconque dans le temps de la perception. En définitive, cette interrogation advint à la suite d'un second questionnement, à savoir est-ce que les conséquences pratiques et utiles, à la constitution de la personnalité et d'après la théorie pragmatique de James (1911), ont besoin des images du passé pour l'action du présent déjà tournée vers l'avenir, et ce lorsque l'expérience permet de penser l'altérité culturelle¹⁴ pour produire de nouvelles représentations afin de surmonter les représentations familières et habituelles, et ce d'après le CECR (2001) ?

En vertu des considérations de Bergson (1965, p.6) sur l'objet qui « existe en lui-même », nous avons exposé la perception pure à la lumière du réalisme matériel. Pour cette raison, nous avons examiné ce que la mémoire retient de la perception pure, et ce afin d'apporter une description du mouvement supérieur (réf. schéma directeur 1). Nous savons, depuis la méthode humienne à propos de son objection sur la loi de la causalité, que ces descriptions remettent à un ensemble de relations à partir de la relation de ressemblance et de contigüité. En outre, cette méthode de la relation causale pose que ce phénomène de causalité, entre deux mouvements, devient pertinent par l'apport d'une deuxième ou d'autres causes et dont l'objectif est de comparer ces autres causes à la cause observée, et ce pour la vérification et la validité de la cause la plus appropriées à l'effet observé. En définitive, la preuve est donnée par les faits, c'est-à-dire par les images dans les représentations constituées lors de la production des activités langagières, à savoir cette expérience met à disposition de la perception pure, un ensemble de relations entre les objets de la consigne illustrée et le concept/acte de parole auquel ils réfèrent. Nous avons donc considéré qu'il s'agissait d'une perception consciente dans la perception pure, et par conséquent, d'une relation entre réalisme matériel et idéalisme subjectif.

Si la dichotomie linguistique-pragmatique est en ce sens rendue plus vaine, c'est que la mémoire des mots, ou la reconnaissance de manière générale, est au centre de la relation des

14 - Le principe d'altérité est une variable fondamentale dans le processus d'acculturation, pendant lequel des changements dans l'identité linguistique, culturelle et sociale se produisent, et, si nous pouvons le dire ainsi, par les situations et interactions sociales ou le sujet est face à l'autre, au citoyen natif. Si c'est le fait d'accepter la différence au nom de la ressemblance, en acquérant ce que l'autre peut apporter au progrès de ce processus, cependant, c'est aussi le fait de rejeter ou de résister à l'assimilation culturelle, sociale et linguistique. En conséquence, tout se joue dans un paradoxe, ou soit l'intégration et la résistance. En revanche, lorsque le principe d'altérité est largement adopté dans les milieux interculturels et plurilinguistes, notamment en matière d'éducation, il prend la signification du processus de constitution des nouvelles représentations, ou du moins, cette constitution est favorisée par les institutions concernées qui l'intègrent à leur règlement intérieur.

deux pôles de cette dichotomie, ou des connaissances universelles considérées par le courant du réalisme matériel et des connaissances particulières considérées par le courant de l'idéalisme subjectif. En revanche, nous avons souhaité comprendre ces dernières connaissances non pas comme celles de l'espèce particulière d'un genre général, mais plutôt comme l'entend le CECR (2001, p.11), autrement dit comme le conçoit le principe d'altérité dont l'objectif ne s'agit pas « simplement d'acquérir la 'maîtrise' d'une, deux, voire même trois langues, chacune de son côté, avec le 'locuteur natif idéal' comme ultime modèle. Le but est de développer un répertoire langagier dans lequel toutes les capacités linguistiques trouvent leur place ». En fin de compte, si « les images affaiblies des impressions » sont des idées selon Hume (1739, p.13), elles pénètrent la perception pure par la perception consciente. Ainsi et après examen de ce que la mémoire retient, elle apporte à l'expérience visuelle ces relations physiques et philosophiques advenant, d'abord, des impressions de sensation lorsque le mouvement va directement de la perception des objets de la consigne illustrée au concept/acte de parole auquel ils se réfèrent, et, ensuite, des impressions de réflexion lorsque le mouvement va indirectement de la perception des objets de la consigne illustrée aux images dans les représentations subsumées à leur concept/acte de parole.

Nous avons posé l'objectif du principe d'altérité face à l'impossibilité, d'après Berkeley (1920, p.13), de se représenter en une seule perception l'ensemble des propriétés et qualités universelles d'un concept ou genre, c'est-à-dire l'ensemble des espèces ou des objets particuliers¹⁵ étant rattachées à leur genre. Pour l'auteur, l'universalité consiste « dans la relation de l'universel aux objets particuliers qu'il signifie et représente. C'est en vertu de cette relation que les choses, les noms et les notions, qui sont *particuliers* en leur nature propre, deviennent *universels* ». Par cette impossibilité et en revenant maintenant sur la cause à effet réalisée de manière indirecte, l'opération d'abstraction, pour la production d'une idée générale, se produit en plusieurs perceptions et dont chacune reprend l'impression de sensation initiale, c'est-à-dire la signification du concept/acte de parole, et ce comme point d'accroche pour aller chercher d'autres images ou qualités dans les représentations. Le rapport que nous avons fait avec le principe d'altérité fut simplement pour faire remarquer que la relation des représentations familières de la langue et culture d'origine, avec celles de la langue et culture d'apprentissage, étend la représentation, donc, contribue en une difficulté supplémentaire dans l'opération d'abstraction, c'est-à-dire de réflexion ou généralisation.

Bergson (1965, p.21) signale de quelle manière la perception consciente prend la place de la perception pure : « Pour transformer son existence pure et simple en représentation, il

15 - Ici, le terme **objet particulier** porte une autre signification que celle donnée au terme **idée particulière** ou **propriété particulière** précité, ce dernier se référant tant à la singularité de l'être humain dans ses raisonnements qu'à sa singularité dans ses sensibilités. Nous entendons par **objet particulier** tous ces objets subsumés à leur concept, et dont toutes les propriétés et qualités sont considérées, aussi bien en matière de divisibilité des objets que d'indivisibilité de ceux-ci.

suffirait de supprimer tout d'un coup ce qui la suit, ce qui la précède, et aussi ce qui la remplit ». Le passage de la perception pure à la perception consciente se caractérise par l'évocation d'une représentation qui vient se placer dans le mouvement de la perception pure, ce qui coupe le flux des idées sur l'objet effectif perçu, ainsi, ce qui répond aux besoins de l'apprenant. Grâce à cette transformation et dans l'hypothèse, nous répondons à la possibilité de séparer ou de distinguer les représentations. Mais nous avons plutôt suggéré que la représentation s'imposait pour couper le flux de l'ensemble des idées particulières d'une idée générale, et ce dans la mesure où l'entendement a une capacité limitée pour la réalisation d'une idée générale sous le coup d'une seule perception. Il semble donc plus raisonnable de considérer la séparation ou la distinction des représentations par cette capacité limitée et lorsque Brentano (2008, p.108) rapporte que la succession des phénomènes psychiques « suppose une concentration extrême de l'attention ». De plus, et par un retrait d'attention sur quelque une des propriétés ou qualités d'un objet, ou de plusieurs objets sous un même concept, Frege (1971, p.145) nous montre que, si nous « « négligeons leur place, les voici sans feu ni lieu, mais ils demeurent bien distincts », nous pouvons nous représenter ses objets même avec moins de propriétés ou de qualités, en somme, ce qui faciliterait le travail de l'entendement quant à sa capacité limitée.

Cet exemple montre l'omission, dans la représentation, de cette propriété qu'est le mouvement des objets, alors que les qualités sur leurs deux autres propriétés, c'est-à-dire la figure et l'étendue, peuvent faire partie intégrante de la représentation, en somme, ce qui constitue encore la représentation. Par tous ces faits, nous avons plutôt considéré que les besoins sont fonctions de la capacité limitée qu'a l'entendement à traiter l'information dans sa globalité et moins fonctions du libre arbitre. Mais la perception est ici consciente, certaines images-souvenirs du passé s'incluent dans la représentation, donc, l'entendement traite l'information du passé. En revenant maintenant sur la perception pure, un problème de même envergure apparaît, cependant, par une cause différente. Bergson (1965) en tient compte selon la position du sujet dans l'espace par rapport aux objets intéressés par la perception, ou d'après leur degré de présentation aux organes sensoriels. C'est la perception extérieure:

Les images qui nous environnent paraîtront tourner vers notre corps, mais éclairée cette fois, la face qui l'intéresse ; elles détacheront de leur substance ce que nous aurons arrêté au passage, ce que nous sommes capables d'influencer [...]. Notre représentation des choses naîtrait donc, en somme, de ce qu'elles viennent se réfléchir contre notre liberté [...]. Cela revient à dire qu'il y a pour les images une simple différence de degré, et non pas de nature, entre être et être consciemment perçues. La réalité de la matière consiste dans la totalité de ses éléments et de leurs actions de tout genre. Notre représentation de la matière est la mesure de notre

action possible sur les corps ; elle résulte de l'élimination de ce qui n'intéresse pas nos besoins et plus généralement nos fonctions.
(BERGSON, 1965, pp.21-22)

Nous avons signalé, en le soutenant par Brentano (2008) et Bergson (1965), que la perception pure ou la présentation des objets pour l'expérience visuelle ou auditive, était nécessairement un prérequis à l'acte de représenter. Et même si cette perception peut être volontaire, la volonté reste cependant sous l'emprise de la mesure de l'action possible du corps, dans le sens où les fonctions ou organes sensoriels en question ne sont capables d'apercevoir que les qualités de l'objet qui leurs sont accessibles suivant l'angle où le corps se trouve placé. Si bien que la volonté, en deçà de l'autre faculté étant l'entendement, et qu'a l'esprit à raisonner sur la matière, n'est pas sous le régime, dans son entier, de la théorie métaphysique du libre arbitre. Si nous avons abordé la question du libre arbitre, c'est qu'il a une relation avec la modification du comportement liée à la personnalité et au caractère. Berkeley (1920) le défend par son débat sur la doctrine de l'abstraction et Bergson par l'étude de la perception extérieure. Quant à Stuart Mill (1866, p.9), bien qu'en défaveur de la doctrine opposée, soit celle de la Nécessité Philosophique¹⁶, il place les deux termes *nécessité* et *besoin* dans un rapport de cause à effet et lorsqu'il signale que « les volitions et les actions humaines sont nécessaires et inévitables », étant donné qu'elles sont les effets d'un état de conscience et comme cause pour les nécessitariens.

De prime abord, l'apport de la neuropsychologie nous a paru susciter une affirmative envers la doctrine de la Nécessité qui spéculer sur les états de conscience. Cette suspicion parce que, selon Barbizet (1982, p.614), une « nouvelle situation va entraîner un autre état de conscience, un autre comportement qui s'affiche à son tour. Il n'y a aucun élément de la méta-structure qui ne puisse intervenir directement ou indirectement dans le déterminisme de nos états de conscience ou de nos conduites ». Mais finalement, c'est plutôt sur la situation qu'il est nécessaire de spéculer. C'est la raison pour laquelle nous avons penché vers les considérations

16 - À propos de la doctrine de la Nécessité Philosophique : l'expression **la Nécessité** concède à cette doctrine une vision fataliste des causes et non contingente. D'une part, les effets sont la résultante obligée des causes, et, d'autre part, rien ne sert de résister à cette obligation, ou fatalité, en cherchant à concevoir d'autres causes qui interviendraient sur l'effet, et ce puisque la conséquence de la cause originelle doit nécessairement se produire. Si un tel regard suppose l'action de causes que nous ne pouvons défier, cependant et lorsqu'appliquée à la volonté, une telle expression est impropre pour John Stuart Mill (1866). En effet, en ramenant l'expression au pied de la lettre, c'est-à-dire aux tendances considérées par Théodule-Armand Ribot, dans son ouvrage intitulé **La psychologie des sentiments** (1896a), bien que Stuart Mill conçoive que les conséquences physiques obligatoires se produisent nécessairement lorsque l'organisme humain ne répond pas à ses instincts vitaux, en revanche, l'auteur conçoit ces autres conséquences qui n'ont pas lieu de se produire nécessairement, et ce à propos des tendances moins essentielles.

Ainsi, d'autres causes peuvent influencer un effet. Le cas de la constante réorganisation de la personnalité comme le conçoit Henri Bergson (1965), bien comme de l'évolution de l'éducation, le démontrent largement. En effet, par ce mode de réorganisation et par cette évolution, et sous l'effet de la volonté, la personnalité et l'éducation ne peuvent être les seules causes des conséquences liées aux actions de l'individu. Les autres causes qui réorganisent sa personnalité et celles qui font évoluer son éducation sont dès lors à considérer pour mesurer les conséquences.



bergsoniennes à propos, premièrement, de la perception extérieure ou de la situation du corps, et, deuxièmement, de la perception pure dénouée des images-souvenirs du passé. Mais d'après Stuart Mill (1966, p.10), encore à propos des nécessitariens, par « le caractère et la disposition actuelle d'un individu, on peut en inférer infailliblement la manière dont il agira ; et que si nous connaissions à fond la personne et cri même temps toutes les influences auxquelles elle est soumise, nous pourrions prévoir sa conduite ». Par conséquent, les nécessitariens ne démentent pas non plus que la situation du corps subit les influences du monde extérieur.

Somme toute, nous avons tiré deux dimensions. La première remet aux représentations, c'est-à-dire aux éléments de la méta-structure en termes de neuropsychologie, et lesquels mêlent expériences vécues et senties du passé aux nouvelles représentations des expériences constituées lors des activités langagières. La deuxième remet à la situation du sujet dans l'espace et influencée par l'action des objets entre eux, ce qui, en somme, signifie la dépendance de la volonté. Alors que la première dimension signifie que la volonté dépend d'elle-même, il semblerait que son indépendance concerne la perception intérieure. Et la perception extérieure concerne la deuxième dimension. C'est donc par cette direction que nous sommes arrivés à l'étendue de la perception d'après Bergson (1965) et à la suite du processus volitionnel que James (1909, p.505) pose : « les mouvements par lesquels s'exécute la volition, relève exclusivement de la psychologie et de ses lois, celles qui régissent les phénomènes nerveux correspondant aux phénomènes psychiques. Le *vouloir* s'achève dans la conquête de la conscience par l'idée ». Contre son gré, si la volonté dépend de la situation du corps dans l'espace pour l'acquisition de connaissances sur les relations entre les objets effectifs et par les impressions de sensation, alors que si les impressions de réflexion dépendent de la volonté pour les relations entre les idées simples dont l'origine tient en les impressions de sensation, alors, une représentation, c'est-à-dire une idée composée, dans le sens de général, est fonction de la situation dans l'espace, laquelle situation détermine le degré de qualité de la représentation.

Sur l'origine de l'impression de sensation, Hume (1739, p.19) signale que ce type d'impressions « naît originellement dans l'âme de causes inconnues ». Pour Brentano (2008, p.106) sur Bain, « il est manifeste que sensation tactile signifie d'abord pour lui la réalité sentie et ensuite l'acte de sentir », et pour Bergson (1965, p.24), elle naît sur les éléments nerveux intéressés qui « symbolisent l'indétermination du vouloir ; de leur intégrité dépend cette indétermination ». Par ces trois auteurs, nous avons retracé l'origine de l'impression de sensation, à savoir, de la sensation sentie par les organes sensoriels, au contact des objets effectifs et selon la conformation terminale de ces organes, en somme, ce que signifie l'indétermination du vouloir, jusqu'à l'impression de sensation pour l'acte de sentir ou l'acte de représenter étant maintenant un phénomène psychique. Et cette chaîne confirme que l'impression de sensation fait appel au souvenir pour représenter une ou des qualités de



l'objet effectif originellement senti par les organes sensoriels. Ainsi, si seule l'expérience est la cause des impressions de sensation et si ce n'est que par les objets effectifs qu'elle se déroule, c'est donc que le souvenir est chargé des expériences vécues et senties, et dont l'acquisition dépend des objets effectifs, mieux disant, de la situation du corps autour de ces objets dans l'espace.

En réalité, l'expérience est une conséquence de l'inné acquis et c'est par elle que naît la représentation. Bien que Hume (1739, p.197) restât imprécis au sujet de l'origine des impressions de sensation, il fut toutefois plus précis à propos du pouvoir créateur du langage, en somme, qu'il explique selon les principes de la nature humaine : « cette idée d'une existence continue acquiert de la force et de la vivacité par le souvenir de ces impressions interrompues et par cette propension qu'elles nous donnent à les supposer identiques ». Le terme *identique* est à comprendre dans le sens du terme *ressemblant*, car l'existence continue des idées simples résulte des opérations d'abstraction ou de généralisation, autrement dit, ces opérations, ayant comme origine des impressions de réflexion, ne sont alors effective que par la relation de ressemblance à propos des qualités entre les idées simples et/ou entre les objets. Et dans la mesure où la capacité de l'entendement, à abstraire ou généralisé, est limitée, nous pouvons plutôt parler de succession de phénomènes psychiques, mieux disant, d'une succession de perceptions intérieures sous-jacentes au pouvoir créateur du langage. Bien que pour Bergson (1965, p.24) ces opérations d'abstraction sont chose qui « échappe à l'expérimentation et au calcul », il n'en va pas de même quant à leur origine:

Bien plus, si cette indétermination est chose qui échappe à l'expérimentation et au calcul, il n'en est pas de même des éléments nerveux sur lesquels l'impression est recueillie et transmise. C'est donc de ces éléments que devront s'occuper physiologistes et psychologues ; sur eux se réglera et par eux s'expliquera tout le détail de la perception extérieure. (BERGSON, 1965, p.24)

Si l'auteur montre que les éléments nerveux et les mouvements musculaires comprennent ces zones d'indétermination représentant les vides dans les représentations, alors, la perception ainsi diminuée est la définition de l'impression de sensation. Si c'est la résultante de la non-perception de certains points des objets effectifs, leur représentation est donc restreinte à l'étendue de la perception. En conséquence, le composé de la représentation est fonction du composé de la perception et dont leur existence conjointe se mesure par un rapport de proportionnalité. Et la preuve nous est donnée par Bergson (1965, p.25) : La « vérité est que le point P, les rayons qu'il émet, la rétine et les éléments nerveux intéressés forment un tout solidaire, que le point lumineux P fait partie de ce tout, et que c'est bien en P, et non pas ailleurs, que l'image de P est formée et perçue ». Par conséquent et si nous retirons le principe d'altérité dû aux considérations du CECR (2001), l'enseignement-apprentissage pour la réalisation des représentations ne tient qu'à la forme des objets et des idées, c'est-à-dire qu'à l'acquisition de connaissances remettant aux points perceptibles des objets.

En revenant au mouvement supérieur qui fait appel à la mémoire ou au souvenir, et donc à la sensation, l'expérience visuelle fait appel à ces marques ou signes qui ne sont rien de plus que les impressions de sensations dues aux sensations, c'est-à-dire au contact de l'organe sensoriel en question et sur l'objet effectif. Et si par la perception pure, et en considérant maintenant le principe d'altérité, d'anciennes images sont ainsi rappelées à la perception du présent mêlant également la perception consciente pour le rôle qu'elle joue à propos de l'évocation du passé, alors, nous avons avancé que les images dans les représentations, celles constituées dans la langue et la culture maternelles, combleraient en partie ces vides liés aux zones d'indétermination. Ce déterminisme mécanique ou neurophysiologique étant posé selon les mécanismes sensori-moteurs, l'indétermination du vouloir ne serait mieux être appréhender par les mécanismes de l'*engrammation*. En effet, le déterminisme neurophysique pose que deux méta-circuits apparaissent dans la représentation, c'est-à-dire dans la méta-structure personnelle : a) Le milieu social et familial enseignant les normes de comportement tant physique que linguistique, et, b) les expériences du passé enseignant les propriétés particulières et universelles des objets, ou conceptuelles, en somme, l'ensemble des relations philosophiques susmentionnées et soutenues par Hume (1739).

Somme toute, si la répétition justifie pleinement la fonctionnalité de cette structure et d'après Barbizet (1982, p.605), en signalant que « sous l'effet de ces stimulations qui lui parviennent selon les hasards de son histoire personnelle, s'établit, sous l'effet de la répétition (cet anti-hasard), un nouveau système d'ordre (A. Fessard), un type de liaison et d'organisation neuronique [...] fonctionnelle », alors, nous avons engagé notre étude sous le paradigme fonctionnaliste de la modification du comportement. Dès lors, l'impression de sensation n'est plus la seule origine de la représentation, en somme, lorsque ces impressions se combinent de manière cohérente et régulière. En effet, ce jeu de cohérence entre les sensations est le fait de la répétition et donc de l'habitude, et aussi comme le considère Hume (1739). Pour autant, le cerne de la théorie du conditionnement opérant de Skinner (1938 ; 1957) fut considéré et qui plus est lorsque sous-jacent aux activités didactiques. Aussi, la critique de Chomsky, dans son *Compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner* (1969), est venue s'interposer quand le langage et la communication sont directement concernées avec l'action, ou soit le côté pragmatique du langage, qui plus est lorsque le linguiste, mentionné par Bérard (1991, p.13), doute sur « l'efficacité des théories de référence dans le cadre de l'enseignement des langues ».

D'autre part, l'analogie n'est pas moins que la régularité et la cohérence ont à voir avec l'emboîtement des indicateurs syntagmatiques dans la structure profonde du langage, ainsi, ayant à voir avec l'étude bergsonienne à propos de l'intervalle entre la matière et sa représentation. Notre développement s'est d'abord tourné vers la théorie skinnérienne du conditionnement opérant et concernant les mécanismes sensori-moteurs, ou soit les termes

de *stimulus* et de *réponse*, puis vers une session sur le pragmatisme, puisque lié directement à la troisième notion de cette théorie du conditionnement opérant, ou soit *la conséquence*. Pour l'heure, est-ce que l'organisation de l'environnement dirige les actions et les habitudes de manière pertinente pour l'apprentissage et si l'enseignant s'en tient à ceci que, et d'après Roulet (1972 *apud* BÉRARD, 1991, p.11), « les tenants de la nouvelle méthodologie [le conditionnement opérant] ont retenu essentiellement la conception de la langue comme réseau d'habitudes, un jeu d'associations entre des stimuli et des réponses établies par le renforcement dans une situation sociale » ?

Nous portons la première dimension, ou soit l'approche communicative répondant à un apprentissage sur une base didactique du plurilinguisme et de la pluriculturalité, en deçà de la deuxième dimension, ou soit l'approche actionnel, et suivant le modèle didactique centré, respectivement, « sur les relations entre, d'un côté, les stratégies de l'acteur elles-mêmes liées à ses compétences et à la perception/représentation qu'il a de la situation où il agit et, d'un autre côté, la ou les tâche(s) à réaliser dans un environnement et des conditions données » (CONSEIL DE L'EUROPE, 2001, p.19). Dans l'arbitrage des résultats chomskiens, lesquels conçoivent que les connaissances et les perceptions de l'apprenant contribuent aux réponses pertinentes de la tâche finale sous l'approche actionnelle, à l'encontre du processus de différenciation de la réponse d'après Skinner, lequel auteur conçoit que l'environnement et ses conditions régissent le comportement verbal et qui sous-tendent la méthodologie adoptée pour la réalisation de chaque acte de parole/concept dans le manuel didactique de référence, nous avons accordé au souvenir, c'est-à-dire aux connaissances et perceptions des expériences du passé, une place importante dans l'environnement et pour la production des tâches finales.

Nous avons étudié ce constat sous l'angle des méthodes audio-visuelles¹⁷ dont la théorie du conditionnement opérant subordonne la méthodologie des activités langagières subordonnées à chaque acte de parole/concept. Notre raisonnement suit la direction selon laquelle l'approche communicative, ou soit la séquence des activités langagières pour l'acquisition de compétences et la constitution de représentations, amène leur utilisation dans l'approche actionnelle, ou soit la tâche finale à réaliser dans un environnement et des conditions données. Nous mentionnons la *généralisation du stimulus*¹⁸ comme notion

17 - Les activités de réception audiovisuelle convoitent la stimulation de sensations pour combler le manque d'impressions de sensation et d'impressions de réflexion, afin d'apporter des qualités de sensation à la substance des représentations ou afin d'influencer à la constitution de cette substance, et ce pour produire des représentations. À cette fin, les objets proposés dans ces activités sont ceux sur lesquels se produisent les **stimuli**, et dès lors qu'il y a l'événement d'une expérience visuelle et d'une expérience auditive, lesquelles expériences et généralement, se produisent simultanément selon la manière d'organiser l'événement. En termes d'évolution pour la pédagogie de l'apprentissage, ces méthodes audio-visuelles apparurent dans les années 1950 et à la suite d'une nécessité, ou soit restructurer les méthodes traditionnelles pour exclure la production d'erreurs.

fondamentale. À partir de Seron, Lambert et Van der Linden (1988, p.23), si une « variété d'événements peuvent avoir une fonction de contrôle sur la réponse en indiquant à l'organisme des contingences de renforcements différentes », le contrôle sur la réponse est opéré par la généralisation des *stimuli*, ceux de la première activité ou événement social, à la deuxième activité ou événement social, et ainsi de suite jusqu'à la terminaison des activités subsumées à un acte de parole. Cette généralisation parce que, les *stimuli* de l'ensemble des activités ont des propriétés communes entre eux, et ce par l'acte de parole, ou soit les objets et attributs qu'il entend signifier. Nous avons maintenant mieux compris la méthodologie du réseau d'habitudes, ou soit le jeu d'associations entre les *stimuli* et les réponses établies par le renforcement dans des événements ou des situations sociales déterminées et qui s'enchaînent les unes à la suite des autres.

En outre, le renforcement différentiel¹⁹ est aussi de mise dans l'apprentissage, dès lors que des encadrés, qui présentent du vocabulaire lexical et/ou grammatical, et annexés à l'acte de parole/concept, en deçà des activités langagières, disponibilisent des séries de *stimuli* dont certaines propriétés sont communes à celles des *stimuli* en rapport avec les activités langagières, en somme, ce qui renforce la probabilité d'apparition de la réponse renforcée par les *stimuli* du renforcement différentiel. À propos de la production des tâches finales, le souvenir des compétences et connaissances, lesquelles furent acquises dans l'approche communicative, a l'objectif de capaciter l'apprenant à agir en reconstituant les représentations conditionnées par une consigne écrite et illustrée, lesquelles présentent des *stimuli* dont certaines propriétés sont communes à celles des impressions et sensations imprimées par les *stimuli* dans les activités langagières. Pour conclure, nous avons repris que nombre d'objets et de situations sociales sont communes à plusieurs langues, cultures et

18 - Selon les auteurs Xavier Seron, Jean-Luc Lambert et Marial Van der Linden, dans leur ouvrage commun intitulé **La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique** (1988), la généralisation d'un *stimulus*, un *stimulus* dans une situation ou un environnement donné, prend effet lorsque ses propriétés et qualités physiques sont communes à celles d'un autre *stimulus* ou d'autres *stimuli* dans une situation donnée différente. Si cela remet à cette relation philosophique/physique posée par David Hume, ou soit l'**identité** et dans son **Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement** (1739), en revanche, considérer la généralisation du *stimulus* sous l'angle de ses propriétés philosophiques/physiques est tout simplement une erreur pour Noam Chomsky et indiquée dans son **Compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner** (1969). En effet et par le pouvoir créateur du langage, un individu est capable de produire un énoncé avec des objets et des attributs/qualités différentes, énoncé qui a la même signification et le même sens qu'un énoncé déjà appris.

19 - Selon les auteurs Xavier Seron, Jean-Luc Lambert et Marial Van der Linden, dans leur ouvrage commun intitulé **La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique** (1988), l'effet du renforcement différentiel a l'objectif de renforcer la probabilité d'apparition de la réponse renforcée en présence d'un *stimulus positif*, c'est-à-dire lorsqu'associé à un renforcement différentiel. Là encore, Noam Chomsky, dans son **Compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner** (1969), dresse une critique sur la signification que Burrhus Frederic Skinner (1957) conçoit du terme **probabilité**. L'accroissement de la probabilité du taux de réponse serait plus la cause d'intentions, d'intérêts, d'ordres, de volitions, de désirs, que de causes naturelles comme attiser la curiosité, ou de certains instincts vitaux. Si cela veut dire que les encadrés annexés aux activités didactiques ont pour but de forcer l'apprenant à les utiliser de manière intentionnelle, etc., cependant, ce n'est pas toujours le cas.



sociétés, et généralement celles des apprenants. En conséquence de cette universalité, l'entendement ne peut que produire naturellement les comparaisons suivantes, ou soit ces relations philosophiques/physiques que nous rappelons être au nombre de quatre à propos des objets, ou soit l'identité, la quantité ou le nombre, l'espace et le temps, et la causalité.

D'autant plus que nous tombons sous le sens du problème signalé par Chomsky (1969), et ce lorsque nous apportons ces autres relations, celles entre les idées, à savoir, un même objet/ *stimulus* peut produire plusieurs réponses et par ses valeurs différentes. En définitive, cela prouve l'imprécision des lois dynamiques²⁰ de Skinner (1938) et dont la preuve théorique, en somme, n'est autre que ces relations philosophiques posées par Hume (1739), celles qui lient les idées entre elles et au nombre de trois, ou soit la ressemblance, la contrariété et les degrés de qualité. Nous pouvons même spéculer sur les objets au détriment des situations sociales, lorsque finalement, nous nous sommes demandés si l'exclusion de ces dernières et la conservation des objets ne produiraient pas tout de même des réponses pertinentes, et ce puisque l'être est capable de représenter ou percevoir la situation sociale. Et la réciprocité n'est pas soutenable. En effet, si nous retirons les objets pour ne conserver que l'environnement, rien n'indique à l'apprenant la situation dans celui-ci. Le résultat est que les objets sont donc de puissants indicateurs lexicaux et sémantiques pour la force du

20 - Les programmes de renforcement ont mis à la lumière des études de la psychologie de type *mécaniste*, des lois dynamique suite à l'observation de comportements conditionnés aux contingences de renforcement, c'est-à-dire à l'interrelation entre la conduite émise, qui est la signification de la notion de *réponse*, dans le langage de cette psychologie appliquée ou scientifique, et les circonstances dans lesquelles la réponse se produit, et qui sont la signification de la notion de *stimulus* rapportée au même champ psychologique. L'autre notion, le *renforcement ou la conséquence*, n'a, à ce stade, aucune valeur définitoire, lorsque la réponse et le *stimulus*, dont les mécanismes sensori-moteurs sont sous-jacents, suffisent à comprendre ces lois dynamiques pour la description des relations entre le comportement qui agit sur son milieu et les conditions de ce dernier qui influencent le comportement. Les préceptes de la loi de l'Effet, due aux travaux du psychologue comportementaliste Edward Lee Thorndike, dans son ouvrage intitulé *The Fundamentals of Learning* (1932), sont à l'origine de ces lois dynamiques. Le paradigme expérimental du conditionnement opérant, pour la mesure du débit, de la force ou taux de réponse, est l'aboutissement des observations effectuées sur un animal explorant un milieu de laboratoire dans lequel il est conditionné par un obstacle et un *stimulus* physique, ce dernier mécanisme lui permettant de surmonter l'obstacle afin d'atteindre une récompense à la vue de l'animal.

À force de répéter l'expérience, les conduites d'exploration de l'animal diminuent et le comportement adéquat finit par être atteint, celui-ci reproduit chaque fois que l'expérience est reproduite. Si le paradigme expérimental de Skinner repose sur cette base, le psychologue, et à partir de sa thèse selon laquelle tous les organismes vivants sont sensibles aux conséquences de leur propre comportement, apportera ceci en plus : Les conséquences du pré-conditionnement tiennent en ceci que, les durées de déprivation de la récompense capacitent les mesures de la force de réponse lors du retour de l'animal dans le milieu conditionné par un *stimulus* physique sur lequel il agira. La notion de *conséquence* est maintenant définie, c'est-à-dire que l'être vivant est actif entre un intervalle de temps de déprivation, ou conséquence, ayant effet de renforcement et une réponse de retour au conditionnement dans un environnement avec un *stimulus*.

taux de réponse pertinente. En outre, l'association d'une même qualité à plusieurs objets, à partir de leurs propriétés universelles et particulières, trompe cependant ce résultat et l'imprécision réapparaît, en somme, ce que soutient Hume (1739, p.243) : « La relation facilite la transition de l'esprit d'un objet à un autre et rend son passage aussi aisé que s'il contemplait un seul objet continu. Cette ressemblance est la cause de la confusion et de la méprise et elle nous fait substituer la notion d'identité à celle d'objets reliés ».

Du coup, l'ensemble des qualités et propriétés des objets remet à une diversité énorme de *stimuli*, favorise et est favorisée par le pouvoir créateur du langage, et est une tromperie qui fait du système skinnérien une pure illusion, si bien que la preuve en est, selon Chomsky (1969, p.22), que « les stimulus ne font plus partie du monde physique extérieur; ils sont ramenés à l'intérieur de l'organisme [...], cette histoire de *contrôle par le stimulus* cache simplement un retour complet à la psychologie mentaliste », et c'est la raison pour laquelle Berkeley (1920) ne tient pas compte des mots et des fins communicatives du langage. Cela étant dit, nous avons préalablement proposé un questionnement à propos des tenants de la nouvelle méthodologie, ou soit la langue comme réseau d'habitudes, un jeu d'associations entre des *stimuli* et des réponses établies par le renforcement dans une situation sociale. À prendre cet énoncé au pied de la lettre, la situation sociale a pour effet le renforcement des *stimuli*. Ce sont, dans l'apprentissage par la didactique, des situations ordinaires, de la vie courante, ce qui renforce l'universalité entre les langues, cultures et sociétés, quant aux objets et situations. Est-ce que les situations sociales permettraient de mieux préciser les lois dynamiques de Skinner (1938)?

Mais si les situations sont singulières, il en est autrement, et le système skinnérien semble bien être approprié à ces situations particulières et moins aux données immédiates du monde extérieur dont l'apprentissage « ce fait au niveau du cerveau par l'acquisition d'*engrammes spécifiques ou méta-circuits*, chacun d'eux correspondant à une certaine activité sensorio-cognitivo-motrice répondant à une certaine situation par un certain comportement », d'après Barbizet (1982, p.610) et à propos de l'accroissement des deux méta-circuits susmentionnés, ou soit les premiers étant le milieu social et familial enseignant les normes comportementales, et les deuxièmes étant les expériences enseignant les propriétés des objets. Mais ces deuxièmes méta-circuits prouvent la singularité, lorsqu'ils « diversifient et singularisent l'expérience déposée dans le cerveau de chacun. Ceci est vrai pour les aspects conceptuels tels que les notions de couleur, de volume, de quantité, de répartition dans l'espace, de répartition dans le temps, de causalité... ». (p.609) Or, ces seconds méta-circuits dérivent des expériences dans les situations sociales répétées et habituelles.

En définitive, ce que Chomsky (1969) reproche par son intervention selon laquelle le système de notions²¹ skinnériennes est analysé, argumenté et soutenu par de nombreux

exemples, c'est qu'il ne concerne que l'observation extérieure du comportement, et, ce que nous avons rapporté de la critique chomskienne, c'est que le système skinnérien est imprécis face à l'ampleur des qualités d'objets du point de vue quantitatif, objets étant subsumés à leur respectif concept. Donc, ces reproches montrent pertinemment que Skinner (1938) penche en faveur d'un environnement strictement conditionné à très peu de *stimuli*, voir même un seul *stimulus*. Dès lors, Skinner positionne la fonction qu'a la structure fonctionnelle du cerveau sous sa nature sensori-motrice et moins sous sa nature sensori-cognitive. Alors que normalement, dit Chomsky (1969, p.17), « la prédiction du comportement d'un organisme complexe nécessite, en plus de l'information concernant la stimulation extérieure, une connaissance de la structure interne de cet organisme, de la manière dont il traite l'information », ce qui, évidemment, n'est pas d'intérêt pour la psychologie scientifique de type *behavioriste*. En définitive, c'est un postulat du déterminisme mécanique dont la modification du comportement (M.C.) est centrée sur les causes environnementales et organisées selon deux principaux concepts, dont l'un est cause, ou soit le *stimulus*, et l'autre son effet, ou soit la *réaction*.

21 - Les notions fondamentales, desquelles il advient leur développement tourné vers la spécification des trois notions selon les réactions de l'organisme en expérimentation, décrivent les observations et sont les suivantes : le **stimulus**, la **réponse** et le **renforcement**. Xavier Seron, Jean-Luc Lambert et Martial Van der Linden, dans leur ouvrage commun intitulé **La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique** (1988), fournissent les définitions suivantes : le **stimulus** est les circonstances qui émettent le comportement ; La réponse est le comportement ; Le renforcement est les conséquences d'une modification du comportement (MC). Cela étant dit, la signification de ces notions est à remettre dans le contexte de la neurophysiologie sous l'angle des programmes de renforcements : a) Le **stimulus**. Selon ces auteurs, celui-ci a soit une fonction de renforcement ou soit de discrimination. Noam Chomsky, dans son **Compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner** (1969), mentionne cette autre fonction, ou soit de déclenchement lorsque la réponse est régie par un état de choses dans l'environnement ayant la fonction de **stimulus déclenchant** aussi appelé **stimulus régissant**. Dans la discrimination, il y a ce **stimulus positif** dès lors qu'il y a une association avec un renforcement comme étant une récompense, le cas contraire, il est dit **stimulus négatif** ; b) La réponse opérante. C'est l'unité de comportement déterminée par l'action de l'organisme sur un dispositif réponse.

Chomsky définit cette action par une **réponse opérante de discrimination du stimulus** dans la mesure où le **stimulus** est indirect, à savoir, l'action d'un élément physique comme intermédiaire, et après le renforcement, capacite la mesure de la force du taux de réponse opérante avant le retour au conditionnement et selon Skinner (1957), pour qui, le comportement ou la réponse est alors dite sous le contrôle des **stimuli** ; c) Le renforcement. Il contrôle alors la réponse de type **opérante** et rend plus élevée la probabilité de réponse. Il y a le renforcement positif et le renforcement négatif selon Seron, Lambert et Van der Linden. Dans le cas du renforcement positif, son effet sur le comportement est fonction d'un événement particulier faisant office de renforcement positif, ou soit une récompense. À voir aussi le renforcement non conditionné, c'est-à-dire sans apprentissage, et le cas contraire, le renforcement conditionné. En fin et dans le cas du renforcement négatif, l'événement particulier est retiré, ce qui accroît la probabilité d'apparition de la réponse, et ce renforcement est réalisé dans deux types de situation : L'échappement où l'organisme est soumis à la situation aversive et l'évitement lorsqu'il se soustrait par anticipation.



Le mouvement selon les répétitions

L'action du milieu concerne²² la généralisation des *stimuli* lors de la réalisation des activités langagières sous l'approche communicative²³. La théorie skinnérienne du conditionnement opérant l'a soutenu. Ayant abouti à l'action de l'organisme, la réflexion se tourne maintenant vers le lien avec les tâches finales sous l'approche actionnelle²⁴. La proposition suivante montre la manière dont le sujet apprenant peut agir : l'attention volontaire est un acte de la conscience et nécessaire à l'apprentissage et l'éducation, lequel acte permet l'acquisition de compétences alors renforcée par l'automatisme des mécanismes sensori-moteurs et sous le

22 - L'action du milieu est élaborée de sorte à modifier le comportement d'un organisme, en somme, des expérimentations guidées par une psychologie scientifique appliquée, de type comportementaliste. Outre le facteur physiologique pour définir la force de la réponse opérante sur le **stimulus**, cette psychologie tient compte également du facteur physique, dès lors que la sensation reçue, après excitation de la réponse, se meut sur le trajet des fibres nerveuses, ou soit de la périphérie ou des tissus nerveux externes des organes sensoriels jusqu'aux centres récepteurs. La répétition d'une même expérience base notre raisonnement selon lequel l'obtention du comportement recherché, sous cette forme d'agir, présentait des ressemblances avec l'instant où les mécanismes sensori-moteurs devenaient automatiques, en somme, un moment appuyé par les études bergsoniennes. À savoir, la reconnaissance du milieu rend réflexes ou involontaires le mouvement des éléments nerveux sensoriels et le mouvement des éléments nerveux moteurs, puisque la mémoire et sous l'effet des répétitions, emmagasine les qualités des objets et leur représentation. Ainsi, la conclusion tirée consista en ceci que, à la base de la reconnaissance, une espèce de **stimulus** interne rappelait les mouvements antérieurs involontairement, ce qui nous a permis de poser une proposition en direction de l'action de l'organisme dirigée vers l'extérieur.

23- D'après le document officiel intitulé **Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer** (2001), du Conseil de l'Europe, a) une composante linguistique, définie par les systèmes internes de la langue, tels que lexicale, sémantique, syntaxique et phonétique, b) une composante sociolinguistique, définie par les normes socioculturelles d'utilisation de la langue, et c) une composante pragmatique, définie par les fonctions langagières et les actes de parole, mais également par des notions de linguistique textuelle telles que la cohérence, la cohésion, constituent les tenants de l'approche de type **communicationnel**, dite **compétence à communiquer** par le CECR. Les activités didactiques ou alors dite langagières, sont, premièrement, de réception et mettant en avant l'attention du sujet apprenant sur les supports audiovisuels proposés par la **Méthode de français** (2008) de référence, deuxièmement, de production et mettant en avant l'étude de contenus textuels, troisièmement, d'interaction et mettant en avant les échanges verbaux/écrits entre locuteur et interlocuteur, et, quatrièmement, de médiation et mettant en avant le fonctionnement du langage d'après les normes socioculturelles de la société en question. Notons que des auteurs comme Michael Canale & Merrill Swain, dans leur article commun intitulé **Theoretical Bases of Communicative Approaches to Second Language Teaching and Testing** (1980) et Sophie Moirand dans son ouvrage intitulé **Enseigner à communiquer en langue étrangère** (1982), ont étudié la possibilité, respectivement, d'une composante stratégique avant que la compétence pragmatique ne prenne effet, et, d'une composante discursive et référentielle, dont cette dernière présente des points communs avec notre recherche autour de la connaissance des domaines d'expérience et des objets du monde et de leur relation.

24- Nous réitérons simplement la définition de l'approche de type **actionnel** donnée par le CECR (2001, p.15) : « La perspective privilégiée ici est, très généralement aussi, de type actionnel en ce qu'elle considère avant tout l'usager et l'apprenant d'une langue comme des acteurs sociaux ayant à accomplir des tâches (qui ne sont pas seulement langagières) dans des circonstances données et un environnement donné, à l'intérieur d'un domaine d'action particulier. Si les actes de parole se réalisent dans des activités langagières, celles-ci s'inscrivent elles-mêmes à l'intérieur d'actions en contexte social qui seules leur donnent leur pleine signification. Il y a 'tâche' dans la mesure où l'action est le fait d'un (ou de plusieurs) sujet(s) qui y mobilise(nt) stratégiquement les compétences dont il(s) dispose(nt) en vue de parvenir à un résultat déterminé. La perspective actionnelle prend donc aussi en compte les ressources cognitives, affectives, volitives et l'ensemble des capacités que possède et met en œuvre l'acteur social ».

régime de la répétition. Ces mécanismes, lors de la production des tâches finales, doivent amener le souvenir des connaissances acquises aux perceptions du présent pour la reconstitution des objets et leur représentation, par la réapparition des *stimuli*²⁵ généralisés dont l'acquisition fut l'effet de l'apprentissage des contenus quant aux activités didactiques subsumées à l'approche communicative. Ainsi, nous fixons un principe de base pour la continuité de nos travaux : la perception consciente, lors de la production des tâches finales, doit se référer à la compétence à communiquer et acquise lors de la réalisation des activités didactiques, ce que, en quelque sorte, soutient la composante référentielle due à Moirand (1982 *apud* BÉRARD, 1991, p.19), « c'est-à-dire la connaissance des domaines d'expérience et des objets du monde et de leur relation ».

Instaurer des résultats préliminaires, afin de répondre à notre hypothèse initiale²⁶, fut le fruit d'une étude sur le mouvement nerveux des mécanismes sensitifs, par le contact de la vision et de l'ouïe, ou par la perception pure, sur les objets effectifs qui provoquent l'excitation qui se lie aux mécanismes moteurs rappelant les *stimuli* généralisés en le fief de la perception consciente. À la base de cette perception, ou soit et dans la signification donnée à notre recherche, du processus de reconnaissance, et, pour la mensuration de la part de perceptions conscientes et de perceptions pures afin d'évaluer ce qui fait défaut à la nouvelle perception pure sur la consigne illustrée des tâches finales, il y a bien une théorie psychologique puisque la perception intérieure se passe dans la conscience en rappelant les souvenirs à celle-ci. D'où son appellation de *perception consciente* par Bergson (1965). Ces tenants de la psychologie proposent alors leur soutien théorique en deçà des données de la métapsychologie freudienne, et ce pour l'explication de la mémoire modifiant les tissus nerveux de façon durable d'après Sigmund Freud, dans son ouvrage intitulé *Esquisse d'une psychologie, Entwurf einer Psychologie* (2011). Le neurologue apporte deux hypothèses²⁷

25 - Il fut admis autrefois et par David Hume, dans son *Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement* (1739), que les impressions de sensation naissent de causes inconnues. Mais depuis les recherches de Wilhelm Wundt, dans son ouvrage intitulé *Éléments de psychologie physiologique. Tome premier* (1886), nous assimilons ce cas de *stimuli* aux impressions de sensation, qui, pour ce dernier auteur, sont de ces éléments nerveux musculaires dans les mouvements moteurs/musculaires soumis à la volonté. Ces *stimuli* étant de ces éléments sont alors en ce qu'est la sensation de mouvement musculaire lorsque l'acte psychique focalise l'attention à la reconnaissance de perceptions antérieures. L'attention volontaire a donc un impact sur les mécanismes moteurs.

26 - Nous rappelons notre hypothèse. Celle-ci concerne l'inefficacité des méthodes audiovisuelles due à la dichotomie entre linguistique et pragmatique.

27 - En effet, dans son ouvrage intitulé *Esquisse d'une psychologie scientifique, Entwurf einer Psychologie* (2011), Sigmund Freud, sur la base d'une psychologie quantitative reliée à la théorie des neurones, part du principe d'inertie expliquant la structure des nerfs en nerfs sensitifs et en nerfs moteurs, et ce en passant par deux hypothèses, ou soit un courant dirigé a) vers les organes de décharge et b) les barrières de contact. Deux genres de neurones ressortent de l'étude et feront l'objet d'une terminologie, dont la deuxième classe de neurones, d'abord considérés imperméables, puis perméables comme ceux de la première classe, fourniront une possibilité de représenter la mémoire. Puis, les recherches de l'auteur évolueront vers la notion de *frayage*, enfin vers la notion de *différence de frayage*.



principales et introductrices pour l'étude de l'activité des cellules de perception, et ce pour notre explication de la part de perceptions pures, et de l'activité des cellules de souvenir, pour notre explication de la part de perceptions conscientes.

Tout bien considéré, Freud (2011, p.392) propose la solution suivante dès lors que l'explication de la mémoire est contrainte à cette condition qui doit supposer, d'un côté, « que les neurones sont modifiés après leur excitation, de façon permanente par rapport à ce qu'ils étaient auparavant. De l'autre pourtant, on ne peut nier que les nouvelles excitations rencontrent en général les mêmes conditions de réception que les excitations antérieurs ». D'où la considération de l'auteur pour deux classes de neurones, qui, en nos termes, remettent aux neurones de la perception pure et à ceux de la perception consciente. Enfin, James (1909, p.504), par un mécanisme psychologique, c'est-à-dire par « l'efficacité d'une idée, non pas du côté des voies de décharge et dans l'aptitude de toutes les idées à les exciter [...], mais bien du côté de la conscience [...]. Toute idée qui domine dans la conscience [...], est une idée qui réalisera inévitablement tout son mécanisme moteur », propose alors sa conception psychologique en deçà de la métaphysique freudienne. Autrement dit, si les idées excitent les neurones perméables ou de la perception pure, ce sont, pour James, les neurones imperméables ou de la perception consciente qui réalisent la pertinence d'une idée, alors, selon la reconnaissance des souvenirs et par la mémoire. Il est également question de perception pure, lorsque les objets de la consigne illustrée, quant aux tâches finales, provoquent de nouveaux *stimuli* par l'expérience visuelle, en somme, de précieuses informations quant aux qualités de ces objets et immédiatement perçues pour la représentation de la vision. Par ailleurs, il semble que la reconnaissance des connaissances à la perception consciente, sous forme de souvenirs, ne rappelle pas toujours les *stimuli* généralisés des activités didactiques de manière satisfaisante et aux perceptions du présent lors de la réalisation des tâches finales. Par conséquent, la reconnaissance serait en quelque sorte réminiscence.

L'observation des contextes énonciatifs de notre corpus de référence permet que nous spéculions sur le problème, qui plus est, la reconstitution des objets dans leur entier ne peut se faire sans l'acquisition préalable de connaissances, encore que la tâche soit plus ardue que cela. En effet, il semble qu'il faille, préalablement aux études sur la théorie des actes de langage, qui, dans l'hypothèse, réduiraient ladite dichotomie en un rapport de ses deux divergences, proposer, à la confluence de la perception pure et de la perception consciente, une étude sur les mécanismes sensori-moteurs. Si ces deux perceptions sont fonctions de ces mécanismes, ou soit et respectivement, du mouvement des éléments nerveux sensoriels et dû aux mécanismes sensitifs, et, du mouvement des éléments nerveux moteurs et dû aux mécanismes musculaires, selon James (1909) et comme nous l'avons déjà signalé, ces mouvements sont ceux qui régissent les phénomènes nerveux correspondant aux phénomènes psychiques.

Si l'auteur montre qu'il n'est plus question de volition dans l'état de conscience par et focalisé sur les idées qui seraient la substance matérielle, laquelle et hypothétiquement, comblerait ces zones d'indétermination qui, et selon Bergson (1965, p.24), « doivent précisément se rencontrer sur le trajet de ce qu'on appelle le processus sensori-moteur », cependant, ce n'est qu'à propos des mécanismes moteurs qu'il serait moins question de volition. En effet, la liaison des mécanismes sensoriels et des mécanismes moteurs permet facilement la confusion entre sensation et idée, et puisque les impressions de ces premières deviennent des idées simples. En outre, ces zones ne sont pas seulement l'effet de l'action limitée du corps ou des organes sensoriels lors de la perception extérieure sur les objets effectifs, elles sont aussi l'effet de la fonction primaire²⁸ des systèmes nerveux et mentionnée par Freud (2011), quand bien même ces zones sont également causées par les organes sensoriels :

le système nerveux qui, en tant qu'héritier de la capacité générale du protoplasme à être stimulé, se trouve d'abord à la surface extérieure stimuable [d'un organisme] qui est morcelée par de larges bandes de [surfaces] non excitables. Un système nerveux primaire se sert de cette Q η ainsi acquise afin de la transmettre par une liaison aux machines musculaires, et se maintient ainsi sans stimulation. Cette décharge figure la fonction primaire des systèmes nerveux. (FREUD, 2011, pp.389-390)

Quoi qu'il en soit et pour l'heure, il convient de maintenir l'hypothèse selon laquelle les zones d'indétermination concerneraient les mécanismes sensoriels plutôt que les mécanismes moteurs. Nous venons de tirer au clair les motifs de ces zones, puisqu'elles se révèlent être une contrainte avérée par l'anatomie et pour l'acquisition de connaissances. Pourtant et s'il s'agit de connaissances, donc d'idées, de représentations, il n'est pas faux de dire que ces zones se retrouvent également sur le chemin des nerfs moteurs et d'après la fonction primaire des systèmes nerveux, c'est-à-dire la théorie freudienne de la décharge/du frayage. En définitive, la constitution par la perception pure et la reconstitution par la perception consciente, de l'ensemble des qualités d'objets, sont assujetties à cette force que la théorie bergsonienne de la perception extérieure défend également. En associant ce principe de la fonction première des systèmes nerveux à la théorie des barrières de contact, c'est-à-dire du synapse, Freud (2011, p.394) découvre la représentation de la mémoire, ainsi, « **représentée par les différences de frayage entre les neurones Ψ** ». Le traitement des données par l'auteur fera le

28- Sigmund Freud, dans son ouvrage intitulé *Esquisse d'une psychologie, Entwurf einer Psychologie* (2011), pose que le principe d'inertie neuronique explique la dichotomie entre neurones sensibles et neurones moteurs, et ce pour combler ces zones non excitables grâce au mouvement réflexe qui capacite la réception de quantité de stimulations. De plus, il convient d'étudier distinctement l'activité des synapses, selon que la fonction des systèmes nerveux soit primaire ou soit secondaire, c'est-à-dire et respectivement, soit la décharge selon laquelle la quantité de stimulations fuit à travers les barrières de contact sur les neurones alors dits **perméables**, ou soit la résistance selon laquelle la quantité de stimulations est retenue par les barrières de contact sur les neurones alors dits **impermeables**.

parallèle avec celui des données et proposé par Bergson (1965) au sujet de la mémoire et à la suite de cette brève considération psychologique à propos des idées, et selon trois auteurs. En débutant par James (1909, p.266), nous avons d'abord supposé que la quantité d'idées réunies par les perceptions pures et la perception consciente, assemblées lors de la production des tâches finales, pouvait combler ces zones d'indétermination, d'où l'efficacité des idées, mais en reconsidérant la soumission de la conscience à un état d'attention volontaire²⁹ et dévoué aux tâches finales. En effet, les « idées qui correspondent dans la conscience à la systématisation de processus dominant à un moment donné dans le cerveau sont les idées dont on dit qu'elles nous 'intéressent' à ce moment-là : et voilà qui donne un fondement physiologique à l'activité de 'sélection' », dont les types fournis par l'auteur détaillent précisément cette capacité intellectuelle de l'attention volontaire à choisir les idées, et qui, pour Ribot (1896b, p.23), « en se portant sur un ensemble d'idées a pour effet d'accélérer la circulation dans le substratum nerveux de ces idées ».

Nous avons préféré considérer que l'activité de sélection, de choix des idées, dépendait des impressions de réflexion. Nous en parlons après les considérations bergsoniennes et afin

29 - Selon l'ouvrage intitulé **Psychologie de l'attention** (1896b), de l'auteur Théodule-Armand Ribot, il manque aux associationnistes, à propos de la théorie de l'Association des idées due en partie à John Stuart Mill (1866), bien des considérations pour les mécanismes de l'attention aussi responsable de la réunion d'idées entre elles et essentiellement sur la base des mécanismes moteurs. L'attention, sous ses deux formes, c'est-à-dire spontanée et volontaire, forme une unité de la conscience que l'on pourrait dire être un état intellectuel, en somme, l'objet de l'attention d'après Ribot, mais qui ajoute l'adaptation de l'attention aux circonstances extérieures. Si cette troisième condition remet à l'attention spontanée, qui, en ce sens, tient des mécanismes sensoriels lorsque l'action des phénomènes extérieurs agit sur les organes sensoriels, l'auteur tire alors une définition qui laisse penser que cette première forme d'attention est l'origine de sa deuxième forme qui semblerait remettre aux états intellectuels bien comme aux mécanismes moteurs qui utilisent les sensations pour la réflexion à propos des idées. En outre, nous pouvons dire que le changement de la nature de l'attention, du spontané à la volonté, tient en une cause, celle de la mémoire qui, par la volonté, rappelle des sensations d'états affectifs à la perception. Mais il est important de noter qu'il est question de proportionnalité dans le mouvement, et ce entre l'intensité et la durée d'un état affectif et l'intensité et la durée de l'attention spontanée. Et cela n'est pas réciproque quand la durée et l'intensité de l'attention spontanée sont fonctions de l'intensité et de la durée d'un état affectif. Quand l'état affectif disparaît, la mémoire n'a plus de substrat sur lequel s'appuyer pour le rappelle des souvenirs à la perception conscience. Nous pouvons donc conclure en soulignant que le maintien d'un état intellectuel, par exemple pendant un apprentissage, est soumis à cette variable de mouvement, c'est-à-dire de durée et d'intensité qui paraissent alors être un point intéressant à travailler lors des apprentissages.

Dans l'ouvrage intitulé **Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain** (1735), de l'auteur John Locke, nous remarquons deux grandes sessions, dont la première traite l'étendue des connaissances par une conception de l'inné acquis, et, la deuxième, le moyen d'acquérir les connaissances par les idées simples et la formation des idées composées qui relève des opérations abstraites de l'esprit dont la faculté est l'entendement. Chez l'auteur, **l'expérience** et les lois de la nature sont les notions de base, par ces préceptes seule les idées simples sont acquises et que les perceptions extérieures, et ce par les sens, mettent à disposition de l'esprit. Ainsi, grâce à une quantité d'idées dont certaines sont en mémoire par la répétition et l'habitude de certaines expériences, l'esprit les nomme. De plus et par ses opérations qui rappellent d'autres idées aux perceptions intérieures, il peut aussi produire des termes généraux grâce au jugement et à la raison, en atteignant l'abstraction. En définitive et pour l'auteur, l'inné n'est pas par nature caractérisé par l'empreinte biologique de l'être. Il est un acquis sous le coup de l'existence à travers laquelle les expériences ont été vécues et senties, ainsi, sa philosophie est de conception existentialiste.

d'apporter nos résultats sur une série d'analogies concernant la dichotomie entre linguistique et pragmatique. D'un côté, il y a d'après Bergson (1965, p.32), le corps qui « résiste à l'influence des causes. Il ne se borne pas à réfléchir l'action du dehors ; il lutte, et absorbe ainsi - quelque chose de cette action. Là serait la source de l'affection ». D'un autre côté, nous proposons la question suivante pour renforcer nos considérations quant à l'innée acquis³⁰ à propos des idées, ce sur quoi spécule Locke (1735), mais surtout pour étudier s'il y a bien dichotomie entre matière et esprit. Si le produit des expériences autour des objets qui agissent sur les sens est le *substratum* des idées simples dans le sens des qualités universelles d'objets, donc sans que l'esprit y soumette son influence par de quelconques relations, que celles-ci soient physiques ou philosophiques en les termes de Hume (1739), n'y a-t-il pas à la base du processus intellectuel ou de la réflexion, une quantité de sensations toutes prêtes, et ce sans qu'elles n'aient été choisies mais imposées à l'ensemble des corps selon les circonstances dans lesquelles les phénomènes extérieurs sont ordonnés ? Cela reviendrait à dire que ce processus, hormis les états à base affective, n'a aucun moyen de choisir les sensations ni même les impressions de sensations et, comme le signale Freud (2011, p.398), le monde extérieur est constitué par « des masses puissantes, violemment mues, qui propagent leur mouvement. Le système Φ qui est tourné vers le monde extérieur aura la tâche de décharger le plus rapidement possible les $Q\eta$ envahissant les neurones ; il sera pourtant de toute façon exposé à l'influence de grandes Q ». Nous pouvons dire que l'intensité des excitants complique le mouvement de l'excitation.

Mais ce processus a également un pouvoir de changement des sensations grâce à aux deux facultés innées de l'esprit, cette fois-ci de base biologique selon Locke (1735), ou soit l'entendement et la volonté. Pour l'instant, elles nous parviendraient involontairement selon la sensibilité de notre corps à comprendre les choses, ce qui maintient encore la dichotomie naissante entre matière et esprit, en somme, ce que montre encore les résultats de Bergson (1965) à propos de l'étude sur l'éducation des organes sensoriels afin de combler les zones d'indétermination :

30 - Dans l'ouvrage intitulé **Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain** (1735), de l'auteur John Locke, nous remarquons deux grandes sessions, dont la première traite l'étendue des connaissances par une conception de l'inné acquis, et, la deuxième, le moyen d'acquérir les connaissances par les idées simples et la formation des idées composées qui relève des opérations abstraites de l'esprit dont la faculté est l'entendement. Chez l'auteur, **l'expérience** et les lois de la nature sont les notions de base, par ces préceptes seule les idées simples sont acquises et que les perceptions extérieures, et ce par les sens, mettent à disposition de l'esprit. Ainsi, grâce à une quantité d'idées dont certaines sont en mémoire par la répétition et l'habitude de certaines expériences, l'esprit les nomme. De plus et par ses opérations qui rappellent d'autres idées aux perceptions intérieures, il peut aussi produire des termes généraux grâce au jugement et à la raison, en atteignant l'abstraction. En définitive et pour l'auteur, l'inné n'est pas par nature caractérisé par l'empreinte biologique de l'être. Il est un acquis sous le coup de l'existence à travers laquelle les expériences ont été vécues et senties, ainsi, sa philosophie est de conception existentialiste.

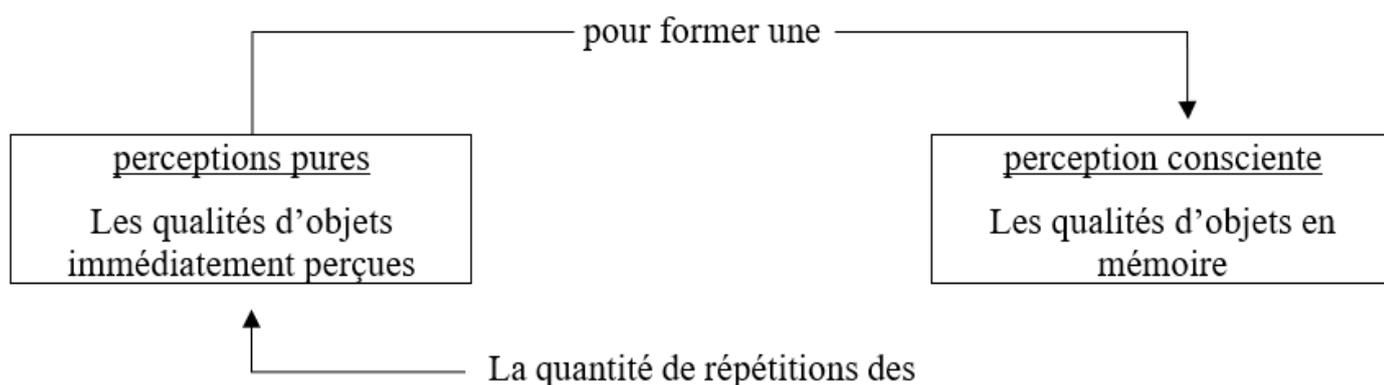
Nous voici donc obligés de supposer, en outre des sensations visuelles, en outre des sensations tactiles, un certain ordre qui leur est commun, et qui, par conséquent, doit être indépendant des unes et des autres. Allons plus loin : cet ordre est indépendant de notre perception individuelle, puisqu'il apparaît de même à tous les hommes, et constitue un monde matériel où des effets sont enchaînés à des causes, où les phénomènes obéissent à des lois. Nous nous trouvons donc enfin conduits à l'hypothèse d'un ordre objectif et indépendant de nous, c'est-à-dire d'un monde matériel distinct de la sensation [...] ; d'où sortent, comment naissent, et à quoi doivent servir ces sensations élémentaires, inextensives, qui vont se développer dans l'espace ? (BERGSON, 1965, p.37)

C'est par le mouvement moteur, ou soit l'action ou la réflexion, que ces sensations donnent naissance à des idées composées qui résultent d'une association d'idées simples que l'entendement sait réaliser. Si nous avons progressé vers le processus de formation des idées, Ribot (1896b, pp.58-59) justifie l'origine de l'attention volontaire, à savoir, elle advient de l'éducation qui l'a produit, en somme, elle « est née de la nécessité, sous la pression du besoin et avec le progrès de l'intelligence. *Elle est un appareil de perfectionnement et un produit de la civilisation* ». La définition de l'auteur montre ceci d'intéressant pour les idées une fois acquises, que l'attention volontaire les maintient conformes à l'éducation des normes sociales, des bonnes conduites en société, des bonnes consciences face à la réalisation des tâches. Par conséquent, les mécanismes moteurs renforcent les compétences acquises et ont pour objet l'attention volontaire qui est fonction de l'éducation.

Si nous rapprochons les états à base affective, puisqu'ils leur appartient l'existence de l'attention, quel que soit se forme lorsque l'attention volontaire est fonction de l'attention spontanée elle-même fonction de l'intensité et de la durée des états à base affective, nous faisons alors la relation avec les résultats de Bergson (1965, p.37), et ce avant de prendre en compte la théorie de la mémoire : « comme la chaîne d'éléments nerveux qui reçoit, arrête et transmet des mouvements est justement le siège et donne la mesure de cette indétermination, notre perception suivra tout le détail et paraîtra exprimer toutes les variations de ces éléments nerveux ». Il semble que ces variations découlent des états à base affective et renforçant la dichotomie entre matière et esprit, puisque ces états trouvent leur origine sur la matière même, indépendamment de leur pouvoir à la sélectionner. Dans ce cas, est-il possible de faire abstraction aux états à base affective tout en conservant une attention volontaire pour l'étendue de la perception ? Bien qu'un motif rende toujours attentif, la mémoire est une solution au problème alors résolu par l'association des sensations, donc, des idées simples et des perceptions pures. Ainsi donc se réalise l'étendue de la perception.

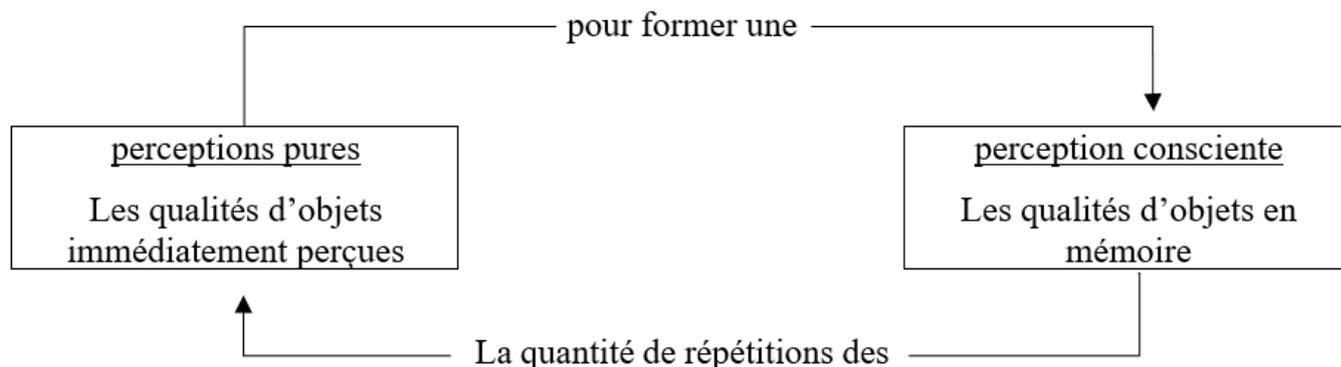
S'il est moins question de durée et d'intensité, nous pouvons rejeter les états à base affective qui créent également les zones d'indétermination. Mais par-là, nous devons rejeter les deux formes de l'attention, sinon ne conserver que l'attention volontaire en la déliant de l'attention spontanée et consacrer notre étude aux mouvements moteurs. Ainsi donc les sensations ne deviennent que la base de données par laquelle la mémoire pourrait se servir en souvenirs. Dès lors, entre en ligne de compte la répétition afin que le problème devienne moins insoluble, qui plus est la répétition maintient la mémoire dans la durée qui revient alors à la lumière de la perception étendue. Nous accueillons alors la quantité de répétitions en deçà de la durée et de l'intensité. Cette quantité mesurerait d'abord la part de perceptions pures pour une seule perception consciente et que nous représentons par le schéma ci-dessous. La lecture de la phrase se fait dans le sens des flèches, à savoir : la quantité de répétitions des perceptions pures pour former une perception consciente.

– Schéma directeur 3 –



Ce schéma n'est qu'une esquisse pour la théorie de la quantité de répétitions, en revanche, nous observons que son circuit est ouvert et l'évolution de la théorie de la décharge vers les différences de frayage, d'après Freud (2011, p.393), le justifie lorsque combinée à la théorie des barrières de contact qui « deviennent plus aptes à la conduction [au degré de frayage], moins imperméables ». Ainsi et en nos termes, ce circuit ouvert signifierait que la charge d'impressions de sensation ou de quantité de qualités dans une perception pure n'est pas proportionnelle à la charge d'impressions de sensation ou de quantité de qualités réutilisée lors d'une perception consciente par la mémoire qui décharge, à savoir, certaines qualités ont fui par les voies de frayages dans les barrières de contact sur les neurones concernés. Par conséquent, la part de perceptions pures ne peut être proportionnelle à la part de perceptions conscientes, qui plus est cette dernière est fonction de cette première, en somme, une dépendance qui rapproche cependant la matière de l'esprit. Or et pour continuer à spéculer sur le travail de la répétition, il faut représenter un circuit fermé et d'où la quantité de qualités dans une perception pure serait remise chaque fois à la répétition et par une perception consciente :

– Schéma directeur 4 –



Une question se pose. Est-ce que le nombre de quantités de répétition peut être égal à tous les individus dans la rétention de la même quantité de qualités d'objets ou d'idées ? Freud (2011, p.394) signale l'expérience psychologique selon laquelle « la mémoire, à savoir la force qui continue à travailler après un événement, dépend d'un facteur qu'on appelle l'intensité de l'impression', et la fréquence de la répétition de cette même impression ». Nous pouvons miser sur la fréquence pour que la réponse tende en l'affirmative, mais l'intensité de l'impression révèle l'inverse dès lors que nous ne ressentons pas tous les choses de la même manière. Les motifs n'ont pas d'intérêt ici, bien qu'ils soient de l'ordre de l'anatomie et des expériences vécues et senties, de l'espace dans celles-ci où les objets réfléchissent leurs actions sur les organes sensoriels. Le schéma directeur 4, ci-dessus, appuie l'explication du processus mnésique. Nous partons du principe selon lequel l'individu a déjà pris connaissance des qualités et leurs objets, ou des idées, soit par une lecture concernant une liste de course, une feuille de route, une leçon, peu importe le support tant que son niveau de difficulté soit celui des supports du manuel didactique de référence. Le travail de la perception consciente va chercher autant de perceptions pures que d'objets, et leurs qualités, présents dans le support d'apprentissage. Si c'est une première répétition de souvenirs qui se réalise, malgré les manques et les hésitations dont la relecture du support suffira à amenuiser puis combler totalement, elle se rend déjà disponible comme perceptions pures et pour une prochaine perception consciente, c'est-à-dire une nouvelle répétition. Enfin, les mécanismes moteurs deviendront automatiques. Cet automatisme signifie que perceptions pures et perception consciente se confondront, matière et esprit ne feront plus qu'une grâce à la mémoire.

Cela confirme-t-il que la part de perceptions conscientes est devenue proportionnelle à la part de perceptions pures ? Évidemment non. Sans chercher ses limites, la mémoire étend cependant la faculté d'étendre une perception consciente pour le rappel d'un nombre toujours plus croissant de perceptions pures. En outre, si une représentation est une perception consciente munie d'une quantité déterminée de perceptions pures, et que nous généralisons ou abstrayons, c'est-à-dire que nous faisons succéder une certaine quantité

de représentations, alors, nous pouvons dire que la part de perceptions pures est proportionnelle à la part de perceptions conscientes. Nous avons établi deux données: a) Le rapprochement de la matière et de l'esprit, par la démonstration du processus de la répétition; b) La proportionnalité entre perceptions conscientes et perceptions pures, par l'apport de la représentation, et ce par les impressions de réflexions qui capacisent la création de combinaison de représentations, ou soit d'idées composées. Et l'association proportionne la part égale des deux perceptions. Il faut donc s'en tenir en ceci que, la quantité d'impressions de sensation ou d'idées simples n'est pas proportionnelle à la quantité de perceptions conscientes, mais que la quantité de perceptions conscientes est proportionnelle à la quantité de représentations. Donc, une perception consciente est une représentation et une association de représentations est proportionnelle au nombre de perceptions pures. Par-là, on supposerait que le nombre de quantités de répétition peut être égal à tous les individus.

Si bien que la théorie de quantité de répétitions apporterait une amélioration à la fonction des réseaux d'habitude préconisés par la théorie skinnérienne du conditionnement opérant et dans ladite méthode de français. En termes de théorie, Freud (2011, p.394) signale que la mémoire ou le frayage dépend de la quantité de stimulations qui passe « à travers le neurone au cours du processus d'excitation, ainsi que du nombre de répétitions du processus. Ainsi la Q_1 s'avère être le facteur qui travaille, la *quantité* et le *frayage* apparaissent comme l'effet de la Q_1 , en même temps comme ce qui peut remplacer la Q_1 ». Pourtant, les réseaux d'habitude proposent la généralisation des *stimuli* lors des activités didactiques. Pourquoi le processus répété d'excitation et qui remet à l'intensité des impressions, n'est pas un processus efficient pour la pertinence de la perception consciente lors de la réalisation de la tâche finale ? Si nous suivons le besoin en quantité de stimulation pour la mémoire, alors la quantité de *stimuli* réalisée lors des activités didactiques n'est pas suffisante. Nous avons repris ce dont résulte les impressions de réflexion. Aussi, nous avons volontairement omis de relier fonctionnellement le mouvement des éléments nerveux sensoriels, ou produit par un *stimulus* extérieur, d'avec le mouvement des éléments nerveux moteurs, qui, normalement, résulte de la stimulation de l'excitation par les objets du monde extérieur. Le cas échéant, il serait vain d'aller à l'encontre des zones d'indétermination qui font cesser la stimulation, car quoi qu'il en soit, elles résistent du fait de la perception extérieure ou de l'expérience visuelle qui ne peut capter toutes les qualités de l'objet vu, et pour cause, l'angle de perception du corps ou des organes sensoriels d'après Bergson (1965) et la conformation terminale de ces organes d'après Freud (2011).

Du point de vue de l'acquisition de connaissances sur les objets, il appartient aux activités didactiques la constitution de représentations par un ensemble de qualités. Ces représentations fournissent alors la matière, c'est-à-dire les perceptions pures à partir desquelles la perception consciente, lors de la réalisation des tâches finales sous l'angle de la

perspective actionnelle, reconstitue les perceptions pures ou la matière apprise. Il y a cependant cette variable à prendre en compte, et ce pour évaluer ce qui fait défaut à la nouvelle perception pure sur la consigne illustrée et quant à la mensuration de la part de perceptions pures et de la part de perceptions consciente : La consigne illustrée des tâches finales présente de nouveaux objets. Si la fonction du mouvement des éléments nerveux sensoriels devient de nouveau effective, ce mouvement vient en deçà du mouvement moteur, c'est-à-dire du processus de la quantité de répétitions proposé par le schéma directeur 4. La méthode demande dès lors au sujet apprenant la réalisation de nouvelles associations et relations, celles entre les objets et celles entre les idées, et soutenues théoriquement par Hume (1739). Par ces nouvelles associations, les mécanismes sensori-moteurs deviennent plus irréguliers qu'automatiques, ce qui, est potentiellement vecteur de production de zones d'indétermination. C'est là l'hypothèse d'une gêne pour les mécanismes moteurs et causé par les mécanismes sensoriels. Le constat est le suivant : Ou bien les représentations constituées pendant les activités didactiques viennent remplir ces nouvelles zones d'indétermination et par l'intermédiaire de la perception consciente lors de la production de la tâche finale, ainsi la mémoire garde tout son rôle, ou bien nulles qualités ressemblantes et identiques n'existent et la dichotomie entre l'approche communicative et l'approche actionnelle est effective.

Également et par analogie, entre la perception consciente et la perception pure, encore par analogie, entre le mouvement des éléments nerveux moteurs et le mouvement des éléments nerveux sensoriels, et pour finir par un point de vue très général, entre linguistique et pragmatique. Mais ces dichotomies semblent chimériques puisqu'en définitive, elles montrent que les activités didactiques n'ont aucun intérêt dans l'apprentissage, ainsi, remettraient en question l'intégralité de la méthode didactique proposée par le manuel de référence et sous les conceptions du CECR (2001). Surtout que les actes de parole, qui subordonnent les activités didactiques, montrent un lien très fort avec les consignes écrites des tâches finales. Tout de même, la suggestion d'une amélioration des consignes illustrées et écrites n'est pas un acte anodin et sous le coup de travaux qui résulteraient d'une association plus pertinente entre les *stimuli* généralisés sur les objets des activités didactiques et les *stimuli* sur les objets de la consigne illustrée. Cela étant dit, il est plutôt question d'étudier le rôle de la mémoire dans le processus de la reconnaissance, c'est-à-dire dans le rappel des souvenirs liés aux *stimuli* généralisés, là est peut-être l'issue et associée à l'attention volontaire. Ces souvenirs sont la preuve des expériences du sujet apprenant, donc des impressions de réflexion qui permettent d'aller chercher les impressions de sensation, c'est-à-dire les idées simples et leurs qualités, et ce par la mémoire ou le souvenir, et donner naissance à d'autres idées en rapport avec les impressions de sensation et les idées réalisées sur les objets des consignes illustrées. Ce processus de l'impression de réflexion serait la possibilité de choisir les idées.

En les termes de la métapsychologie freudienne, il y a une certaine quantité de stimulations pour l'investissement ou le remplissage du neurone et que l'organe de décharge produit, et ce grâce à la combinaison de la théorie de la quantité de stimulation, remise à la psychologie, d'avec la théorie des neurones remise à la métapsychologie, ainsi explicitée par Freud (2011, p.391): «on obtient la représentation d'un neurone *investi* rempli d'une certaine $Q\ddot{u}$, qui à d'autres moments peut être vide. Le principe d'inertie trouve son expression dans l'hypothèse d'un courant dirigé, à partir du corps de la cellule ou des dendrites, vers le cylindre-axe ». Enfin, si nous suivons le mouvement des éléments nerveux moteurs au détriment du mouvement des éléments nerveux sensoriels, nous suivons l'analogie que nous avons produit avec les considérations de Bergson (1965, p.26) : « le détail de la perception se moule exactement sur celui des nerfs dits sensitifs, mais que la perception, dans son ensemble, a sa véritable raison d'être dans la tendance du corps à se mouvoir [...]. Mon activité motrice devient alors une entité à part ». On tombe ici sous le sens de l'action préconisée par l'approche actionnelle. Cependant, nous rappelons qu'elle a comme auxiliaire les connaissances acquises sous l'approche communicative.

Les activités didactiques sont, dans la majorité des cas, réalisées par une expérience visuelle simultanément avec une expérience auditive, et ce puisque des supports audiovisuels sont préconisés et que la méthode en question propose. La théorie psychologique de Brentano (2008) est intéressante en ce sens, car si ces deux expériences entrent dans la formation de l'unité de la conscience comme le soutient l'auteur, alors, il convient de rappeler que l'idée s'approprie la conscience d'après James (1909) et par un état d'attention volontaire d'après nous. En somme, cette formation est sous le coup de l'orientation que mentionne Brentano (2008, p.171) : « une complication plus grande peut résulter de l'orientation de notre activité psychique sur plusieurs objets premiers, comme il arrive par exemple que nous voyons et entendons à la fois ». Quand bien même la question n'est pas la description de ces objets premiers – l'expérience visuelle et l'expérience auditive, – comme le fait cette psychologie pour être descriptive et par les objets seconds qui, respectivement, sont la représentation de la vision et la représentation de l'audition et en mêlant leur trois modes, ou soit la connaissance, le jugement et le sentiment, d'où l'empirisme de cette psychologie, cependant, le détail de la complication qui résulte de cette orientation de l'activité psychique, expliquerait certains points fondamentaux pour la réduction de ces zones d'indétermination, bien comme ce qui fait défaut à la nouvelle perception pure.

Une expérience visuelle et une expérience auditive concernant la perception pure sur les *stimuli* de l'objet que ces expériences ont en commun, produisent une quantité de stimulation par excitation, qui et d'après Bergson (1965, p.26), occasionne des mouvements intérieurement modifiés « selon qu'ils donnent la réplique à une impression [de sensation] visuelle, tactile ou auditive ». En revanche, il faut admettre ici la modification non pas comme l'auteur l'entend, ou soit par ces propos au sujet de deux expériences qui ne se réalisent pas



simultanément, ce qui diminue les éléments nerveux sensoriels ou les impressions de sensation, mais par la simultanéité des deux expériences comme le souhaite la méthode audiovisuelle, simultanéité qui, en définitive, a pour objectif le renforcement de la représentation de l'objet et qui résulte de la complémentarité d'impressions de sensation disponibles pour la mémoire. Ainsi, l'effet de cette quantité ne risque pas la réduction de l'étendue de la perception, le cas contraire, la perception serait inextensive, mais bien son extension, et, par conséquent, l'extension des éléments nerveux moteurs, c'est-à-dire l'excitation remis à la quantité de stimulations qui se traduira en idées et pour l'action dans le monde extérieur. Freud (2011) propose la distinction suivante lorsqu'un appareil manque à l'explication de la mémoire :

la solution consiste à attribuer la modification permanente résultant de l'excitation à une classe de neurones, et l'inaltérabilité, donc la fraîcheur pour de nouvelles excitations, à une autre. D'où la distinction opératoire entre 'cellules de perception' et 'cellules de souvenir', bien qu'elle ne s'insère dans rien d'autre et qu'elle ne repose sur rien de connu. (FREUD, 2011, pp.392-393)

Lors de la réalisation de la tâche finale, l'action volontaire ramènera les perceptions pures, c'est-à-dire les idées simples constituées de leurs objets et qualités lors de la production des activités didactiques, au-devant de la perception consciente et qui devront ressembler à ces idées des objets et leurs qualités dans la réalisation de la nouvelle perception pure quant à la consigne illustrée de la tâche finale. Si la ressemblance est indispensable et inévitable, la mémoire, bien comme la méthode d'apprentissage, la sollicite, qui plus est, c'est l'essence même des lois de la nature, ce que, nous avons également soutenu par Hume (1739) à propos des relations entre les idées simples et dont dépendent leur connexion, ou soit de la ressemblance, de la contrariété et du degré de qualité. Dans ce processus, nous avons remarqué un point capital qui va, dès lors, conduire notre recherche vers le parallèle entre Bergson (1965) et Stuart Mill (1866) à propos de l'association des idées. Nous verrons que leur conception sur l'associationisme diffère. Notre observation concerne la perception consciente enveloppant à la fois les perceptions pures des idées réalisées lors des activités didactiques et la perception pure des objets et de leurs qualités sur la consigne illustrée.

Ainsi, si Bergson (1965, p.54) souligne que cette ressemblance entre les perceptions pures antérieures ou le souvenir, est fonctionnellement reliée avec « une ressemblance vague et en quelque sorte objective [...], de traces cérébrales qui coïncideraient, de mouvements cérébraux que l'exercice faciliterait, ou de cellules de perception communiquant avec des cellules où reposent les souvenirs », nous avons remarqué que ce processus fournirait un appareil psychologique et méthodologique à l'explication de la mémoire sollicitée par Freud (2011). À savoir, les cellules de perception et les cellules de souvenir sont fonctionnellement reliées par la ressemblance. Cette fonction parce que les perceptions pures antérieures sont

reliées par la ressemblance, ressemblance faisant également le lien entre la nouvelle perception pure sur les objets et leurs qualités lors de la tâche finale et les perceptions pures antérieures lors de la perception consciente, laquelle et pour conclure, mêle en quelque sorte toutes les perceptions pures par la ressemblance.

Qui plus est et en conjonction avec les termes freudiens, la réalisation des activités didactiques a modifié les cellules de perception, le tissu nerveux, en cellules de souvenir, et ce par la généralisation des *stimuli*, ce qui justifie, par conséquent et premièrement, que la nouvelle perception sur les objets de la consigne illustrée des tâches finales va subir une modification au niveau des cellules de perception et, deuxièmement, que la modification dont souffre cette nouvelle perception pure est fonction de la généralisation des *stimuli*, autrement dit, des cellules de souvenir, et ce par la ressemblance. Mais cette explication de la mémoire qui étend la nouvelle perception pure, se heurte à ceci près que, et selon Freud (2011, p.392), si la mémoire rend possible la modification du tissu nerveux, cependant, cette modification « contraste étonnamment avec le comportement d'une manière qui laisserait passer un mouvement ondulatoire, et qui retournerait ensuite à son état antérieur ». En conséquence, la perception pure perd de son étendue ou extension suivant le comportement. Nous avons dans un premier temps rapporté cette perte, ainsi ce contraste, à la modification du comportement due à la théorie skinnérienne du conditionnement opérant, laquelle soutient théorico et méthodologiquement la méthodologie des activités didactiques.

Dans un deuxième temps, nous l'avons rapporté à la doctrine du libre arbitre pour enfin aboutir sur l'association des idées. À la suite de ses premières expériences, l'appareil scientifique de cette théorie propose ceci : l'observation d'un comportement se modifiera par un mouvement déterminé ou une action réflexe, et ce à la suite d'un état de privation des nécessités vitales de l'organisme en expérimentation. Et nous avons souligné que l'expérimentation était répétée afin d'obtenir l'action réflexe voulue, qui est le comportement recherché, et ce suite à la répétition du conditionnement. Ce mouvement réflexe s'explique par la fonction secondaire de l'activité du système nerveux et soulignée par Freud (2011):

Quand la complexité [s'accroît] à l'intérieur [de l'organisme], le système nerveux reçoit des stimulations venant de l'élément corporel lui-même, des stimulations endogènes qui doivent aussi être déchargées. Celles-ci trouvent leur origine dans les cellules du corps et il en résulte les trois grands besoins, la faim, la respiration, la sexualité. L'organisme ne peut échapper à ces grands besoins comme il peut échapper aux stimulations venues de l'extérieur, il ne peut pas utiliser leur Q pour fuir la stimulation. Ces besoins ne cessent que dans des conditions déterminées qui doivent nécessairement être réalisées dans le monde extérieur. Par exemple, le besoin de nourriture. (FREUD, 2011, p.390)



Or, en dirigeant notre observation sur chaque répétition, dont la totalité constitue un réseau d'habitude, ou soit un *stimulus* généralisé, l'action réflexe est inexistante et l'organisme a plutôt l'intention de s'habituer à l'environnement qui le conditionne. De plus, s'il réalise cette reconnaissance de son propre gré, ses mouvements sont choisis, donc son action est volontaire. Cependant, notons que l'organisme cherche à découvrir le mécanisme qui déclenchera la récompense, ainsi et selon Freud (2011, p.390), même s'il s'agit de la fonction primaire de l'activité du système nerveux, le système nerveux ne s'épargne que « dans une certaine mesure tout au moins, le **comblement** par la $Q\eta$, l'investissement, et ce en établissant les *frayages*. On le voit donc, les *frayages servent la fonction primaire* [du système nerveux] ». Pour Bergson (1965), chaque répétition est une représentation, ainsi, nous déduisons qu'une représentation est une perception inextensive, laquelle perception inextensive est tout autant renforcée en lui attribuant le terme *intention* comme synonyme, l'intention de créer une habitude de se représenter. Si une telle observation définit les réseaux d'habitude, lesquels réseaux subordonnent les activités didactiques, cependant et dans l'apprentissage, les nécessités vitales ne constituent pas les besoins du sujet apprenant.

Ses besoins penchent plutôt vers l'adoption d'une attitude de l'esprit et d'une posture du corps en lien avec son comportement. Nous pensons fondamentale l'adoption d'une telle attitude liée à un état d'attention, car, si ce comportement n'était pas maintenu par ces facteurs, le tissu nerveux reviendrait à son état antérieur, ainsi, la mémoire n'aurait pas lieu de se montrer au grand jour de la perception. En conséquence, la cause de l'impertinence des contextes énonciatifs de notre corpus de référence semble venir de la nature du besoin dans les réseaux d'habitude, plus spécifiquement, au niveau de chaque répétition dans un réseau d'habitude et dont les mécanismes moteurs sont choisis par une action qui est volontaire et non réflexe. Et cette action volontaire, lors de la réalisation de la tâche finale ou de la perception sur la consigne illustrée, fait se succéder des représentations pour constituer une idée générale, si nous pouvons le dire ainsi, un contexte énonciatif, c'est-à-dire une tâche finale composée de plusieurs énoncés. À propos de la succession des représentations, Bergson (1965, p.49) souligne qu'une succession de répétitions a le rôle « d'utiliser de plus en plus les mouvements par lesquels le premier se continue, pour les organiser entre eux, et, en montant un mécanisme, créer une habitude du corps ».

Les sceptiques objectent sur cette habitude. S'ils conçoivent la ressemblance et la contrariété à l'encontre des lois de la nature humaine, ils prévoient d'autant plus de désorganiser la continuité des mouvements en leur imposant autant de probabilités à être raisonnées par la pensée que de mouvements qui, en conséquence, ne correspondent plus à des répétitions. Contre le gré de la répétition, ils spéculent alors sur la démonstration de chaque probabilité,

ou si nous préférons, de chaque mouvement, et ce pour déduire l'ensemble des probabilités qui ont alors toutes fait l'objet d'une vérification, celle de leur fausseté ou de leur vérité. C'est donc contre l'induction que réalise la sensation initiale, pour des effets lui ressemblants, que leur système, comme le souligne Hume (1739, p.185), fait que « l'attention est tendue, l'attitude de l'esprit est incommode, et les esprits, étant détournés de leur cours naturel, ne sont pas gouvernés dans leurs mouvements par les mêmes lois ». C'est la loi de la contrariété, afin de remettre en question chaque probabilité tirée d'un jugement initial, ce qui produit cette attitude incommode, en somme, le rôle de la mémoire est fixé sur autre chose que sur les ressemblances qu'il produit naturellement et pour l'union des impressions de sensation entre les objets et entre leurs qualités, union qui, ira constituer une représentation. Si bien que notre considération pour la sélection de certaines représentations constituées lors des activités didactiques, dont la mémoire produira les effets de ressemblances les plus pertinents et avec ceux qui sont également dus à la perception pure sur les objets d'une consigne illustrée, n'est plus fondée.

Et il en va de même pour l'hypothèse de Bergson (1965, p.54), c'est-à-dire « d'un cerveau qui emmagasinerait des idées » sous le coup de cette ressemblance comme action d'une cause physique d'attraction réciproque entre les cellules de perception et les cellules de souvenir. Toutefois, bien que nous nous attachions à une vision dualiste selon laquelle les phénomènes physiologiques sont causes des phénomènes psychiques ou de la conscience, nous n'avons pas exclu radicalement ces monistes³¹, dès lors que la nouvelle perception pure, sur la consigne illustrée des tâches finales, demande une réflexion vis-à-vis de la sélection pour le lien entre les représentations, et ce face à ces nouveaux objets et leurs qualités, en somme, réflexion tirée des impressions de réflexion. En définitive, nous défendons cette réciprocité, ou soit l'utilité de la matière de la pensée pour la manière de former la pensée. S'il y a un va et vient entre la réflexion du présent et les sensations du passé, c'est à l'aide de l'habitude en permettant la reconnaissance de la conjonction constante selon laquelle nous inférons le

31 - Nous voulons parler de ces monistes qui défendent la Logique pure. Elle est la théorie de la pensée valable dans le sens où cette logique relève des propriétés intermittentes, contingentes, dont dépend la pensée valable en tant que distincte de la pensée fausse. L'étude scientifique des conditions de la pensée valable détermine des lois, règles ou préceptes en les termes de Stuart Mill, dans son ouvrage intitulé La philosophie de Hamilton (1869). La Logique pure définit les lois des concepts, des jugements et des raisonnements selon William Hamilton et qui sont trois opérations intellectuelles de la pensée sous le coup de l'entendement. Ainsi, l'esprit conçoit, juge et raisonne, mais aussi l'esprit conçoit, raisonne ou juge sur une présentation ou représentation mentale de la réalité phénoménale.



souvenir de l'existence d'objets subsumés à un concept au souvenir de l'existence d'objets subsumés à un autre concept. En considérant la conviction selon laquelle cette conjonction renforce la vivacité et la force de l'existence continue du mouvement initial ou de la sensation initiale, l'habitude a un substrat sur lequel reposer pour se réaliser pleinement. Hume (1739, pp.23-24) signale en ce sens que « deux objets [ou deux idées simples] sont liés par la relation de cause à effet, non seulement quand l'un produit un mouvement de l'autre ou une action de l'autre, mais aussi quand il a le pouvoir de les produire [...], il ne faut rien de plus pour le convertir en action, que l'exercice de la volonté ».



CHAPITRE II

THÉORIE POUR UNE APPROCHE PERCEPTIVE

L'approche pour l'évaluation des généralités et des particularités



‘est une généralité, dans le champ de la psychophysiologie, que le phénomène psychique soit fonction du phénomène physique. À ce propos, nous avons d'abord formulé une hypothèse pour répondre à la question suivante: les mécanismes de l'attention, que celle-ci soit volontaire ou réflexe en empruntant les termes³² de Ribot (1896), ont-ils encore un pouvoir quand l'entendement ne saisit pas le contenu³³ des phénomènes physiques, et ce de manière à ce que le contenu soit compris par les centres traitant les sensations venues de l'ouïe ou de la vision? En admettant la négative et en en réutilisant les

³² - Dans son ouvrage intitulé **Psychologie de l'attention** (1896), Théodule-Armand Ribot propose une étude sur les mécanismes de l'attention dans le but de compléter la théorie des associationnistes, tel que John Stuart Mill (1866) et à propos de l'acte d'associer les états psychiques/ou les idées lors des opérations d'abstraction ou de généralisation. Pour autant, Ribot distingue l'attention sous deux formes, spontanée et volontaire, et lesquelles définissent alors l'attention comme étant le produit des mécanismes moteurs : Si l'attention volontaire est le signe de l'adaptation psychique, celle-ci est fonction de la première forme, c'est-à-dire de l'attention spontanée par laquelle le corps réalise une adaptation physique sur les éléments matériels du monde extérieur.

³³ - Ce contenu fut appelé **contenu perceptif**. Et celui-ci concerne l'information acquise par la perception extérieure, et cela afin de réaliser la distinction avec le contenu représentatif remettant au composé de la perception interne.

termes³⁴ de la neuropsychologie de Barbizet (1982), nous avons supposé que la volonté, comme acte de représenter, capacite la fixité du phénomène psychique, c'est-à-dire de la représentation dans la méta-structure, cependant, sans savoir comment lorsque la capacité de l'entendement est limitée par le néant dû à l'impossibilité de décrypter les qualités du phénomène physique. Par conséquent, s'il est inutile de progresser pour valider que nous venons de vérifier ladite généralité, nous fîmes ensuite une évaluation de l'attention.

Partant, c'est une généralité, également pour le champ de la psychophysiologie, que l'attention volontaire soit fonction de l'attention réflexe. Nous l'avons vérifié à travers une deuxième généralité, à savoir, l'attention enfreint les lois primitives générales de l'Association quant aux méthodes ordinaires de la psychologie et selon lesquelles l'activité psychique normale est une succession d'états psychiques coexistants. En définitive, si l'attention interrompt ce mouvement naturel, elle est pour Ribot (1896, p.6) « un monoïdéisme *relatif*, c'est-à-dire qu'elle suppose l'existence d'une idée maîtresse attirant tout ce qui se rapporte à elle et rien d'autre, ne permettant aux associations de se reproduire que dans des limites très étroites ». Inutile alors de discuter sur l'attention se réalisant au détriment du changement et de la coexistence. Or, de cette idée maîtresse, le constat fut que, si l'attention capacite la répétition de cet état pour entraîner les mouvements sensori-moteurs à devenir réflexes, nous n'avons pas vu pourquoi l'attention volontaire serait fonction de l'attention réflexe et d'après la première généralité susmentionnée.

Ces deux vérifications ont produit la conséquence selon laquelle le cerne de la neuropsychologie embarqua en son sein le phénomène physique et le phénomène de la répétition pour l'étude des mouvements sensori-moteurs, d'après la méthode de déduction susmentionnée. En effet, si la répétition du phénomène physique résout l'entendement à le décrypter par un état d'attention volontaire, elle capacite alors les mouvements à devenir fonctionnels, en somme, une capacité soutenue par Barbizet (1982) quant au type d'organisation neuronique fonctionnelle. Dans cette étude, ce système d'ordre concomitant aux mouvements sensori-moteurs concerne la répétition de ces stimulations dont la source est les phénomènes physiques, à savoir, un inné acquis sous l'effet des expériences du passé, autrement dit, des représentations préformant la méta-structure contenant l'histoire linguistique et socioculturelle du sujet et quant à sa langue maternelle.

À propos de la répétition de ces stimulations et lorsque Freud (2011, pp.390-391) met en évidence le rapport de la théorie des quantités de stimulation d'avec la théorie des neurones,

³⁴ - Dans son article intitulé *Les mécanismes cérébraux de la pensée* (1982), Jacques Barbizet stipule l'organisation de la méta-structure d'après deux facteurs : a) les normes liées à l'apprentissage des gestes et de la parole, et enseignées par le milieu social et familial où l'individu grandit ; b) Les aspects conceptuels des objets et remettant à leurs propriétés telles que la figure, l'étendue et le mouvement, et d'où s'en suivent leurs qualités.

cette répétition est déjà moins caution à l'écoulement total de la quantité de stimulation, lequel laisse présager l'incapacité des mouvements sensori-moteurs à devenir automatiques, mais plutôt question de rétention des quantités de stimulation dans certains neurones, puisque la répétition des stimulations sur les phénomènes physiques fixe ces derniers dans la méta-structure et sous forme de cellules de souvenir. En somme, dans les parties endogènes de l'organisme, ces phénomènes préforment la méta-structure et leur excitation sont en ce que sont ces « stimulations venant de l'élément corporel lui-même, des stimulations endogènes [...] rendue possible si l'on suppose des résistances qui s'opposent à la décharge ». C'est donc les barrières de contact qui reçoivent les apprentissages pour ainsi investir et d'après Freud (p.393), les « neurones *impermeables* (ayant une résistance et retenant de la $Q\eta$) qui sont le support de la mémoire, donc probablement des processus psychiques en général ». Si donc les processus des mouvements sensori-moteurs qui conduisent la sensation vers une action réflexe.

Or, nous avons imposé le principe d'altérité, stipulé par le CECR (2001), à cette solution. Pour autant, il a fallu admettre que le contact de ces neurones imperméables, chargés des données du passé, d'avec les nouvelles excitations venues des parties exogènes, puisqu'elles adviennent des *stimuli* sur les éléments matériels des nouveaux apprentissages, crée une altération qui, de prime abord, tourne l'action moins réflexe. Cela étant dit, la mémoire est alors assiégée par l'acte de représenter sous le coup de la volonté, mais qui, au même titre que les processus ayant donné naissance à la fixité des représentations du passé dans la méta-structure, c'est-à-dire sous le coup de la répétition, entraîne aussi la fixité des représentations altérées. Si ces processus produisent une élévation de l'intensité due au sur-apprentissage, c'est ce dont dépend la mémoire d'après Freud (2011, p.394), ou soit de l'intensité de l'impression et de la fréquence de la répétition de cette impression, en somme, ce «qui se traduit dans la théorie par : le frayage dépend de la $Q\eta$ qui passe à travers le neurone en cours du processus d'excitation, ainsi que du nombre de répétitions du processus». Par conséquent, nous fîmes une évaluation de ce processus d'excitation et du nombre de répétitions, afin de comprendre quel impact ces deux phénomènes ont sur l'automatisme des mouvements.

Si c'est une généralité, pour la physique et la philosophie, que deux représentations, objets, images ou idées s'associent ou entrent en contact par la relation de ressemblance, en les termes de Hume (1739, p.25), sa philosophie permet difficilement de remettre en question cette généralité, puisque les six autres principales relations en sont fonctions. Qu'elles soient physiques ou philosophiques, bien comme leur énumération, importe peu à ce stade de l'étude. Il suffit simplement de signaler l'impact d'une telle généralité, ou soit «la ressemblance : et c'est une relation sans laquelle aucune relation philosophique ne peut exister, puisque des objets n'admettront aucune comparaison s'ils n'ont quelque degré de

ressemblance». C'est pourquoi nous avons fait confiance à l'hypothèse tirée de la physiologie et formulée par Bergson (1965). Si nous lui avons attribué l'explication théorique de ce contact causé par le principe d'altérité, c'est également parce que nous avons retrouvé l'altérité à un niveau supérieur de l'explication, c'est-à-dire ce dont résulte les cellules de perception d'après Freud (2011, pp.392-393) : « attribuer la modification permanente résultant de l'excitation à une classe de neurones ». Par ces cellules de perception au contact des cellules de souvenir, ces dernières s'altèrent ensuite, et ce lorsque la communication se produit par des qualités venant des cellules de perception ou sous l'effet de l'excitation.

Si les qualités des cellules de perception sont communes aux qualités des cellules de souvenir, alors, c'est de cette communication, c'est-à-dire de la ressemblance, dont dépendent la mémoire et l'intensité de l'impression grâce aux excitations sous l'effet de l'altération. Toutefois, Hume (1739, p.26) apporte une précision qui a semblé conduire à l'importance de la répétition, et ce en définissant l'intensité de l'impression, à savoir : « lorsque deux objets quelconques possèdent en commun la même qualité, les degrés dans lesquels ils les possèdent forment une cinquième espèce de relation ». Quand bien même la mensuration des deux intensités fut inutile, pourtant, il fut nécessaire de définir cette cinquième relation, ou soit le degré de qualité, et ce pour formuler l'hypothèse selon laquelle les mouvements sensori-moteurs deviendraient réflexes d'après la quantité de qualités ressemblantes rencontrées lors des apprentissages. Si donc se produirait le nombre de répétitions, ou proportionnellement à la quantité de qualités perçues lors des expériences dans le monde extérieur. En fin de compte, nous avons identifié la source de l'intensité de l'impression en revenant à Barbizet (1982). Si la fonctionnalité de ce type de liaison et d'organisation neuronique s'explique, Bergson (1965) précise l'explication par la relation de ressemblance :

Mais à côté de cette ressemblance définie et perçue qui consiste dans la communauté d'un élément saisi et dégagé par l'esprit, il y a une ressemblance vague et en quelque sorte objective, [...] de traces cérébrales qui coïncideraient, de mouvements cérébraux que l'exercice faciliterait, ou de cellules de perception communiquant avec des cellules où reposent les souvenirs. (BERGSON, 1965, p.54)

L'existence de la sensation maintenant prouvée par le biais de l'explication scientifique des mécanismes sensori-moteurs, lesquels conduisent la sensation sur les conductions des nerfs efférents jusqu'aux périphéries où les organes musculaires se chargent de régler l'action en fonction des circonstances et conditions du monde extérieur, nous avons alors étudié l'influence des éléments matériels sur les organes sensoriels, à partir desquels la sensation est véhiculée par les conductions des nerfs afférents et jusqu'aux centres nerveux où la représentation se réalise sous forme de qualité. Les relations de force et de mouvements

sensori-moteurs sont maintenant à la confluence du monde extérieur. Premièrement, deux sortes d'influences règlent la quantité de qualités ou de stimulations reçue par le système nerveux. La première est fournie par Freud (2011, p.390), autrement dit, par le « système nerveux qui, en tant qu'héritier de la capacité générale du protoplasme à être stimulé, se trouve d'abord à la surface extérieure stimulable [d'un organisme] qui est morcelée par de larges bandes de [surfaces] non excitables ». La seconde influence sont ces zones d'indétermination mentionnées par Bergson (1965).

Les conclusions de Brentano (2008), concernant les caractéristiques différenciant les phénomènes psychiques des phénomènes physiques, amènent à remarquer la particularité suivante : si, des forces infligées par les éléments matériels du monde extérieur, il advient ces sensations qui, selon Stuart Mill (1869, pp.254-255) « ont toutes des objets ; toutes peuvent être classées dans quelque groupe de Possibilités Permanentes, et peuvent être rattachées à la présence de cet ensemble particulier de possibilités comme à la condition antécédente ou à la cause de leur propre existence », nous avons alors traité la perception extérieure d'un point de vue empirique. Et la cause antécédente est la raison pour laquelle nous avons soutenu l'évocation des propriétés et des qualités d'éléments matériels advenant moins des processus de connaissance que des processus de reconnaissance soulignés par Bergson (1965). C'est pourquoi la perception extérieure du présent, sur les éléments matériels, évoque la connaissance par la reconnaissance des impressions sur les données des expériences du passé constituant cet ensemble de possibilités permanentes.

Brentano (2008, pp.94-95) tient compte de cette science de la nature selon laquelle l'état de conscience, lors de la perception, est l'acte de représenter contenant déjà une « grande quantité de représentations, par exemple des représentations de succession temporelle, de juxtaposition spatiale, de cause et d'effet [...]. Mais la présence (*Gegenwärtig-sein*) même de tout ce qu'on vient d'énumérer, constitue déjà une représentation (*Vorgestellt-sein*) ». Il est donc plausible que la perception des éléments matériels reconnaisse les qualités d'après les expériences du passé sur ces éléments ou sur d'autres qui présentent des relations physiques. Ainsi, si la source de la reconnaissance est la connaissance, la reconnaître est possible par la transmission mentionnée sous forme de correspondance dans l'hypothèse de Barbizet (1982, p.606): « le codage cérébral de la connaissance, selon lequel il existerait entre une expérience et le réseau neuronique qui fonctionne pendant cette expérience, une correspondance établissant entre l'un et l'autre un *codage de type analogique* ». De cette condition initiale, nous avons apporté une suggestion établissant une seconde condition, ainsi, proposer une particularité. À savoir et à partir de l'évidence sur laquelle nous spéculâmes et selon laquelle les relations physiques de la philosophie humienne représentent le noyau dur d'une unité liant ainsi des représentations, l'expérience du présent, c'est-à-dire la perception ou l'acte de représenter, s'appuie sur l'(es) expérience(s) du passé par une correspondance de type

numérique. C'est pourquoi nous pourrions établir une particularité sur la base d'une quantité de qualités dans une unité de représentations, et cela par chaque relation, telles que la cause à effet, le temps et l'espace, le degré de qualité, la ressemblance, l'identité, la contrariété, et qui plus est soutenue par ces deux premières circonstances que Bain (1880, p.87) mentionne à propos des facultés de l'intelligence : « 1° le discernement, c'est-à-dire le sentiment ou la conscience de la différence ; 2° la similarité, c'est-à-dire le sentiment ou la conscience de l'accord; et 3° enfin la rétentivité, c'est-à-dire la faculté de mémoire ou d'acquisition ». En conséquence de ces deux conditions, la conclusion proposée a posé que la valeur de la sensation, sensation étant notre objet d'étude, est transcendantale.

En effet, de part et d'autre de la sensation pendant une perception, le passé et le présent sont en ce qu'est, respectivement, les qualités et les quantités d'éléments matériels, autrement dit, l'esprit et la matière ou les impressions que les forces intellectuelles excitent par la mémoire et les impressions que les forces physiques excitent par les organes sensoriels. Or, si la somme des quantités est le résultat d'une quantité embarquant également les reconnaissances du passé en deçà des connaissances nouvelles pendant le présent, nous avons alors remarqué que la mémoire est, en somme, la cause de la relation entre matière et esprit. Premièrement, cette remarque s'est accordée avec l'examen du parallélisme psychophysiologique réalisé par Bergson (1965, p.7), à savoir, « le souvenir [...] représente précisément le point d'intersection entre l'esprit et la matière ». Deuxièmement, celle-ci s'est accordée avec l'étude des quantités de stimulation s'écoulant lors de la réminiscence du souvenir par la mémoire, qui, selon Freud (2011) continue à travailler après un événement.

Cette limite de telle sorte que la rétentivité à la primauté sur toutes les autres relations qui se passent dans une représentation de représentations pendant l'acte de représenter. Par suite, nous avons posé une question, et ce sous forme d'une hypothèse pour son évaluation à partir de la généralité suivante au sujet de la définition que Bain (1880, p.104) propose pour la connaissance d'un objet, à savoir, « la réunion de toutes les sensations qu'il détermine, en une idée complexe ». D'après notre hypothèse selon laquelle la quantité de stimulations serait proportionnelle à la quantité de sensations, nous sommes descendus, par cette généralité de Bain, à la particularité suivante : Chaque organe sensoriel fournit un ensemble de sensations dont la nature leur est propre et constituant un groupe de possibilités permanentes de sensations. Cela étant dit, en rapportant le rapport qu'a, par exemple, l'expérience auditive avec l'enseignement-apprentissage, nous avons considéré que le rôle du frayage était de disposer uniquement la quantité de stimulation des seules qualités nécessaires à la reconnaissance d'un objet.

Le frayage aurait en ce sens un rapport avec la faculté limitée de l'entendement à réaliser, en une seule perception, la totalité des qualités d'un objet, impliquant l'ensemble des sensations de tous

les organes sensoriels concernés, autrement dit, l'ensemble des groupes de possibilités permanentes de sensations rattachés à un objet effectif comme élément matériel. Force est de constater ce fait avéré par l'expérience et que l'idéalisme subjectif note, notamment avec Berkeley (1920, p.14). La faculté d'abstraction est difficile, car « pour être certain qu'une proposition est universellement vraie, nous devrions en donner pour chaque triangle particulier une démonstration particulière, ce qui est impossible », qui plus est s'apparente aux partisans de l'inné acquis, tel Locke (1735, p.492) à propos des « marques de notre imperfection ; ou du moins, cela suffit pour faire voir que les idées les plus générales & les plus abstraites ne sont pas celles que l'esprit reçoit les premières & avec le plus de facilité ». En conséquence, réaliser l'enseignement-apprentissage en distinguant chaque groupe de possibilités permanentes de sensations est *à priori* la particularité ou le modèle à suivre.

Quoi qu'il en soit, l'effet des zones non excitables des conformités protoplasmiques, recouvrant les organes sensoriels, semble jouer un rôle de régulateur pour la capacité limitée de l'entendement, et ce lorsque Freud (2011, p.402) signale que les « organes sensoriels agissent non seulement comme des écrans contre la Q, de même que tous les appareils de terminaison nerveuse, mais aussi comme *tamis* ». Si l'auteur montre la même conception que Brentano (2008) à propos de cette science de la nature ici considérée ou sous le couvert de l'empirisme ici proposée, il tient, comme nous la tenons, la perception extérieure comme étant l'origine de la perception consciente, qui, alors, est fonction des préformations sensorielles dans la méta-structure, elle-même chaque fois fonction des sensations que captent les organes sensoriels au contact des éléments matériels intéressés par la perception extérieure ou dite *pure* par Bergson (1965), auteur qui propose une correspondance avec ces zones non excitables, à savoir, l'indétermination du vouloir responsable des zones d'indétermination :

Mais comme la structure du cerveau donne le plan minutieux des mouvements entre lesquels vous avez le choix, comme, d'un autre côté, la portion des images extérieures qui paraît revenir sur elle-même pour constituer la perception dessine justement tous les points de l'univers sur lesquels ces mouvements auraient prise, perception consciente et modification cérébrale se correspondent rigoureusement. La dépendance réciproque de ces deux termes tient donc simplement à ce qu'ils sont, l'un et l'autre, fonction d'un troisième, qui est l'indétermination du vouloir.
(BERGSON, 1965, p.24)

Dans l'activité psychique normale où se succèdent les états psychiques, chacun, et d'après Freud (2011), se distingue de leur coexistence, et ce par une période d'excitation leur étant propre. Si par ces résultats Freud distingue alors l'activité de repos d'avec ces lois générales du mouvement établies sous le coup de l'activité psychique normale, il attribue à ces lois une

notion de durée d'écoulement minime de stimulation, ce qui, en somme, s'accorde avec notre conception susmentionnée à propos du frayage face à la capacité limitée de l'entendement. En tout état de cause, les processus de ces états psychiques, considérés par la condition du frayage dépendant des zones non excitables et de la particularité selon laquelle il advient une modification spécifique attribuée à chaque organe sensoriel, tiennent en ceci que, selon Freud (p.404), la différence des sensations entre les organes sensoriels est transférée en communiquant au mouvement des neurones « des périodes dont les différences sont de quelque façon analogue (énergie spécifique). Et ce sont ces modifications qui, au travers de Φ , puis de Ψ , se transmettent vers ω , et qui, en y aboutissant presque libres de quantité, produisent des sensations conscientes de qualité ».

Il s'agit alors de périodes attribuées à chaque groupe de possibilités permanentes de sensations, autrement dit, à l'ensemble des sensations d'un même organe sensoriel. Et puisque ces possibilités signifient la disponibilité permanente de sensations pour l'utilisation du sujet les détenant dans sa méta-structure, ces possibilités permanentes sont ces évocations lors d'une perception dite *consciente* par Bergson (1965), c'est-à-dire celle qui évoque ou rappelle le souvenir au-devant de la perception et par la mémoire, à l'inverse de la perception pure sur les éléments matériels. Et si Freud (2011, p.402) considère la perception pure, lorsque le processus de reconnaissance ou la « remémoration ne fait rien apparaître de la particularité propre à la qualité de la perception », c'est que l'auteur s'en remet à la genèse qu'est la connaissance, celle qui préforme la méta-structure, quand bien même elle fournit les données nécessaires pour l'effectivité du processus de reconnaissance.

Nous avons donc proposé une étude à propos, premièrement, des forces, c'est-à-dire de l'action des éléments matériels comme phénomène influençant la sensation, phénomène qui, hypothétiquement, devrait avoir une influence sur la modification de la sensation, et, deuxièmement, de l'action du corps d'après cette altérité de la sensation qui répondrait, en somme, à la modification du comportement. Notre objectif fut d'apporter une contribution qui contournerait le problème de la différence entre le système phonétique et morphologique de deux langues, et cela dans le rapport avec l'enseignement-apprentissage des langues étrangères. Pour autant, nous avons évalué le rôle de la mémoire, donc de la perception consciente qui concerne principalement les éléments matériels de la langue maternelle, et le rôle de la perception pure qui concerne principalement les éléments matériels de la langue d'apprentissage. En dehors des résultats promis, nous avons tout de même convenu de signaler le risque encouru en rattachant l'imitation des gestes et de la parole à la perception pure : Le principe d'altérité dans l'enseignement-apprentissage serait alors remis en question. Dans ce cas, nous aurions fait fausse route, puisque notre objectif n'a pas tenu en une réévaluation des tenants du CECR (2001).

Il a donc été plus responsable d'omettre la fonction primaire du système nerveux qui, en quelque sorte, se défendrait contre la quantité trop massive d'actions entre les éléments matériels du monde extérieur, actions subis par les organes sensoriels. Ce système de défense, Freud (2011, p.399) le sous-entend en mentionnant que, lorsqu'on se fera « une idée exacte de la grandeur de la Q dans le monde extérieur, on se demandera si la tendance primaire du système nerveux à maintenir la Q au [niveau =] 0 ne trouve pas à se satisfaire par une décharge rapide, et si elle n'est pas déjà à l'œuvre lors de la réception des stimulations ». Quand bien même la fonction secondaire du système nerveux remet initialement, dans la recherche freudienne, aux nécessités vitales pour la survie de l'organisme, donc à des mouvements sensori-moteurs réflexes, nous l'avons pris en compte dès lors que la quantité de stimulation retenue à cet effet, et par les barrières de contact, amena Freud à suggérer des écoulements minimes au niveau des neurones de la mémoire. Sur la base de cette suggestion, nous avons alors vérifié si le rôle de la mémoire pouvait dissoudre ledit problème, ou s'il était plus favorable de s'en tenir à l'imitation des mouvements musculaires.

Nous avons proposé le questionnement suivant : La signification du mot, tout autant que les qualités d'objet que certains mots entendent signifier, sont-elles vraiment comprises lors et par le simple fait d'imiter les mouvements moteurs liés à l'articulation qu'exige la répétition du mot, et donc du son qu'il produit quand le mot est articulé ? Si nous penchons en la positive, le résultat sur ledit problème définit que celui-ci reste insoluble en apportant l'explication du rôle de la mémoire. Or, on ne voit pas comment comprendre des significations étrangères en répétant seulement des mouvements physiques, soit en fixant la perception extérieure sur les mouvements musculaires du locuteur natif, puis en les imitant et les répétant, soit en fixant la perception sur les mots de la langue d'apprentissage, par une lecture à voix haute entres autres exemples. Toutefois et quand Bain (1880, p.104) avance que dans « l'étude des langues étrangères, des mots considérés comme sons s'unissent à d'autres mots considérés comme sons, des symboles visibles à des symboles visibles, des suites de mots s'unissent, sous ces deux aspects, à d'autres suites de mots », il nous a semblé, de prime abord, produire une contradiction. Il serait question du sens dans ce cas, et Spencer (1892) le soutient.

r, nous avons défendu que ces unions étaient le résultat d'une certaine perception consciente, à savoir, d'une connaissance déjà acquise à propos des systèmes linguistiques rapportés à la langue maternelle, telles que les combinaisons de particules grammaticales et nominales au sujet du système syntaxique, le système phonétique, morphologique, sémantique. En définitive, malgré l'évolution des deux systèmes ici concernés, ou soit phonétique et morphologique dans leur rapport avec les métaplasmes, c'est-à-dire les transformations morphologiques et phonétiques du point de vue diachronique de la langue, et s'il s'agit de

deux idiomes de même famille, là encore, il s'agit de ressemblances lorsque le sujet les identifie par la connaissance qu'il a de sa langue maternelle. Par conséquent, la perception arrêtée sur le point de vue synchronique de la langue, est, dans ce cas, une perception consciente, celle qui fait appel à la mémoire qui, alors et dans ce cas de remémoration, a produit le résultat selon lequel la lecture à voix haute et l'imitation des mouvements musculaires rendent la mémoire effective. En revanche et même si le rôle de la mémoire est ainsi mieux évalué, cette contribution n'est qu'une partie des résultats espérés.

En conséquence, il a fallu contribuer aux résultats freudiens au sujet du calcul de la grandeur des stimulations venues de l'action des éléments matériels dans le monde extérieur, et donc de l'intensité de l'excitation qui produit la sensation, en somme, une intensité selon sa durée déterminant un état psychique. Si le mode numérique, qui appartient à la perception consciente, renforce la possibilité de mesurer la quantité de qualités qui furent auparavant perçues, c'est-à-dire lors de la perception pure remettant à l'acquisition des connaissances par le mode analogique, et si, comme nous en avons fait l'hypothèse, la quantité de qualités ainsi perçues est proportionnelle à la quantité de sensations, nous avons là, éventuellement, la possibilité de mesurer la quantité de stimulation s'écoulant entre les neurones de la mémoire. Si ce résultat, sous forme d'une probabilité, remet au problème de la quantité, il contribuerait alors à renforcer la supposition de Freud (2011, pp.399-400) à propos de la différenciation de perméabilité entre les neurones de la perception et ceux de la mémoire : « Puisqu'on peut calculer les Q qui sont reçues par les terminaisons nerveuses des neurones Φ , on a peut-être ici le moyen de se donner une représentation des grandeurs qui s'écoulent entre les neurones Ψ et qui sont donc du même ordre que les résistances des barrières de contact ».

Nous avons repris que la fixité des connaissances, dans la méta-structure, se réalisait de mode analogique et proposé que leur emploi, mieux disant, leur évocation, se réalisait de mode numérique, ce qui, en somme, propose une définition de la reconnaissance, et, que l'état de conscience d'attention volontaire pour le rappel de la connaissance, serait naturellement doué d'une faculté, à savoir, l'évocation des souvenirs/éléments matériels se baserait sur le nombre ou la quantité, plus que sur l'image. Toutefois, l'image où se trouvent les qualités est le support nécessaire au rôle de la mémoire. Enfin, Freud (2011, p.402) soutient notre proposition d'un mode numérique, lequel ne s'en tient qu'à la quantité dans l'activité de remémoration, en somme, ce qui crée le problème de la qualité, car et malgré que « lors de la perception, les systèmes Φ et Ψ ont une activité solidaire; et ce, alors que s'effectue un processus psychique unique qui s'accomplit bien exclusivement en Ψ , à savoir le reproduire ou souvenir : ce processus est, pour le dire en termes généraux, *sans qualité* ». Et nous avons posé que la modification du comportement est la transformation de la quantité, et ce en considérant l'influence des zones d'indétermination et des zones non excitables, et ajoutées à la capacité limitée de l'entendement à généraliser le particulier, en qualités ou sensations conscientes.

La première dimension retenue fut l'*espace* en deçà du temps. Ces forces, par les qualités des éléments matériels du monde extérieur, s'exercent sur les organes sensoriels de la vision et de l'ouïe. Elles ont guidé notre choix pour deux axes théoriques qui soutinrent notre explication sur la méthode audiovisuelle. Et cette décision advint des considérations de Brentano (2008, p.99) quant aux phénomènes physiques qui « se déroulent dans l'espace et comportent une localisation précise, qu'il s'agisse de phénomènes de la vue ou d'un autre sens, ou des images qui nous représentent des objets du même genre » grâce aux expériences visuelles et auditives demandées par la méthode didactique en question. En deçà de la psychologie quantitative, nous avons alors disposé deux axiomes de la géométrie attribués au raisonnement quantitatif et qualitatif développés par Spencer (1892), et ce comme modèles de base pour ainsi disposer d'outils qui sont cohérents avec l'étude du rapport espace/temps dans la mesure des grandeurs de la sensation, ainsi, pour débiter la décomposition du système lié à la théorie de la perception extérieure considérée par Bergson (1965, p.83) : « mon présent consiste dans un système combiné de sensations et de mouvements. Mon présent est, par essence, sensori-moteur ».

Outre la critique bergsonienne sur le principe de l'associationnisme qui ne voit qu'un degré d'intensité et non de nature pour le calcul de la différence des sensations, donc ne tenant pas compte du souvenir pur, nous avons d'abord basé l'explication de la sensation et du mouvement sensori-moteur sur la coexistence et la succession des états psychologiques, ou du présent en les termes bergsoniens, puisque nous avons considéré normale l'activité de la conscience. En conséquence et d'après Stuart Mill (1866, p.22), notre précepte sur la psychologie ici soutenue a « pour objet les uniformités de succession ; les lois soit primitives, soit dérivées, d'après lesquelles un état mental succède à un autre, est la cause d'un autre, ou, du moins, la cause de l'arrivée de l'autre ». C'est donc cette prédisposition de la conscience et pour ainsi dire de la pensée, et qui convient aux méthodes ordinaires de recherche expérimentale, par laquelle nous avons rapporté les deux généralités auparavant évaluées, et ce dans le but de les reformuler lorsque le caractère d'uniformité remet à la contiguïté et à la ressemblance qui représentent deux relations physiques pour Hume (1739) et lorsque la dépendance des phénomènes psychiques, aux phénomènes physiques, tient lieu d'observations à partir de ces uniformités. Nous postulons alors ces lois d'Association des idées :

De ces lois, la première est, que les idées semblables tendent à s'éveiller l'une l'autre ; la seconde est que, lorsque deux impressions ont été fréquemment éprouvées (ou seulement rappelées à la pensée) simultanément ou en succession immédiate, toutes les fois que l'une de ces impressions ou de ces idées réapparaît, elle tend à éveiller l'idée de l'autre ; la troisième est, qu'une intensité plus grande de l'une de ces impressions ou de toutes les deux équivaut, pour les rendre aptes à s'exciter l'une l'autre, à une plus grande fréquence de conjonction. (STUART MILL, 1866, p.23)

Alors et sur la base de cette science de la mathématique, considérée ici comme étant le niveau supérieur de l'explication, premièrement, l'intuition complexe que Spencer (1892, p.6) pose sous forme d'axiome, à savoir, des « rapports mathématiques qui sont chacun égaux à certains autres rapports mathématiques inégaux entre eux sont eux-mêmes inégaux », permet de positionner la contigüité dans un rapport de différence, mais dans la ressemblance, en somme, une contigüité classée parmi les relations physiques. Si donc la contigüité est la cause du changement d'états psychologiques coexistants selon le cours normal de la conscience. Deuxièmement, l'intuition simple que Spencer (p.7) pose sous forme d'axiome, à savoir, des « rapports mathématiques qui sont égaux à un même rapport mathématique sont égaux entre eux », permet de positionner la ressemblance dans un rapport d'indifférence, ressemblance également classée parmi les relations physiques. Si donc la ressemblance est la cause de l'uniformité des états psychologiques se succédant selon le cours normal de la conscience. Ces résultats de recherche expérimentale, ici justifiés par les méthodes de la géométrie, Bergson (1965) y ajoutera la notion d'*indétermination de durée*.

Cette autre dimension de la notion de *temps* parce que, l'auteur établit que, premièrement, si l'état psychologique antérieur coexiste avec l'état psychologique actuel, c'est par l'intensité de la sensation la faisant alors se continuer jusqu'au présent. Si donc le passé est toujours immédiat, ce qui, en somme, représente une définition de la contigüité, c'est-à-dire de l'espace où, deuxièmement et pour être coextensif comme nous allons le développer, se continue l'état psychologique actuel dans le futur immédiat, et ce sous forme de mouvement, c'est-à-dire d'action. Si donc la succession des états psychologiques est une affaire de durée strictement indéterminée, autrement dit, la conception bergsonienne du temps semble plus propre à sa qualité plutôt qu'à sa quantité comme le veut la théorie de l'association qui, en définitive, s'intéresse à la grandeur des états psychologiques par les intervalles de temps qui les séparent, ou soit par une certaine conception de la coextension remise à la quantité d'espace alors divisé et lorsque nous mentionnons ce qu'entend Spencer (1892) par la détermination des intervalles de temps :

Tandis que nous savons avec exactitude que deux choses coexistent, nous ne pouvons, quand une chose suit une autre, savoir avec la même exactitude l'intervalle de temps qui les sépare. Pour arriver à faire cette détermination d'une manière précise, nous employons une mesure de temps fondée sur des unités coextensives d'espace. (SPENCER, 1892, p.39)

Somme toute, si le présent, c'est-à-dire l'état psychologique actuel du point de vue bergsonien, se fond dans la qualité du temps qui n'est autre que son écoulement continu, quoi qu'il en soit pour le raisonnement quantitatif, malgré qu'il aille jusqu'à admettre le raisonnement qualitatif dans le procédé de la pensée sur les qualités de coexistences quant à ces classes d'états liés par la similarité, c'est-à-dire et en les termes de Bain (1880), par la

faculté qu'a l'intelligence à remarquer les égalités entre les rapports, la mesure des intervalles entre les périodes d'apparition des états psychologiques dans la conscience n'est possible que par un arrêt du mouvement se faisant par la détermination d'un point précis sur l'échelle chronologique du temps, en somme, ce qui définit l'espace entre ce point et les événements ou états se succédant, alors, ce qui détermine les intervalles de temps entre eux, puisqu'en somme, leur respective position se réfère au même point dans l'espace. Cependant, nous avons remarqué que, dans un cas comme dans l'autre, bien qu'à ce stade nous ayons problématisé ces raisonnements qui semblent oublier le travail de la mémoire que représente l'autre faculté de l'intelligence et en deçà du discernement, le temps et l'espace sont intimement liés.

Cette liaison parce que Wundt (1886, p.6) pose que, « nos sensations, représentations, sentiments sont des grandeurs *intensives* qui s'ordonnent en séries dans le temps. Le fait interne a donc également deux dimensions ; ce qui permet généralement de le présenter sous une forme mathématique ». Alors, il nous a également semblé que l'ordonnance des grandeurs intensives en séries se faisait dans l'espace dit *sensoriel*. En conséquence et pour examiner la nécessité ou pas de remettre en cause ladite problématique, nous avons analysé la conception bergsonienne du mouvement, c'est-à-dire du temps qui, nous le rappelons, présente un rapport avec la grandeur des stimulations, puisque ces dernières, sous l'effet de l'action des éléments matériels dans le monde extérieur, causent les mouvements moteurs à partir du présent vécu, réel et concret selon Bergson (1965, p.83), c'est-à-dire de l'étendue du corps dans l'espace où sensations et mouvements « se localisant en des points déterminés de cette étendue, il ne peut y avoir, à un moment donné, qu'un seul système de mouvements et de sensations. C'est pourquoi mon présent me paraît être chose absolument déterminée, et qui tranche sur mon passé ».

Premièrement, si le temps s'écoule sans cesse vers l'avenir, donc dans un espace toujours indéterminé par une durée dans laquelle aucun arrêt du mouvement n'est admis, alors, la durée ainsi considérée ne peut déterminer de grandeurs de distance dans l'espace. Par conséquent, la raison pour laquelle le raisonnement quantitatif pose un point d'arrêt du mouvement, afin que la perception actuelle puisse mesurer les périodes où les événements ont eu lieu, semble parfaitement fondée. En somme, la preuve en est l'étendue de la perception, si bien que, si le temps s'écoule infiniment sans point de repère pour la perception actuelle, son étendue en est tout autant indéterminée et ne saurait localiser les grandeurs de distance dans l'espace. Si donc l'espace est indéterminé par l'indétermination du temps, ou mieux, infini comme l'est l'écoulement du temps, d'où la liaison intime espace/temps et par laquelle la durée est amante de l'espace, et ce pour ne plus être fidèle au temps. Deuxièmement et pour alors se faire une mesure de l'espace, Bergson (1965, p.88) retirera l'intervalle de temps entre un état psychologique actuel et un état antérieur perçu

par la conscience et qu'il dit, pour se faire, devoir être « analogue » dans le sens où l'entend Spencer (1892, p.50), à savoir, « la coexistence ou la non-coexistence de choses, attributs ou rapports qui sont identiques en nature avec certaines autres choses, attributs ou rapports ».

La nature identique de deux rapports signifie que ceux-ci composent une série dans la mesure où ils se succèdent et sont uniformes. C'est donc sous le coup de cette nature, que disparaît l'intervalle de temps entre les états psychologiques dans les rapports. Et cette nature renvoie au problème de l'existence, autrement dit, de l'expérience d'après Bergson (1965). L'expérience entre alors dans l'organisation des grandeurs intensives en séries. Pour autant, si les relations de ressemblance et de contiguïté refont surface, le raisonnement qualitatif de Spencer (1892, p.50), défendu à la suite du raisonnement quantitatif, entra en ligne de compte. Cette considération parce que nous « avons maintenant à nous occuper d'une classe qui a rapport à la qualité de certaines existences déterminées ou à l'existence de certaines qualités déterminées ». Par conséquent, nous avons repris nos résultats : Les changements dépendent de la contiguïté des états psychologiques et les uniformités dépendent de la ressemblance des états psychologiques qui, l'un dans l'autre, sont quantifiables par les qualités elles-mêmes quantifiables, celles des objets contenus dans les états psychologiques ou événements. Pour résumer, il a fallu suivre cette espèce de raisonnement qualitatif signalée par Spencer (p.51): « on affirme l'égalité de deux rapports semblables [la ressemblance] par la nature de leurs termes et la coexistence [la contiguïté] de chaque antécédent avec son conséquent ».

D'une part, l'intensité des qualités des objets coexistants dans l'espace sensoriel, c'est-à-dire dans l'environnement entre le corps et la grande quantité d'objets qui l'entourent à un moment donné du présent, influence sur les organes sensoriels, et ce a) de manière simultanée étant donné l'ensemble des actions se produisant simultanément quant aux objets entre eux, actions qui, en somme, paraissent ressemblantes, d'où la conséquence selon laquelle les stimulations reçues, qui dépendent du facteur distance du corps par rapport aux objets l'entourant, et mesure ainsi la grandeur d'intensité des sensations produit par les qualités des objets, b) se sont réalisées de manière analogique selon la nature des corps. C'est pourquoi et dans ce cas de simultanéité, chercher à quantifier tantôt des actions simultanées et volatiles, tantôt les qualités des objets de ces actions, est vraisemblablement une entreprise ardue. Il semblerait moins vain de se baser sur les ressemblances et par la connaissance que le corps peut avoir sur l'environnement, entre autres, les actions habituelles qui s'y déroulent, les agents susceptibles d'y être présent pour jouer ou non un rôle sur ces actions, etc., en somme, une connaissance basée sur les expériences ou l'existence de l'être.

Alors et d'autre part, lorsque l'intensité des sensations se traduira en intensité d'impressions dont dépend la mémoire et qu'elle évoquera lors du rappel des états psychologiques

antérieurs, nous avons rapporté l'hypothèse selon laquelle cette évocation se produit de manière numérique, et pour cause : La conscience sait discerner deux états, c'est-à-dire la coexistence de deux actions, objets ou états psychologiques où l'un est la cause de l'autre. Cela pose une définition de la succession, peu importe pour l'instant l'ordre dans lequel apparaissent distinctement tous les états psychologiques. Dans le travail de la perception, nous avons donc distingué un cas de perceptions simultanées où tout paraît se ressembler et un cas de perceptions successives où les états coexistent et peuvent être distingués. Ces deux exemples ont permis, premièrement, de vérifier nos résultats, à savoir, la succession remet au changement, c'est-à-dire à la relation de contiguïté, et les uniformités remettent à la simultanéité, c'est-à-dire à la relation de ressemblance, et, deuxièmement, de montrer qu'il se produit cette relation de ressemblance, autrement dit, ce rapport d'égalité en les termes du raisonnement qualitatif, et cela par la coexistence de certaines existences et par la simultanéité vu la nature des actions.

Nous avons considéré la ressemblance par le lien entre l'antécédent et son conséquent, et la ressemblance dans la différence puisque la cause n'est pas la même action que son effet, d'où le changement et par contiguïté. Par ces deux notions, ou soit la ressemblance et la contiguïté attribuées aux relations physiques, nous avons proposé le raisonnement suivant : Si deux états psychologiques sont ressemblants en tant qu'ils se succèdent, et non pas en tant que qualités ressemblantes qu'ils ont en commun dans leur respectif contenu, alors, chacun d'eux est différent par la coexistence des qualités contenues dans leur respectif état psychologique. Et si nous apportons maintenant les considérations de Bergson (1965), nous comprenons alors la raison de la ressemblance dans la différence et ce sur quoi s'établit généralement l'acte de la pensée, à savoir, il discerne l'espace et le temps, mieux disant, il fait la différence entre les qualités qui coexistent dans les états se succédant, car

Nous avons contracté l'habitude de souligner les différences, et au contraire d'effacer les ressemblances, entre la série des objets *simultanément* échelonnés dans l'espace et celle des états successivement développés dans le temps. Dans la première, les termes se conditionnent d'une manière tout à fait déterminée, de sorte que l'apparition de chaque nouveau terme pouvait être prévue. (BERGSON, 1965, p.87)

Premièrement, la relation causale justifie une première condition selon laquelle l'action des objets d'un événement cause inévitablement l'action des objets d'un autre événement. Deuxièmement, la simultanéité justifie une seconde condition selon laquelle se déroulent d'autres relations causales pendant qu'un événement en cause un autre comme montré dans la première condition. D'abord, la nature des objets mises en cause dans les actions, répond à l'organisation des choses dans le monde extérieur et aux besoins des agents, lesquels participent à ordonner les choses de manière à ce qu'elles se rendent utiles ou pratiques pour

lui-même. Ensuite, des causes à leurs respectifs effets, c'est la nécessité de satisfaire aux besoins des agents et qui répond à l'utilisation des choses ainsi organisées en séries dans l'espace. Les agents sont alors stimulés par la nature des objets qui, en les termes de la thèse du béhaviorisme définissant la théorie du conditionnement opérant de Skinner (1938), sont tout autant de *stimuli* dans un environnement conditionnant l'organisme de telle sorte à ce qu'il réponde pour satisfaire un besoin qui n'est autre que la conséquence.

En suivant le caractère que Séron, Lambert et Van der Linden (1988, p.20) pose à propos de cette relation antécédent/conséquent, nous avons défini la relation entre l'organisme et son environnement, et ce du point de vue des principes skinnériens utilisés en Modification du Comportement : « 1. La conduite émise ou réponse ; 2. Les circonstances dans lesquelles elle se produit ; 3. Les conséquences renforçantes. L'ensemble des interactions entre ces trois éléments est regroupé sous le terme général de *contingences de renforcement* ». La grandeur intensive est donc l'excitation, ou la stimulation, se continuant de l'antécédent à sa conséquence. Ce caractère de la grandeur intensive répond à délimiter l'espace. Et, les mouvements ou la conduite émise pour atteindre la conséquence répondent à définir l'espace. Pour Spencer (1892, p.64), l'espace ainsi définit, en répondant au rapport cause/effet, « est conçu comme ne faisant qu'un avec une infinité de pareils rapports, qui diffèrent dans le détail, mais sont semblables en ce qu'ils présentent des uniformités de succession. Et il en est de même pour le rapport entre le changement de position et le passage à travers l'espace », c'est-à-dire la contiguïté.

Le développement de cette première et deuxième condition, respectivement, la relation causale selon l'organisation des choses et les besoins des agents, et la simultanéité de relations causales dans un même espace, a permis d'apporter le résultat selon lequel la satisfaction de la conséquence produit l'effet d'un état psychologique modifié et causé par les mouvements sensoriels dûs aux stimulations, et moteurs dûs aux actions. Cela étant dit, c'est pour Bergson (1965, pp.88-89) la manière dont se forme notre vie psychologique passée qui « conditionne notre état présent, sans le déterminer d'une manière nécessaire ; tout entier aussi elle se révèle dans notre caractère [...]. Réunies, ces deux conditions assurent à chacun des états psychologiques passés une existence réelle, quoique inconsciente ». Notre conception de l'existence, principalement par la première condition susmentionnée, a défendu une causalité réaliste que nous avons également remarqué chez Searle (1985, pp.140-141) au sujet des liens causaux qu'il propose en réponse à la tradition selon laquelle, ou « en vertu de la thèse traditionnelle, quand nous assistons à la scène, nous ne voyons pas vraiment, ni n'observons par quelque autre moyen, de lien causal entre le premier événement et le second ».

Hume (1739, p.84), en tant que principal auteur critique de la théorie causale, conçoit que par l'expérience « nous trouvons seulement qu'un corps s'approche de l'autre, et que son

mouvement précède celui de l'autre, mais sans intervalle sensible ». Nous avons alors pris soin de progresser en considérant son intuition sur cet intervalle. En effet, auteur en faveur de la thèse métaphysique par laquelle la relation remet aux régularités causales, à l'inverse de la thèse linguistique searléenne sous le prétexte de la théorie des actes de langage soutenant les régularités logiques pour ladite relation, Lange (1879, p.78) montre l'idée de cause que Hume se fait « si cette idée est pensée *a priori* par la raison, et si, de cette manière, elle possède une vérité intérieure, indépendante de toute expérience, et par conséquent aussi une valeur bien plus étendue, non bornée aux objets de l'expérience ». En somme, si Hume (p.106) suspectait déjà les impressions de sensation comme remplissant l'intervalle sensible dès lors que, « quand une impression nous devient présente, non seulement elle transporte l'esprit aux idées qui lui sont liées, mais encore elle leur communique une part de sa force et de sa vivacité », alors, nous avons fait le rapprochement avec et premièrement, les grandeurs intensives en séries dans le temps et, deuxièmement, les sensations continuant le passé et touchant toujours le présent d'après Bergson (1965).

C'est pourquoi le rapport d'un état psychologique actuel d'avec un état psychologique antérieur nous a semblé étroit, qui plus est l'intensité de l'impression permet le rappel des états antérieurs. En fin de compte, si la mémoire dépend de l'intensité de l'impression comme nous l'avons signalé à propos de Freud (2011) sur l'expérience psychologique, nous avons maintenant positionné nos considérations, pour la contigüité et la ressemblance, du point de vue de cette expérience introspective. Cependant, l'étude de la grandeur des sensations, représentations, sentiments, en série dans le temps, sera suivie par des considérations à propos de la thèse linguistique défendue par Searle (1985). En effet, hormis la divergence avec la thèse métalinguistique d'orientation psychologique, l'objectif que les deux thèses ont pour l'explication des liens causaux converge vers le mode psychologique et dont tient compte Searle (p.21), et ce par la théorie des états Intentionnels : « nous aurons également besoin de distinguer entre le contenu représentatif et le mode ou l'état psychologique sous lequel je forme ce contenu représentatif. Et nous symboliserons cette distinction par ' $S(r)$ ', où ' S ' marque le mode psychologique et ' r ' le contenu représentatif ».

En conclusion, nous sommes passés à l'ordonnance des sensations en séries dans le temps par l'ordonnance des sensations en séries dans l'espace, dans la mesure où nous avons tenu compte des deux généralités auparavant vérifiées, selon lesquelles et respectivement, les phénomènes psychologiques sont fonctions des phénomènes physiques, et l'association de deux états psychologiques ou rapports, remet aux relations de ressemblance et contigüité. Somme toute et par le phénomène physique, nous avons réalisé une étude sur les effets dont les causes vont maintenant être abordées à partir de l'ensemble particulier des possibilités permanentes de sensations et des séries de sentiments qui sont la cause de l'existence des sensations dans la conscience. Si cela renvoie aux considérations de l'associationnisme, nous



les avons posés en deçà du processus de la reconnaissance par l'impression et développé par Bergson (1965), en plus de la nécessité qu'il conçoit à propos de l'éducation des sens, ce qui fonda notre deuxième particularité selon laquelle chaque organe sensoriel fournit un ensemble de sensations qui leur est propre et constituant un groupe de possibilités permanentes de sensations.

Une reprise des relations causales simultanées permet de démêler la simultanéité, dans la conscience, d'une représentation de l'audition à partir d'une expérience auditive, d'avec une représentation de la vision à partir d'une expérience visuelle. Cette conviction parce que ces relations sont des activités fréquentes de la conscience lors de la réalisation des activités didactiques dirigées par les méthodes audiovisuelles du manuel didactique en question. La thèse brentanienne de la perception interne propose une théorie de l'unité de la conscience, comme principe fondamental de la psychologie. Elle nous a semblé appropriée pour appuyer l'explication sur la théorie bergsonienne de la reconnaissance et en ceci que son traitement concerne les états psychiques compliqués, et ce en distinguant leurs parties lorsque l'entendement est capable de discernement, et tout en les considérant au sein d'une même réalité d'après Brentano (2008, p.173) : « Quand un homme se représente ou désire quelque chose ou qu'il se représente plusieurs objets premiers à la fois, il n'a pas seulement conscience d'exercer l'une ou l'autre de ces activités, mais encore leur simultanéité ».

L'entendement, discernant, et ce plus qu'il ne rassemble par la relation de ressemblance attribuée aux régularités logiques auparavant explicitées et d'après les liens causaux identifiés par l'organisation de l'espace pour les besoins des acteurs sociaux, c'est-à-dire par l'expérience, remet le temps et l'espace dans le contexte de l'indétermination qui définit que, respectivement, la nature du temps est de la durée en quantité infinie d'écoulement et la nature de l'espace est de l'étendue en quantité infinie d'objets ou d'événements. C'est la raison pour laquelle les causes furent seulement considérées, donc, leurs effets rejetés. Le raisonnement de Hume (1739, p.90) montre la direction que nous avons suivi à propos de l'existence des causes qui doivent s'établir « soit par une perception immédiate de notre mémoire ou de nos sens, soit par une inférence à partir d'autres causes dont nous devons, à leur tour, nous assurer de la même manière, soit par une impression présente, soit par une inférence à partir de leurs causes ». Si donc l'intervalle de temps et d'espace demeurent maintenant inexistants et nous avons attribué la mémoire, sous-entendue une faculté de la conscience, à la perception interne.

Dans ces deux cas d'indétermination, surtout au sujet de la nature de l'espace ici considérée, les deux axiomes de la géométrie auparavant considérés sont maintenant exclus, et ce pour considérer ce que Hume (1739, p.79) nous dit : « La raison pour laquelle j'impute ce défaut à la géométrie, c'est que ses principes originels et fondamentaux sont simplement tirés des

apparences », lesquelles sont sensorielles, et, par analogie, de l'intuition simple et complexe, comme nous l'avons proposé pour l'inégalité et l'égalité des rapports dans la session précédente. Et voici pourquoi Bergson (1965, p.88) définit l'étendue de la perception interne sans le recours à la géométrie pour son calcul : « dans le cas des états internes actuels, la connexion est moins étroite, et la détermination du présent par le passé, laissant une large place à la contingence, n'a pas le caractère d'une dérivation mathématique ». En conséquence, nous nous sommes fiés aux deux suppositions suivantes : a) La conscience obéit moins aux uniformités de succession et à la relation de contiguïté, et pour cause, les objets sont innombrables, ce qui est dû à l'étendue illimitée de l'espace. Mais il ne serait être question de libre arbitre lorsqu'en fin de compte, b) les qualités d'objets virtuels innombrables ne peuvent être reconnues en totalité dans la perception interne, et pour cause, les qualités d'objets effectifs innombrables et que la perception extérieure n'a pu auparavant connaître totalement.

Du fait de nos deux suppositions, nous avons conclu que la sollicitation de la mémoire devait s'accroître dans le cas de la formation des idées générales ou abstraites. En déliant de cette formation les considérations des mathématiciens de la géométrie, lesquels ne voient pas l'utilité des idées simples ou particulières pour se faire les généralisations, nous avons alors repris un premier principe de Hume (1739, p.80) : « toutes nos idées sont des copies de nos impressions [...]. Une idée, par sa nature même, est plus faible et plus effacée qu'une impression mais, [...] c'est à nous, autant que possible, de remédier à ce défaut en maintenant l'idée ferme et précise », autrement dit, par la mémoire qui suppose les impressions dont chacune devient une idée simple. En outre, si nous avons admis la reconnaissance de la connaissance par un codage de type *numérique*, selon lequel la perception interne viendrait puiser, dans le passé et pour l'abstraction, tout autant de qualités nécessaires dans les images, formées préalablement par un codage de type *analogique* et lors de la connaissance des qualités d'objets, il a fallu identifier un principe ou axiome capable de a) surmonter l'apparence sensorielle ou l'image générale des objets et b) soutenir nos considérations pour la notion de *groupes de possibilités permanentes de sensations*. Quand bien même cette première notion remet aux tenants de la théorie nominaliste adoptée par l'associationnisme à propos de la substance matérielle, le dilemme avec la théorie conceptualiste est de moindre mesure pour Bergson (1965), car

on leur découvrirait un postulat commun : elles supposent, l'une et l'autre, que nous partons de la perception d'objets individuels. La première compose le genre par une énumération ; la seconde le dégage par une analyse ; mais c'est sur des individus, considérés comme autant de réalités données à l'intuition immédiate, que portent l'analyse et l'énumération. Voilà le postulat. En dépit de son évidence apparente, il n'est ni



vraisemblable ni conforme aux faits. A priori, en effet, il semble bien que la distinction nette des objets individuels soit un luxe de la perception, de même que la représentation claire des idées générales est un raffinement de l'intelligence. La conception parfaite des genres est sans doute le propre de la pensée humaine ; elle exige un effort de réflexion, par lequel nous effaçons d'une représentation les particularités de temps et de lieu. (BERGSON, 1965, p.94)

Lorsque la conscience, mieux disant, la perception interne, rencontre la simultanéité d'une représentation de l'audition d'avec une représentation de la vision pour la réalisation des activités langagières, elle est, par suite des conclusions de Brentano (2008, pp.101-102) à propos de l'inexistence intentionnelle différenciant alors les phénomènes psychiques des phénomènes physiques, dirigée inévitablement vers un objet : « Dans la représentation, c'est quelque chose qui est représenté [...]. Cette inexistence intentionnelle appartient exclusivement aux phénomènes psychiques. Aucun phénomène physique ne présente rien de semblable ». Mais l'acte de représenter est dirigé, quand remis au contexte de la méthode didactique en question et surtout dans le cas d'une simultanéité, vers un unique objet, puisque nous le considérons comme étant l'acte de parole ou concept dont nous savons qu'il subordonne une quantité d'activités langagières dont chacune correspond à un événement avec ses propres objets. Cela étant dit, mentionnons d'abord, en dépit que nous les appelons également *objets*, que ces derniers, étant les objets des événements, ne sont pas les concepts, mais les objets qui lui sont subsumés et appelés *individus* en les termes du langage de l'arithmétique du second ordre.

Il a fallu faire la distinction, car à ces objets, des qualités leurs appartiennent et sur leurs trois principales propriétés physiques – l'étendue, la figure et le mouvement, – en somme, ces objets composent les contenus des activités langagières dont chacune représente un événement, c'est-à-dire et pour la perception interne, une représentation. En outre, si les métaphysiciens de la théorie matérialiste défendent, d'après Stuart Mill (1869, p.445), « qu'un concept, s'il est bien formé, doit être un concept de quelque chose de réel, et doit s'accorder avec le fait réel qu'il veut représenter, c'est-à-dire que la collection d'attributs qui compose le concept doit réellement exister dans les objets marqués par le nom générique », alors et pour le niveau supérieur de l'explication, nous avons soutenu la division de la représentation, contenant une collection d'individus et de qualités, par un deuxième principe, également de Hume (1739) et mentionné par Joray (2011, p.8) comme étant un axiome ajouté à l'arithmétique de Frege qui s'obtient « à partir d'une logique des prédicats du second ordre, par l'ajout d'un unique axiome ne contenant pour seul terme propre que 'nombre de...'. Cet axiome que l'on nomme désormais le *Principe de Hume* constitue alors une définition implicite de la notion de nombre cardinal ».

À partir de la théorie nominaliste et conceptualiste susmentionnées, notre progression suivi alors deux considérations, dont l'une concerne le développement de nos explications sur l'acte de reconnaître et de conceptualiser, et l'autre l'activité de la perception interne. Ainsi, le codage de type *numérique* et celui de type *analogique* distinguent ces deux théories. Cependant, elles se complètent par la faculté de la mémoire ou d'acquisition et étant la troisième faculté de l'intelligence préalablement mentionnée quant aux dires de Bain (1880). Cette faculté est à la confluence des deux autres, c'est-à-dire de la conscience de la différence et de la conscience de l'accord ou de la ressemblance. Par conséquent, cette jonction impliqua que nous fassions le point à partir des individus, c'est-à-dire des qualités ou attributs, ou des *termes* dans la langue du Langage Objet booléen. Dans l'apprentissage de la connaissance, l'assimilation des individus n'est autre qu'un acte de conceptualisation se faisant selon la conscience de l'accord, à savoir, l'esprit s'appuie, de manière analytique, sur les ressemblances ou les caractéristiques communes que les objets ont entre eux. Une fois passé un tel apprentissage, l'attention volontaire est alors devenue une attention automatique ou réflexe, et l'acte s'est modifié en prenant un état passif, ainsi définis par Stuart Mill (1869) :

Ce n'est plus qu'une pure représentation mentale d'un objet différant par un seul point de ceux qui sont copiés d'après les sens, à savoir que certaines de ses parties ont acquis artificiellement plus d'intensité et de saillie ; ou bien c'est un faisceau de représentations rattachées par le lien d'une association artificielle. Quand le phénomène mental a pris ce caractère passif, on l'appelle concept. (STUART MILL, 1869, p.443)

Et nous avons proposé la vérification de cette association d'après le *Principe de Hume* ainsi développé, à savoir, par une formule du second ordre où un rapport de concept exprime qu'il existe une relation biunivoque entre les objets tombant sous un concept. Ce deuxième apprentissage, nous l'avons considéré se faisant de manière numérique, car la conscience, cette fois-ci de la différence, possède maintenant la faculté de discerner les qualités ou attributs, en somme, de reconnaître sur une base quantitative comme le veut le nominalisme et non plus qualitative ou analogique quant à la faculté d'accord et comme le veut le conceptualisme. C'est ici le rôle de la mémoire qui prend forme, en définitive, en rendant effectif le discernement qui, en conséquence, rend indéterminé aussi bien l'espace que le temps. Pour ainsi dire, la représentation est étendue par ces *divisifs* dans l'unité de la conscience, ainsi conçus par Brentano (2008, p.174) : Une chose réelle « réunie avec d'autres choses réelles dans un collectif n'est pas identique à ce collectif [...]. Un divisif n'est jamais réellement identique à un autre divisif distinct de lui, sans quoi il ne serait pas un autre divisif, mais le même ; il fait seulement partie avec lui d'une même réalité ».



Nous avons justifié l'apport d'un axiome, appelé *Principe de Hume*, lequel remet à la relation formulée par Hume (1739, p.78) lui-même, c'est-à-dire aux « proportions de quantité ou de nombre ». L'emprunt de cette relation philosophique permit à la logique moderne de dépasser la considération à propos de l'intuition simple et complexe, car basées sur des apparences sensorielles non précises et inexactes, celles soutenant le raisonnement quantitatif et qualitatif considérés par Spencer (1892). Si ces théorèmes de la géométrie servaient également aux analyses de la logique classique, notamment avec Boole (1854), néanmoins, il lui manqua certains axiomes et les règles de la quantification pour préciser et rendre exacte sa méthode d'analyse, qui, en conséquence et d'après le reproche de Frege (1871), n'est qu'une méthode de contrôle. La relation de proportion de quantité ou de nombre a donc défendu la reconnaissance dans la différence, à savoir, elle justifie l'étendue de la représentation selon l'extension que prirent les concepts, et ce sous l'influence de l'arithmétique comme fondement mathématique pour l'instauration de la deuxième idéographie bidimensionnelle frégréenne. Notons tout de même et en revenant à la perception, que si les impressions de réflexion capacitent une telle extension de la représentation, il en va autrement pour la connaissance dans la ressemblance, car se faisant par les impressions de sensation. En définitive, ces deux types d'impression suggèrent deux définitions, respectivement, pour l'idée abstraite ou composée qui forme une représentation et pour l'idée particulière ou simple qui n'est qu'un composant, parmi d'autres, de la représentation.

Alors que Boole (1854) se servit de la relation d'identité, dans le sens de *même que* et parmi les relations physiques dues à Hume (1739), Frege (1871, p.104) objectera en supposant que le « lien régulier entre le signe, son sens, et sa dénotation, est tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée tandis qu'une seule dénotation (un seul objet) est susceptible de plus d'un signe ». En ayant ici aucune difficulté à saisir l'arbitraire du signe dans le sens où l'entend Saussure (1931), alors, nous devons croire que le langage objet booléen l'ignorait, puisque les symboles utilisés et retirés de l'algèbre, et ce pour l'analyse des relations dans l'extension par les individus, omirent la distinction des rapports entre les individus ou objets et du rapport entre les concepts, ce que, en somme, proposa Frege, par et respectivement, l'horizontalité et la verticalité, ce qui justifie la bi dimension de sa deuxième idéographie. Il est donc plus question d'identité selon des conditions de vérité que d'identité selon ce dont sert la constante d'égalité, à savoir et d'après Frege (p.21), « identifier l'extension de deux concepts si ces concepts ont même valeur pour les mêmes arguments », ou soit les mêmes individus. D'après la première identité, si sur l'extension il y a là un moyen de calcul qui détermine précisément des quantités, la preuve de la quantification est le résultat des analyses des conditions de vérité quant aux individus, c'est-à-dire aux objets, et ce pour définir l'identité d'un ensemble de concepts appelés *concepts-unités* par Frege :

L'usage les distingue par ceci qu'on peut leur attribuer un nombre [...]. A ces propriétés que révèle la langue, parfois avec quelque ambiguïté, correspond un traitement logique sans équivoque, à savoir la quantification. Enfin on peut définir une correspondance biunivoque entre les extensions de deux ou plusieurs concepts de ce genre. Ces réquisits suffisaient aux *Fondements* pour la fin qu'ils se proposaient : donner sans appareil symbolique le schéma de la définition du nombre cardinal. (FREGE, 1871, p.28)

Notre procédé, pour expliquer la définition de la notion de *condition de vérité*, expose le calcul des prédicats, lesquels représentent les concepts dans, premièrement, les idées simples pour la quantification, et, deuxièmement, les idées composées pour la correspondance biunivoque. L'objectif fut la proposition de deux opérations de l'esprit ou de la conscience comme résultats démontrant, respectivement, le codage de type *analogique* et le codage de type *numérique*. Dans le même ordre, le calcul concerne d'abord les prédicats du premier ordre et soutenu par le premier principe de Hume (1739), donc par la relation de ressemblance entre la matière et la substance à propos de la vérité sur la connaissance sous forme d'une idée simple. Cette condition de vérité, Roussarie (2017, p.72) justifie qu'elle repose sur les individus ou les objets subsumés aux concepts, et par là découvre le postulat commun mentionné par Bergson (1965) à propos de la théorie nominaliste et conceptualiste qui convergent. Ainsi, alors que l'ensemble des individus est la dénotation du prédicat, « la dénotation d'un prédicat à une place est l'*ensemble de tous les individus* qui le vérifient, c'est-à-dire qui tombent sous le chef du concept représenté par le prédicat ».

Par conséquent, la preuve qu'une idée simple est vraie remet au procédé selon lequel la vérification de l'individu, celui que l'objet/sujet ou la matière dénote, renvoie, par la relation de ressemblance, à l'ensemble des individus que le prédicat ou la substance, c'est-à-dire l'attribut ou la qualité, dénote. Somme toute, si cette relation est capitale, c'est que des qualités communes ou ressemblantes, entre la matière et la substance, jouent le rôle de conditions pour la vérité, soit vraie soit fausse, d'une idée simple. Notre résultat propose alors que la formation d'une image est le produit d'une analogie, à savoir, ce renvoie, par la relation de ressemblance, transforme une impression de sensation en une idée simple, en somme, une transformation correspondant à l'opération de la conscience. Mais le lien réside surtout dans l'évidence selon laquelle la matière et la substance sont toujours pensées ensemble, car et selon Bergson (1965, p.95), « le besoin va droit à la ressemblance ou à la qualité [...] : cette ressemblance agit objectivement comme une force, et provoque des réactions identiques en vertu de la loi toute physique qui veut que les mêmes effets d'ensemble suivent les mêmes causes profondes ».



Le calcul concerne ensuite les prédicats du deuxième ordre et soutenu par le deuxième principe de Hume (1739), donc par la relation de proportion de quantité ou de nombre rapportée au nombre cardinal considéré comme fondement de la logique extensionnelle frégréenne. À partir de Roussarie (2017, p.73), justifiant la condition pour l'analyse de la vérité reposant sur *un nombre de*, c'est quand ce genre de « prédicat exprime une relation qui se joue entre deux individus [...]. Par conséquent, la dénotation d'un prédicat binaire est un ensemble dans lequel des individus sont explicitement mis en relation avec d'autres ». Il faut qu'il y ait une relation de différence entre les objets/sujets ou matières, concernant deux ou plusieurs idées simples, et une relation de ressemblance entre les prédicats ou substances, concernant deux ou plusieurs idées simples. Somme toute, nous vérifions qu'une idée composée est vraie, soit sa condition de vérité, quand ces deux relations, comme ensemble de conditions données sur la base des ensembles d'individus, vérifie la relation que le prédicat ou concept exprime. La relation de proportion de quantité ou de nombre d'individus sous un même prédicat ou concept se produit au niveau du rapport entre les objets ou matière de l'idée composée.

Par conséquent, la preuve qu'une idée composée est vraie remet au procédé selon lequel la vérification des individus renvoie, par la relation de différence dans la ressemblance, à l'ensemble des individus que les matières dénotent. Somme toute, si cette relation est capitale, c'est que les objets sont différents mais également ressemblants par des attributs ou qualités communes. Notre résultat propose alors que la formation d'une représentation est le produit d'une activité numérique, à savoir, ce renvoie, par la relation de différence dans la ressemblance, transforme une impression de réflexion, en une idée composée et sur la base d'une quantité d'individus quant aux matières en question. En rapportant la matière à des particularités, Bergson (1965, p.94) souligne par là le rôle de la mémoire pour la reconnaissance : « la réflexion *sur* ces particularités, réflexion sur laquelle l'individualité des objets nous échapperait, suppose une faculté de remarquer les différences, et par là même une mémoire des images ». Ces images sont composées d'objets et de qualités, ceux et celles qui constituent les séries d'états de conscience évoquées par les perceptions du présent.

Si ces perceptions conscientes évoquent le passé, la philosophie de Locke (1735, p.264) les définit d'après la connaissance, à savoir, une « connaissance accompagne toujours nos sensations & nos perceptions présentes ; & c'est par-là que chacun est à lui-même ce qu'il appelle *Soi-même* », c'est-à-dire par la conscience. Cet accompagnement définit la perception consciente, à savoir, par les connaissances acquises des expériences du passé. La notion d'*Identité de la personne* due à Locke, par laquelle repose le rapport de la sensation à un *Soi* dû à Hamilton (1869), permet d'appuyer a) la manière d'acquérir les connaissances à partir des organes sensoriels, et, lorsque remises au passé, b) l'utilité de celles-ci dans le présent, c'est-à-dire dans la perception consciente et par un acte de reconnaissance. S'il s'agit de plusieurs

instants et lieux dans lesquels la personne a vécue et sentie, il s'agit alors d'une variété de sensations déterminant les séries d'états de conscience et composant les groupes de possibilités permanentes de sensations. Or, en tenant compte de la notion de *concept-unité*, nous avons remarqué un lien étroit avec l'unité de la conscience que Brentano (2008, p.178) conçoit, lorsqu'elle « n'exclut ni la pluralité de parties quantitatives, ni l'extension spatiale (ou toute propriété analogue). Il est certain que la perception interne ne nous révèle aucune étendue ; mais il n'en résulte pas pour autant qu'elle exclut l'étendue ».

Cette objection parce que Locke (1735) semble déconsidérer l'extension, en somme, sa philosophie se base sur une identité plus existentielle que conceptuelle et qui suppose l'exclusion de la théorie conceptualiste pour l'examen de la perception consciente. En effet, Brentano (2008, p.170) signale qu'une « chose est certaine : sans unités matérielles, il n'a pas de multiplicité ; sans choses, il n'y aurait pas de collectifs ». Et sa certitude justifie également nos considérations pour la logique extensionnelle dont l'explication, par le calcul des prédicats, est susmentionnée. Par rapport au *Self* lockien et au *Soi* hamiltonien, Stuart Mill (1869, pp.252-253) nous dit qu'aucune « sensation isolée ne peut suggérer l'identité personnelle [...]. Mais quoi qu'il en soit, pendant toute la durée de notre vie consciente, excepté le début, il est incontestable que nous rapportons nos sensations à un *moi* et à un non-moi ». En fin de compte, les sensations isolées provoquent la critique de Bergson (1965, p.98) sur l'associationnisme, pour avoir « érigé les idées et les images en entités indépendantes, flottant, à la manière des atomes d'Épicure, dans un espace intérieur, se rapprochant, s'accrochant entre elles quand le hasard les amène dans la sphère d'attraction les unes des autres ».

C'est la raison pour laquelle nous avons apporté une conception différente de celle des associationnistes à propos des lois de l'association des idées, en somme, pour mettre des mots sur ce mystère à propos des relations aussi bien entre les idées qu'entre les images. C'est le mouvement continu du *Moi*, entre la perception du présent et les souvenirs-images, qui l'a soutenu et par Bergson (1965, pp.95-96) à la suite de son explication concernant deux opérations, lesquelles consistent en la généralisation, à savoir, « c'est précisément au cours de ce progrès que se construisent, par le double effort de l'entendement et de la mémoire, la perception des individus et la conception des genres ». Et nous avons développé l'objectif de revoir l'activité psychique normale, car l'étendue de la perception présente vers le passé mit la question de la mémoire au centre du débat que Brentano (2008, p.181) proposa sur le *Moi*, mais conclut par une question restée sans réponse : « La persistance du moi est-elle la continuation de la même réalité unique ou simplement une succession de réalités différentes dont l'une s'ajoute à l'autre et prend pour ainsi dire sa place ? » Si la deuxième éventualité, dans cette interrogation, est une part des considérations de l'associationnisme quand ses lois définissent qu'un état psychologique succède à un autre, finalement, Bergson semble s'être tourné et avoir répondu à la première éventualité.



Cependant, les diverses sensations seraient liées dans le mouvement du passé vers le présent, une considération que, finalement, n'écarte pas l'associationnisme quand il maintient et par Stuart Mill (1869, p.259), que les groupes de possibilités permanentes de sensations se rapportent à ses sensations, du toucher dans le cas de la citation suivante, qui « sont devenues *représentatives* des sensations de résistance avec lesquelles elles coexistent habituellement » dans les perceptions actuelles. Aussi, si ces groupes sont l'objet de la sensation, c'est qu'ils se rapportent simplement à la théorie matérialiste et à la théorie de la perception extérieure, et donc, à la connaissance sur les trois propriétés des objets effectifs, c'est-à-dire la résistance, l'étendue et la figure, que le matérialisme appelle *qualités primaires de la matière* et qui veut que la résistance soit le noyau dure lorsqu'elle combine à la fois l'action des mécanismes moteurs et celle des mécanismes sensitifs, actions qui, en somme, forme le groupe de possibilités permanentes de résistance. À première vue, ces groupes de possibilités permanentes de sensations seraient fixés éternellement sur le chemin du mouvement effectué par la perception consciente actuelle vers le passé, et ce afin de sélectionner les souvenirs qui régleront l'action du corps. En effet, ces groupes semblent participer à ces cercles que Bergson (1965, p.96) appelle les « mille et mille répétitions de notre vie psychologique ». Par ce propos, le développement suivant a répondu à l'incertitude de Brentano (2008) au sujet du lien qui réside entre le passé et le présent, et ce par la mémoire qui, normalement,

nous remémore des éléments très anciens de la série, jamais directement un ensemble qui *n'appartiendrait pas* à la série. L'élément terminale de la série forme le groupe que nous saisissons directement dans la perception interne [...]. Nous considérons donc communément les phénomènes qu'elle nous révèle directement comme des activités qui ont appartenu à la même unité réelle qui embrasse présentement les activités connues par la perception interne [...]. Il nous est cependant impossible d'affirmer que la même unité réelle qui embrasse nos phénomènes psychiques actuels se soit effectivement étendue aussi dans le passé à ceux que nous appelons habituellement 'notre passé'. (BRENTANO, 2008, pp.180-181)

Nous avons rapporté l'indétermination de l'espace et du temps pour tenter de leur exposer des limites, et que le travail de sélection des souvenirs-images pourrait établir par la mémoire. Cette activité pose également l'existence des causes, susmentionnée par la citation de Hume (1739), ce qui, en définitive, a attiré notre attention à propos du déploiement de la contiguïté conçu par Bergson (1965). À savoir et étant donné notre considération sur la nature de l'espace – une étendue en quantité infinie d'objets ou d'événements, c'est-à-dire des souvenirs-images dans le cas du passé, – si pendant la perception actuelle une ancienne image n'est évoquée qu'en passant par le souvenir d'une autre image qui lui ressemble, alors, il se produit, premièrement, des intervalles de temps, mais surtout et deuxièmement, la

justification d'une cause par inférence à une autre cause, et ce d'après la deuxième alternative humienne quant à leur existence conjointe. Nous avons alors déconsidéré ce principe de l'associationnisme voulant qu'une sensation primitive, que le contact des organes sensoriels réalise sur les objets effectifs, produise la cause initiale d'une succession d'états psychologiques.

En conséquence, nous avons dû nous écarter de la généralité selon laquelle les phénomènes psychiques sont fonctions des phénomènes physiques, alors, de ces dualistes ne s'en tenant qu'aux phénomènes physiologiques pour expliciter les causes. C'est pourquoi nous avons suivi Bergson (1965, p.98) à propos de l'association des idées qui « n'est donc pas le fait primitif ; c'est par une dissociation que nous débutons, et la tendance de tout souvenir à s'en agréger d'autres s'explique par un retour naturel de l'esprit à l'unité indivisée de la perception ». En s'éloignant ainsi de la matière pure, nous fîmes un saut dans la substance. Outre que Bergson suppose, tout comme Brentano (2008), une affinité entre les états de conscience entre eux, affinité qui, alors, les relierait, il semble que les sensations des groupes de possibilités permanentes soient belles et bien la cause des ressemblances et que ces causes ont belle et bien comme effet les objets ou individus ressemblants. Donc, le mouvement de la perception actuelle irait, respectivement, des ressemblances aux individus, et non l'inverse, tout comme du tout aux parties à propos de la contiguïté. En fin de compte, la perception actuelle, dans son mouvement, viendrait se fixer en s'arrêtant, sur les sensations des groupes de possibilités permanentes.

Ces sensations sont éparpillées sur le mouvement. Selon Bergson (1965, p.101), ce mouvement a pour autre extrémité la totalité des souvenirs : « En fait, toute association par contiguïté implique une position de l'esprit intermédiaire entre ces deux limites extrêmes. Si l'on suppose, ici encore, une foule de répétitions possibles de la totalité de nos souvenirs, chacun de ces exemplaires de notre vie écoulée se découpera ». Si la question de la division de la matière réapparaît ici, lorsque la conscience se fixe sur le point de la sensation intéressée par l'action utile du présent, ce que la conscience va retirer de la matière, dans l'acte de la reconnaissance, est apparemment influencé par un souvenir plus dominant, celui qui lui est inféré par certaines ressemblances et localisé dans l'espace plus profond du passé, et ce comme nous l'avons soutenu d'après Hume (1739) sur l'existence des causes. La conscience, lorsque fixée sur la sensation choisie selon la ou les ressemblances sur le souvenir dominant, permet de faire l'hypothèse selon laquelle nous aurions défini les limites de l'espace, c'est-à-dire l'ordonnance des sensations en séries dans l'espace.

Quoi qu'il en soit, ce « point où se concentre notre action dans l'espace » est, pour Bergson (1965, p.101), l'intermédiaire entre, soit un souvenir lui étant antérieur dans le temps, soit un souvenir lui étant postérieur, d'où l'expansion et la contraction dans le travail de la mémoire

pour la sélection du souvenir et qui redéfiniraient, de manière plus pertinente, les intervalles de durée représentés par ces espaces entre la sensation du groupe de possibilités permanentes et le souvenir, alors, soit antérieur ou soit postérieur. Dans le mouvement, il y aurait proportionnellement tout autant d'intercalaires que de mouvements divisés par la quantité de sensations nécessaires à l'action du corps dans le présent et vers l'avenir. Et dans le cas de simultanités, si Brentano (2008, p.183) considère qu'il « serait concevable enfin que la variété des images centrales, auxquelles ont conduit les nerfs sensitifs, conditionnât en fait la différenciation des sensations sonores et lumineuses », en autres exemples et rapportés à l'expérience auditive et à l'expérience visuelle dans le cas de l'apprentissage, il semble qu'il y ait ses souvenirs-images répartis en souvenirs-images de l'audition et en souvenirs-images de la vision.

L'approche communicative et actionnelle pour la perception

Nous avons d'abord souhaité présenter la définition du terme *représentation* d'après l'acception contemporaine adoptée par la théorie searléenne des actes de langage, puisqu'il s'agit d'une observation sur des énoncés composants les contextes énonciatifs de notre corpus de référence. L'objectif fut de proposer une soutenance théorico-méthodologique à l'analyse de la manière dont apparaissent les états mentaux à travers des propositions³⁵ subordonnées par la perspective actionnelle, en termes d'action, et par la perspective communicative, en termes de perception. Toutefois, le développement de notre présentation, laquelle introduisit les tenants de la méthode pragmatiste³⁶, et ce au moyen de la théorie générale de la vérité conçue par James (1913, p.70), vérité qui exprime la connaissance en symbole verbaux et s'ils « sont appropriées au monde en ce sens qu'ils déterminent avec justesse nos précisions, il se peut qu'ils n'en soient que meilleurs pour ne pas reproduire exactement ses termes », consista initialement en un rapport avec l'acception classique du terme *représentation* adoptée par la théorie causale humienne de la référence, pour ainsi

³⁵ - En termes de contenu Intentionnel du point de vue linguistique, la proposition est le segment de l'énoncé oral, ou écrit, dans lequel apparaissent les conditions de satisfaction advenant, et selon que la direction soit d'ajustement pour l'expérience visuelle ou soit de la causalité pour l'expérience perceptive, du monde et pour la théorie de l'Intentionnalité de l'action, soit de l'esprit et pour la théorie de l'Intentionnalité de la perception. Ainsi composé dans la proposition, ce contenu Intentionnel permet, à l'autre segment de l'énoncé, d'exprimer l'état psychologique correspondant à ses conditions de satisfaction. Ainsi donc la définition de la représentation en termes de théorie de l'Intentionnalité de l'action et de la perception.

³⁶ - William James, dans son ouvrage intitulé *Le pragmatisme* (1911), suggère une définition de la méthode pragmatiste selon le rôle des vérités extérieures, c'est-à-dire ces expériences vécues et senties comme principe général et antérieur pour la fonction d'une idée devenant ainsi généralisée, et qui, alors, prise dans cette signification réelle, est défendue par une théorie génétique de la vérité.

présenter l'évolution des causes vers les conditions de satisfaction et la sui-référence causale, en termes d'Intentionnalité. D'abord, si la théorie searléenne de l'Intentionnalité de la perception et de l'action embarquent le concept de *renvoi*, pour une certaine direction entre l'objet et l'état mental qui s'y rapporte, et si la théorie humienne de la causalité embarque le concept de *transitivité*, pour une certaine référence entre l'objet et l'état mental, nous avons constaté et sommes alors parties d'une divergence lorsqu'il est question, respectivement, de propriétés logiques et de propriétés ontologiques.

Si l'évolution aboutit à l'analyse des actes de langage, l'examen a dû concerner les « capacités biologiquement plus fondamentales qu'a l'esprit (ou le cerveau) de mettre l'organisme en rapport avec le monde au moyen d'états mentaux tels que la croyance ou le désir, et en particulier au travers de l'action et de la perception ». Ce moyen, par lequel Searle (1985, p.9) propose de soutenir l'étude des dispositions causales, nous l'avons considéré comme étant un progrès scientifique sur la manière de concevoir les idées mentionnée par Hume (1739, p.103), dans la deuxième partie de la citation suivante, alors que sa première partie concerne la manière de concevoir les idées selon Searle : « la personne qui donne son assentiment, non seulement conçoit les idées conformément à la proposition, mais, [de plus], elle est nécessairement déterminée à les concevoir de cette manière particulière, soit immédiatement, soit par l'intermédiaire d'autres idées » qui se rapportent à l'expérience des conséquences du passé et dont la complémentarité sont les conséquences pratiques, et ce d'après la méthode pragmatiste, laquelle conçoit l'avenir dans lequel l'agent agit en fonction de l'utilité de ses actions. Et nous avons remarqué que James (1913), auteur qui mit au grand jour cette méthode, prit pour base la définition de la perception pure de Bergson (1965, p.26), pour ainsi concevoir l'essence de l'humanisme, à savoir, prendre position à partir de l'expérience pure comme suit définie : « Autant il y a de fils allant de la périphérie vers le centre, autant il y a de points de l'espace capables de solliciter ma volonté et de poser, pour ainsi dire, une question élémentaire à mon activité motrice : chaque question posée est justement ce qu'on appelle une perception ».

En définitive, à cette découverte bergsonienne à propos d'un temps et d'un espace uniques pour ces points de l'espace qui posent des questions à la perception sous forme de direction, James (1913, p.56) ajouta, à ce premier moment de la perception, les réponses se trouvant dans l'existence permanente du concept ou des qualités premières d'objets, c'est-à-dire dans un « *second* moment caractérisé par des catégories fondamentales [...], et déterminent le tracé général à l'intérieur duquel doivent se trouver les réponses ; puis d'un *troisième* moment qui donne le détail des réponses sous la forme qui concorde le mieux avec nos besoins présents ». Puis, ou à la suite de la divergence susmentionnée, pour le développement de la théorie générale de la vérité, les recherches sur la relation entre l'objet et l'état mental ont permis de remarquer que la perception pure et la perception consciente, signalées et

développées par Bergson (1965), concernaient, respectivement, la connaissance directe, immédiate ou intuitive, et la connaissance indirecte, conceptuelle ou représentative. En définitive, l'intérêt est d'avoir pu cerner les raisons d'après lesquelles la théorie causale de la référence est insuffisante pour Searle (1985, p.38), lequel auteur défend que, pour qu'il « y ait représentation, il faut qu'un certain agent *se serve d'*une certaine entité – image, phrase ou quelque autre objet – comme d'une représentation. Si donc une croyance est représentation, cela est dû au fait qu'un certain agent *se sert de* la croyance comme d'une représentation ». Par cet intérêt et la conclusion searléenne, laquelle laisse entrevoir que les événements liés par des relations causales ne dépendent pas toujours de lois universelles, nous avons conduit notre raisonnement vers l'extension de la théorie searléenne, ou soit vers des résultats qui ont montré l'évolution de la notion traditionnelle d'*objet Intentionnel*, lequel et selon Brentano (2008, p.101), « caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Age ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet » en laissant de côté les phénomènes physiques.

Dans un premier moment, James (1913, p.38) désigne la connaissance représentative en tenant compte de cette notion traditionnelle, car, pour l'auteur, l'inexistence de l'objet signifie son absence dans le monde effectif et pour la perception consciente qui, dès lors, représente un objet par un état mental, alors, la « présence dans l'absence, et la philosophie scolastique qui n'est autre chose que le sens commun devenu pédant l'interpréterait comme une espèce spéciale d'existence, appelée *existence interne et intentionnelle* ». Et ce cas de connaissance, advenant des représentations ou des expériences intrinsèquement reconnues quand est considéré seulement la perception consciente, fournit la preuve de la relation, ou mieux, du lien entre un objet terminal et la perception de celui-ci comme acte initial après l'idée, donc, la validité d'une direction intrinsèque vers un objet, et, alors, par le contenu de la perception consciente. Or et dans les cas de transcendance signalées ensuite par l'auteur, la réalité, dans laquelle les expériences ont eu lieu de manière effective, c'est-à-dire vécues et senties par le sujet, doit valider, et les expériences intrinsèquement reconnues et perçues, et l'objet au bout de la série de ces expériences intrinsèques. En revanche, en identifiant l'indépendance de l'idée d'avec son objet, ou soit de la substance d'avec sa matière, indépendance que soutint Hume (1739) et que Searle (1985, p.38) récusait, et cite comme étant le « problème de Hume », il ne peut être question de transcendance, ni pour la connaissance représentative ou perception consciente, ni pour la connaissance immédiate ou intuitive, laquelle semble concerner la perception pure lorsque remettant aux sensations des groupes de possibilités permanentes, c'est-à-dire aux qualités premières qui représentent les propriétés physiques des objets, et ce dans la mesure où cette connaissance immédiate considèrerait la relation d'identité, dans le sens *de même que*, entre les qualités de l'objet dans l'idée avant la perception pure et les qualités de l'objet à la fin de cette perception.

Mais dans un second moment, James (1913) contredit la tradition et les partisans du sens commun, et ce en se positionnant sur les conséquences de la représentation sous l'effet des mécanismes moteurs, comme le soutint Bergson (1965, p.26), à savoir, nous disons « que le détail de la perception se moule exactement sur celui des nerfs dits sensitifs, mais que la perception, dans son ensemble, a sa véritable raison d'être dans la tendance du corps à se mouvoir ». Par un point de vue physio-psychologique, Bergson permit alors de remettre l'activité motrice au mécanisme de *renvoi* considéré par Searle (1985), à savoir, les systèmes nerveux efférents sont les voies par lesquelles la représentation de l'objet est portée jusqu'aux organes musculaires périphériques, lesquels et par leur contact direct avec le monde effectif, replacent l'objet dans son contexte naturel, dans le sens de *sa réalité*, ou dans lequel l'action se réalise par l'intermédiaire des mouvements moteurs. Ainsi donc est tirée une première esquisse de la théorie searléenne de l'Intentionnalité de la perception et de l'action, en somme, en renonçant à l'acception traditionnelle du terme *représentation* et, en acceptant la transcendance et son mécanisme sensori-moteur pour l'acception contemporaine du même terme. En conséquence, nous avons attribué le rôle de la mémoire à notre raisonnement et pour développer l'explication du mode d'apparition des états mentaux, ceux sous le coup de l'Intentionnalité. Pour autant, la réflexion initiale porta sur l'entendement et la volonté comme facultés à faire apparaître une idée maîtresse par l'attention selon Ribot (1896), une idée dominante par la volonté selon James (1909) et un souvenir ou une qualité dominante par la sensation des groupes de possibilités permanentes selon Bergson, c'est-à-dire ce point intermédiaire ou la matière sur laquelle se positionne l'esprit et sur le chemin de la perception consciente ouvert par la perception pure.

Ainsi, l'objectif fut de répondre au motif selon lequel la perception à la capacité de maintenir la force et la vivacité d'une idée, et ce comme évolution du motif de Hume (1739), n'étant autre que notre premier principe auparavant mentionné et que l'auteur formula sous forme d'une maxime, qui, pour Searle (1985, p.154), est en réalité insignifiante lorsque en somme, les partisans humiens ont « cherché la causalité (la force, la puissance, l'efficacité, etc.) comme un objet de l'expérience perceptive et ils ne l'ont pas trouvée. Ce que je suggère est qu'elle était là en permanence à titre de composante du contenu des expériences perceptives et des expériences de l'action ». Ainsi donc le lien de causalité entre l'image ou l'idée et son ou ses impressions, ne se détermine plus seulement d'après les lois universelles ou les régularités que seule la nature maîtrise, mais empiriquement, c'est-à-dire dans les circonstances des expériences, en somme, des circonstances aussi organisées originellement par les actions de l'agent et pour des conséquences qui lui seront pratiques et utiles. Si cette forme de causalité est défendue par la méthode pragmatiste, ainsi, ce qui justifie également que l'effet d'une cause peut être quelque chose d'autre que l'effet maîtrisé par la nature elle-

même, Searle (p.143) nous donne toutefois l'autre forme défendue par la théorie humienne de la causalité, celle qui soutient la *transitivité* et en partie considérée par la théorie de l'Intentionnalité : Selon le point de vue de certains philosophes, « il y a en réalité deux formes distinctes de causalité, l'une pour les agents, l'autre pour le reste de l'univers, ils distinguent ainsi entre causalité d'agent' et causalité d'événement', ou entre causalité 'immanente' et causalité 'transitive' ». Alors que ce point de la transcendance correspond à la réalité effective où les expériences sont vécues par l'agent et sous forme d'actions selon la *causalité d'agent*, l'autre point de la transcendance advient du *renvoi*, c'est-à-dire de la direction causale allant du monde à l'esprit ou à la perception de l'agent, laquelle réalise ces expériences intrinsèquement ou sous forme de perceptions, donc, se servant du rôle de la mémoire. En conséquence et pour la sélection des souvenirs dominants, les impressions, qui guideraient la perception de l'agent, remettraient à une direction d'ajustement allant de l'esprit au monde, et ce dès lors que la réalité effective ou les conditions de satisfaction, qui sont les circonstances dans les expériences vécues, valident l'objet ou la vérité au bout de la série d'expériences perçues intrinsèquement, ce que, en définitive, considère la théorie générale de la vérité.

La théorie de l'Intentionnalité encadre l'explication searléenne d'une expérience perceptive. D'abord distinguée par une expérience visuelle devant considérer l'ensemble des conditions de satisfaction, ou soit les circonstances des expériences et celles autour de l'objet, nous avons assumé que cette expérience s'éloignait des considérations humiennes pour l'unique référence à un objet sans passer par les circonstances pour sa vérité, en somme, pour ne pas tenir compte de la constellation d'autres phénomènes ou circonstances dans le cerne du contexte réel dans lequel l'objet est remis. En définitive, ces conditions de satisfaction, que nous avons considérés dans la perception, fondent la signification d'une expérience perceptive et que James (1913, p.70) définit selon les circonstances suivantes : Les connaissances conceptuelles ou représentatives « sont des pensées vraies qui nous mènent à un *échange d'actions* utile avec des circonstances d'ordre sensible, lors de leur apparition, que nos pensées les reproduisent d'avance ou non ». Ensuite distinguée par une perception visuelle devant considérer la réussite du contenu Intentionnel composé par les conditions de satisfaction extrinsèques, nous avons assumé que la satisfaction était la définition de cette perception et que James (p.86) définit selon la satisfaction suivante : « nous tenons compte d'une réalité en la *conservant* avec une forme aussi peu modifiée que possible. Mais pour donner satisfaction alors, elle doit ne pas contredire d'autres réalités indépendantes d'elle qui demandent aussi à subsister intactes ». En fin de compte et à propos de ces autres réalités indépendantes, que la notion d'Intentionnalité conçoit également dans la théorie searléenne, elles semblent aussi faire partie de l'expérience et comme suit définies par James (p.42) : L'objet « perçu et le fait de le percevoir ne seraient que deux manières de désigner un fait indivisible, dont le nom véritable est : la *donnée*, le *phénomène*, ou l'*expérience* ».

Nous avons supposé ces autres réalités comme étant les sensations publiques composant les groupes de possibilités permanentes, et ce si l'autre réalité conservée correspond aux sensations particulières ou singulières. Sans nier le rôle de la mémoire dans les deux cas, la mémoire se sert du contenu de la perception qui regroupe a) une succession intermédiaire, entre la perception et son objet, d'expériences validées par la réalité effective, en d'autres mots, par les expériences senties et vécues. Ce premier intermédiaire fut d'abord remis au contenu des intervalles de durée et d'espace, en les termes bergsoniens. Et, b) une succession intermédiaire, cette fois-ci entre chacune de ces intervalles, d'impressions ou de sensations dont chacune est encadrée entre deux intervalles, l'un du côté du souvenir dominant ou de l'objet, et l'autre du côté de perception ou de l'idée. Si ce contenu définit la nature de la connaissance, les éléments physiques et les éléments psychiques relient la substance à la matière sur le chemin de la perception consciente, et, le résultat est que, dans les deux cas, la théorie générale de la vérité peut le soutenir lorsque, en fin de compte, la base est ici ce dont se sert l'analyse pour les conditions de vérité, du point de vue de la philosophie analytique ou de la logique extensionnelle moderne frégréenne. Pour Searle (1985) ou l'Intentionnalité, la signification compose la représentation par ces deux types d'intermédiaire, ou mieux, la proposition alors dite *complète* par la relation suivante en théorie des actes de langage :

Dire qu'une croyance est une représentation, c'est ne rien dire de plus que ce qui suit : qu'elle a un contenu propositionnel et un mode psychologique, que son contenu propositionnel détermine un ensemble de conditions de satisfaction sous certains aspects, que son mode psychologique détermine la direction d'ajustement de son contenu propositionnel ; et ceci dans la mesure où toutes ces notions – contenu propositionnel, direction d'ajustement, etc. – sont expliquées par la théorie des actes de langage. [...] Pour moi, une représentation se définit par son contenu et son mode, non par sa structure formelle. [Et la relation susmentionnée est celle où] tout état Intentionnel consiste en un *contenu Intentionnel* sous un *mode psychologique*. (SEARLE, 1985, pp.27-28)

La démonstration searléenne de quelques analogies entre la croyance et l'expérience visuelle, grâce à une même nature, c'est-à-dire intrinsèquement Intentionnelle lorsque les deux cas de forme d'Intentionnalité remettent à un contenu Intentionnel, amena néanmoins Searle (1985, p.64) sur le terrain de la distinction quand l'attention sur l'expérience « ne prouve pas que l'expérience ne préexistait pas réellement à ce déplacement de l'attention », alors que le croyance prouve en elle-même son existence passée si nous nous en tenons à la vérité mentionnée par James (1913, pp.86-87) : « La vérité que l'expérience conforme au reste de la réalité incarne peut être une addition positive à la réalité antérieure, et des jugements ultérieurs peuvent avoir à se conformer à elle. Cependant, elle peut, virtuellement au moins, avoir été vraie antérieurement ». Et Searle relate cette distinction au moyen du

caractère de l'aspect : Pour l'expérience visuelle, celui-ci n'est autre que la présentation, ou soit l'angle de vision de l'organe sensoriel ou de la position de l'agent par rapport à l'objet Intentionnel dans le monde effectif, et, pour la croyance, celui-ci n'est ni plus ni moins la représentation. Puisque la mémoire entre en ligne de compte dans ces deux formes d'Intentionnalité, nous avons apporté un raisonnement sur la divergence des tenants de la théorie représentative et phénoménaliste d'avec ceux du réalisme naïf défendu par James et Searle. Ce dernier auteur, fixé sur les considérations de ces réalistes, montre que la nature de la relation entre les sensations, remise aux données sensibles ou aux expériences, et l'objet virtuel remis à l'objet Intentionnel, n'intéresse que la théorie représentative et la théorie phénoménaliste, par-là, il distingue les sensations publiques d'avec les sensations particulières.

Alors que ces dernières n'appartiennent qu'aux tenants du réalisme naïf, en tranchant à partir des expériences vécues et perçues, Searle (1985, p.80) ne les admet pas pour les tenants de la théorie représentative et de la théorie phénoménaliste. Respectivement, « l'expérience visuelle ou la donnée sensible sont en un certain sens une copie ou une représentation de l'objet matériel [...], ou bien que l'objet n'est en quelque sorte rien d'autre qu'une collection de données sensibles ». Si cette collection de sensations est publique, dans le sens de *même que* et pour la théorie phénoménaliste, au-delà de composer indubitablement les groupes de Possibilités Permanentes de Sensations, elle représente cet objet public dans le schéma proposé par James (1913), ainsi, la nature de la connaissance immédiate ou intuitive : Chacune des lignes verticales du schéma représente la méta-structure primaire, ou soit les connaissances liées à l'éducation familiale et sociale, au milieu desquelles est situé chaque fois le même objet et qu'une ligne horizontale coupe en représentant alors la possibilité de connaître l'histoire extérieure des sujets percevant ce même objet, en somme, dans le sens où, d'après James (p.43), la « *connaissance immédiate ou intuitive, donc, consiste dans l'identité du contenu mental et de l'objet* ».

Enfin et à propos de la théorie représentative, en prenant une ligne verticale dudit schéma remis à la théorie phénoménaliste, nous l'avons calqué sur le schéma proposé par Searle (1985, p.81), quant à la théorie représentative. Par celui-ci, l'auteur montre et conclut que la « notion de ressemblance entre les choses que nous percevons, les données sensibles, et la chose que les données sensibles représentent, l'objet matériel, est inévitablement inintelligible, sachant que le terme objet est par définition inaccessible au sens ». En définitive, ce calque imparfait permis de reconnaître que la connaissance directe, immédiate ou familière, et dont traite James (1913, p.92) d'abord à l'encontre de la ressemblance, lorsqu'elle produit des confusions dans la mesure où simplement tout se ressemble, puis en faveur de la correspondance entre l'image d'un objet et son objet, représente les deux extrémités, c'est-à-dire la perception et son objet, et entre lesquelles est encadrée la

connaissance indirecte, représentative ou conceptuelle, à savoir, il a semblé que cette espace total se compose des intervalles de durée et d'espace entre les sensations, en somme, une série d'expériences associées par des sensations publiques, et ce dans la mesure où la somme de ces expériences amène à reconnaître le tout de l'objet à partir de la perception qui connaît alors au moyen de la manière suivante : « C'est dans ce fait de continuer et de corroborer [...], que *consiste tout ce que peut contenir ou signifier la connaissance d'une perception par une idée* [...]. La connaissance des réalités sensibles naît ainsi à l'intérieur du tissu même de l'expérience ».

Aborder la question de ces intervalles composés d'expériences, remit à l'esquisse de James (1913, pp.95-96) à propos d'un troisième type de connaissance, au sein même de la connaissance représentative ou conceptuelle, et dont l'« importance capitale pour la vie humaine de cette sorte de connaissance tient à ce fait qu'une expérience qui en connaît une autre peut la *représenter* [...], dans ce sens pratique et défini qu'il peut lui être *substitué* dans diverses opérations, tantôt physiques, tantôt mentales ». Sur le chemin de la perception des données sensibles et des sensations à l'objet virtuel, c'est-à-dire au souvenir dominant en les termes bergsoniens, nous avons soutenu que le choix de ce souvenir se réalise par un mouvement dynamique et continu pour sa sélection qui, en définitive, résulte du passage d'une série d'expériences dont celles qui succèdent à leur partenaire sont choisies selon l'impression ou la sensation dite *intermédiaire* en nos termes, impression donnée par l'expérience lui antécédant. En outre, il convient également de mentionner cet autre intermédiaire, car il se distingue des impressions intermédiaires que nous avons appelé *impressions référentielles*. Il s'agit évidemment de ces expériences qui, pour Bergson (1965), correspondent aux intervalles de durée et d'espace, et pour James (1913), au *sentiment de quelque chose*. De plus, si les deux auteurs confirment ces impressions par ces points, à savoir, l'expression du mouvement allant de point en point, ce sont, pour James, ces points qui donnent la direction vers un objet ou souvenir dominant :

Toutes les fois que certains intermédiaires sont donnés tels que, à mesure qu'ils se développent vers leur aboutissement, on a de point en point l'expérience d'une direction suivie, et finalement d'un processus accompli, le résultat est *que leur point de départ devient par là même un sujet connaissant, et leur point d'arrivée un objet visé ou connu*. [...] c'est là toute la nature de la connaissance, exprimée en termes d'expérience. Toutes les fois que la suite de nos expériences se présente ainsi, nous pouvons hardiment dire que nous avons l'objet final 'dans l'esprit' dès le début. (JAMES, 1913, pp.92-93)

Nous avons pensé que ce troisième type de connaissance, lequel inclut ces deux intermédiaires et du point de vue de la théorie de l'Intentionnalité de la perception et de l'action, s'accordait précisément avec le contenu du mouvement continu, dont la nature

correspond alors aux qualités, lorsque remises aux sensations découvertes par la série d'expériences, et à la quantité, lorsque remise au nombre de ses sensations et proportionnellement au nombre des expériences dans la série. Si, dans ce sens, la série compose le tout, la proposition est ainsi dite *complète* du point de vue linguistique, et, nous pouvons, en conséquence de ce contenu, proposer une analogie avec les outils utilisés par Searle (1985, p.69), en termes de théorie des actes de langage. Les notions Intentionnelles employées par l'auteur sont : Les conditions de satisfaction, la direction d'ajustement, la sui-référence causale, le Réseau et l'Arrière-plan. Et si son objectif est le développement d'un appareil conceptuel pour la résolution des problèmes de langage lorsque lié à l'Intentionnalité, l'auteur conçut que la direction d'ajustement était dépendante de la sui-référence causale déterminée par le contenu Intentionnel, et ce réciproquement, ainsi, découvrit une direction inverse de celle de l'ajustement déterminée par les objets et états de choses du monde, par rapport à la causalité, à savoir, la direction « d'ajustement va de l'esprit au monde, la direction de la causalité va du monde à l'esprit; et elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, puisque l'ajustement n'est garanti que s'il est causé par l'autre terme de la relation d'ajustement, à savoir par l'état de choses perçu ».

À partir de la thèse centrale de l'humanisme, qui remet le sujet et l'objet à des fragments d'expérience, ce sont pour James (1913, p.111) des portions d'expérience qui doivent se représenter l'une l'autre, et ce cas est celui de la connaissance ou expérience représentative qui se « *transcende* en connaissant l'autre expérience qui lui sert d'objet. Personne ne peut parler de la connaissance de l'une par l'autre sans les voir comme des entités numériquement distinctes, dont l'une se trouve séparée de l'autre et située au-delà d'elle, dans une certaine direction », c'est-à-dire vers l'objet ou la connaissance immédiate et intuitive. Cependant et lorsque la réalité est associée à la thèse pragmatiste, la marche à suivre, pour comprendre que la prévision ou l'intention vers un objet précis était déjà connue extrinsèquement, ou soit en dehors des expériences perçues, est la relation cognitive réalisée intrinsèquement et par l'opération de succession des expériences dans la série et vers la direction à un objet précis. Qui plus est, nous pensons également que les sensations intermédiaires représentent simplement certains fragments de ces expériences. Le plus qu'apporte les conditions de satisfaction, par l'objet effectif, est le contenu total de ces expériences, c'est-à-dire les circonstances dans les expériences et celles autour de l'objet perçu, et qui sont ni plus ni moins la totalité de la connaissance immédiate et intuitive, ou soit les données de la méta-structure primaire advenues de l'éducation familiale et sociale, à savoir, une totalité qui dépend « du fait que nous avons maîtrisé un ensemble de capacités culturelles acquises par imprégnation linguistique » selon Searle (1985, p.75).

En conséquence de cette connaissance extrinsèque et de la prescription de James (1913) par le terme *substitution*, nous avons proposé de définir la manière dont un état mental apparaît, à

savoir, la réalité prend la forme d'une représentation ou d'une expérience perceptive au moyen, soit de la direction d'ajustement des conditions de satisfaction du monde vers l'esprit ou l'expérience perceptive, en les termes de la théorie de l'Intentionnalité associée à la théorie des actes de langage, soit de la direction causale de la série d'expériences perceptives vers le monde ou les expériences visuelles, en les mêmes termes ou d'un point de vue métaphysique et linguistique. En outre, nous avons également proposé le débat que James (1913) posa au sujet du processus de la connaissance, dont l'aboutissement est la perception d'un objet strictement particulier, dans le sens que le conçoit Locke (1735) avec son concept d'*Identité de la personne*. Les résultats introduits furent alors le fruit de son expérimentation, à savoir, l'élimination de la série d'expériences sur le mouvement dynamique et continu, laquelle série compose normalement l'ensemble des intervalles de durée et d'espace, et donc l'élimination de ces intervalles, en somme, un retrait qui rapproche l'objet de la perception et qui produit alors une représentation de l'objet ou de sa virtualité non plus particulière, mais strictement collective. Or, si le retrait de la série d'expériences rend seulement abstrait l'espace selon James (p.122), et non pas le temps, ce que nous concevons également, la thèse de l'auteur s'oppose à ce retrait d'espace, c'est-à-dire lorsque la « distance, par exemple, est rendue abstraite par l'élimination de tout ce qu'il y a de particulier dans les intervalles concrets : elle est ainsi réduite à une simple 'différence', à une différence de 'lieu' » et non de temps. Mais en conséquence de ce retrait, le temps a semblé remettre aux sensations, c'est-à-dire à ces autres intermédiaires entre les expériences et dans le contenu perceptif ou Intentionnel en les termes de Searle (1985).

Par ces seules sensations et si l'espace est retiré, l'explication du mode de réalisation de la perception, ou de l'état mental, souligne que l'acte de percevoir relit des fragments d'expérience, et ce en les découvrant et les utilisant d'après leur date ou leur période, celle où les événements eurent lieu. Nous avons donc soutenu que ces souvenirs temporels étaient un repère pour l'encastrement des expériences de la série, autour des fragments d'expérience ou des intermédiaires que sont les sensations, lesquelles évoqueraient l'espace, c'est-à-dire les expériences dans les intervalles d'espace. Mais en ce sens, l'atteinte de l'objet ou de l'événement en question souligne également une contradiction. À savoir, les fragments d'expérience sont moins collectifs ou publics que particuliers ou singuliers, ce que ladite expérimentation a révélé, donc, au détriment des sensations ou qualités premières composant les groupes de Possibilités Permanentes de Sensations. Cependant, les sensations de ces groupes, qui appartiennent à des lois universelles et qui ont une relation naturelle ou purement physique avec les objets ou événements par lesquels elles ont une liaison de propriété, auraient le rôle de confirmer également, en plus des sensations ou fragments d'expérience individuels, la pertinence ou validité, et de la réalité où se sont déroulées les événements, et de l'objet au bout de la succession des expériences de la série et



des fragments d'expérience intermédiaires aux expériences ou intervalles. En définitive, ces sensations participeraient à la cohésion et à la cohérence du tout, ou de la totalité des phénomènes composant le contenu Intentionnel.

Enfin et au même titre que les fragments d'expérience après expérimentation, l'inexistence intentionnelle de l'objet prit aussi une contradiction, lorsque les phénomènes qui s'y rapportent sont exclusivement psychiques. À savoir et d'après James (1913, p.125), la théorie pragmatiste ne les emploierait pas dans sa méthode lorsque l'idée initiale à toute perception, « en 'signifiant' un objet séparé d'elle-même par un 'abîme épistémologique' [...] ; en connaissant la nature de l'objet, elle devient 'transcendantale' à la sienne propre. L'objet, à son tour, devient 'présent' alors qu'il est en réalité absent ». La connaissance de la nature de l'objet nous a amené à traiter le problème du particulier. Pour autant, l'explication du rôle des outils utilisés par Searle (1985) permet de comprendre pourquoi a) la relation naturelle quant à la sui-référence causale, et, b) l'indépendance des conditions de satisfaction du Réseau et de l'Arrière-plan d'avec les autres conditions de satisfaction, sont de fausses hypothèses lorsque le contenu est Intentionnel. S'il faut, pour Searle (p.86), d'abord expliquer « comment la causalité fait partie de l'Intentionnalité », il faut nécessairement considérer que les souvenirs de l'objet senti, ou de l'événement vécu dans le passé, est un lien causal avec les expériences dans la série lors de la perception du présent, et ce afin que soient remplies les conditions de satisfaction du contenu Intentionnel.

Ainsi, il a fallu admettre que la reconnaissance, dans le mode de réalisation de la perception, ou de l'état mental, réalise une partie de ses conditions de satisfaction au moyen de l'Arrière-plan dont la nature non représentative affirme que les capacités mentales tiennent en la connaissance immédiate ou intuitive, connaissance qui, une fois de plus, justifie le sujet connaissant ou l'objet connu avant même que l'acte de percevoir n'est eu lieu. Mais ce qui est surtout capitale d'admettre pour ses conditions de satisfaction, alors dites *intuitives*, c'est qu'elles remettent en cause la cohésion et la cohérence des deux types d'intermédiaire composant le contenu Intentionnel, puisque ce sont les tenants du réalisme naïf qui les soutiennent, et ce à partir de l'instant où les représentations et les phénomènes sont exclus, c'est-à-dire les tenants de la théorie représentative et de la théorie phénoménaliste, ce que, en définitive, le scepticisme défend. Searle (1985, p.97), en bon réaliste naïf, propose en ce sens « une version non inférentielle, c'est-à-dire réaliste naïve, de la théorie causale de la perception, en vertu de laquelle nous n'avons pas affaire à deux choses dont l'une est la preuve de l'autre, mais nous percevons une seule chose et, ce faisant, avons une expérience perceptive » qui n'admet pas l'inférence à l'objet en question.

Bien que nous ayons en partie soutenu notre méthode d'analyse sur des qualités collectives ou publiques, il a fallu coupler cette soutenance en accédant à la théorie searléenne de

l'Intentionnalité de la perception et capable de traiter des propositions dites *complètes* par l'ensemble des conditions de satisfaction. En conséquence et dans le cerne de nos examens, il a fallu considérer les conditions de satisfaction de l'Arrière-plan d'avec celles des expériences, de leurs traits et de leurs circonstances, ou soit les deux premiers types de connaissance stipulés par James (1913), qui, également en bon réaliste naïf, prescrivit alors un troisième type de connaissance à la connaissance représentative ou conceptuelle ; et la relation causale causée par les actions des agents d'avec celle causée par le monde ou comment sont naturellement les choses et les états de choses dans le monde, ce qui, en somme, correspond aux lois universelles et aux régularités causales soutenues par la théorie classique humienne, comme suit définies par Searle (1985, p.141) : Des « variétés de séquences d'événements au sein desquelles des événements d'un certain type sont suivis d'événements d'un autre type [...]. Chaque fois qu'existe une paire d'événements liés comme la cause et l'effet, cette paire doit exemplifier une régularité universelle ». Il y a donc d'un côté et réunis ensemble, les phénomènes particuliers ou singuliers, ceux du dedans ou intrinsèquement perçus ou représenter, et, d'un autre côté, les phénomènes collectifs ou publics, ceux du dehors ou extrinsèquement perçus ou présenter.

Pour James (1913, p.102), c'est le moment d'appliquer la méthode pragmatiste, et cela lorsque l'auteur propose les deux questions suivantes : « Que serait cette transcendance, antérieure à toute expérience médiatrice ou conclusive, en *tant que connue* ? Quels en seraient pour nous les résultats pratiques, si elle était vraie ? » Pour répondre, nous avons donc considéré et antérieurement développé, à la fois, la connaissance de plusieurs expériences ou de plusieurs représentations, et une relation de causalité quant à certaines d'entre elles. Searle (1985) à l'objectif de battre en retraite face à la causalité comme relation naturelle, et ce en proposant une explication argumentée des raisons selon lesquelles elle pourrait l'être moins, alors, une relation non naturelle qui, en somme, dépendrait de l'action des agents. Premièrement, en apportant l'ensemble des conditions de satisfaction de l'Arrière-plan, une variété de relations causales peut alors décrire l'aspect causal entre l'expérience visuelle et son expérience perceptive, dans la série intrinsèque. Deuxièmement, en mentionnant les résultats de Searle (pp.150-151) au sujet du débat entre la métaphysique causale et le réalisme causale, c'est-à-dire et respectivement, entre les régularités causales et les relations logiques, l'auteur signale que si la relation logique est justifiée « entre la description de la cause et la description de l'effet, c'est qu'il y a, dans chacun de ces exemples, une relation logique ou interne entre cause et effet eux-mêmes, vu que, dans chaque cas, un contenu Intentionnel est causalement lié à ses conditions de satisfaction ».

Premièrement, la production des analyses a pu considérer, lorsque rattachée à la théorie searléenne de l'Intentionnalité, la relation de l'intention d'avec l'action dès lors que, « il n'y a en général pas d'action sans intention correspondante » pour Searle (1985, p.105) qui,



justifiant cet aspect sémantique par la présence de cet état Intentionnel dans l'énoncé, nous montre surtout que l'aspect syntaxique permet de remarquer aisément l'assemblage et la distinction des conditions de satisfaction d'avec l'état psychologique qui s'y rapporte. Par cette présence et deuxièmement, nous avons pressenti que la réalisation d'une action pouvait avoir une influence sur l'aspect formel des choses et des états de choses du monde, car si certaines formes d'intentionnalité laissent présager des modifications sur ces formalités, et si la perception a pour résultat des conséquences pratiques et utiles comme mentionné auparavant, alors, l'effet d'une cause peut prendre une valeur ajoutée pour les intérêts de l'humanité. Mais nos observations sur la plupart des exemples proposés et argumentés par Searle, ont conclu que l'explication et la description des actions, celles déclenchées par une intention préalable, n'aboutissaient qu'à des observations sur les effets consistant en la seule description des mouvements physiques du corps, ainsi, sans pouvoir remarquer la présence de quelques conséquences pratiques et utiles engendrant ses effets. L'action aurait en ce sens que peu d'intérêt pour la perspective de type actionnel prétendant aller au-delà du fait que la présence d'objets et d'états de choses concerne exclusivement l'expérience perceptive, c'est-à-dire l'action virtuelle et non l'action réelle en les termes Bergsoniens, ou selon Searle (pp.107-108), « des cas où l'agent a l'intention d'accomplir l'action préalablement à l'accomplissement de l'action elle-même, comme, par exemple, lorsqu'il sait ce qu'il va faire parce qu'il a déjà l'intention de le faire ».

S'il y a en conséquence deux directions opposées, celle d'ajustement et celle de causalité par rapport à l'action Intentionnelle qui, alors et respectivement, va du monde à l'esprit et de l'esprit au monde, nous avons d'abord souhaité en rendre compte pour ensuite répondre à notre objectif en apportant une réflexion sur la modification des états de choses dans un contexte réel, ainsi, identifier si ces modifications n'apporteraient pas des résultats positifs à propos des modifications du comportement. Pour autant, nous avons pris l'initiative de placer l'élément *la modification des choses* ou *des états de choses*, au bout de la série que Searle (1985, p.117) mentionne pour sa méthode alors signalée à la suite des quatre éléments de la série et pour l'explication de la relation entre l'intention et l'action : « l'intention préalable, l'intention en action, le mouvement du corps, et l'action. La méthode sera de choisir un exemple simple et d'expliciter complètement les contenus Intentionnels des deux intentions ». À première vue, une telle initiative, pour aboutir à l'explication d'un effet, c'est-à-dire de la modification du comportement, doit prendre en compte que les causes ne peuvent pas être l'intention préalable comme dans le cas de la référence à l'action totale, référence soutenue par Searle, mais plutôt l'intention en action pour le cas, d'abord, de la modification des choses, ou des états de choses, puis, du comportement. En conséquence : Que devient le rôle de l'intention préalable ? Mais d'abord, quelle est la relation entre l'intention préalable et l'intention en action si l'intention préalable devient moins la cause de la modification des

états de choses que l'intention en action ? Nous avons débuté en vérifiant la condition selon laquelle la modification des états de choses est l'effet de l'intention en action et non pas de l'intention préalable.

Cette initiative parce que, le cas contraire, la vérité n'aurait eu aucune validité scientifique, et, alors, il aurait été vain de développer un raisonnement pour aboutir à des résultats concernant la modification du comportement, qui, de prime abord, adviendrait simplement des choses et des états de choses modifiés pour l'utilité et la pratique de l'humanité. À la suite d'un exemple proposé par Searle (1985, p.108), les résultats de l'auteur montrent clairement la situation de l'intention quand elle n'est plus préalable : « l'intention était *dans l'action*, mais qu'il n'y avait pas d'*intention préalable*. La forme linguistique caractéristique de l'expression d'une intention préalable est [...] 'je vais faire A'. La forme linguistique caractéristique de l'expression d'une intention en action est 'je fais A' ». Voici la supposition de Bergson (1965), laquelle a soutenu notre tentative à propos du passage de l'intention préalable à l'intention en action, cette dernière qui et selon Searle (p.118), « présente, et non pas *représente*, le mouvement physique et non pas l'action totale », cette dernière pourtant remise à la représentation de l'intention préalable. Les qualités premières des propriétés d'objets, ou soit la connaissance pure intéressée par la perception pure dans le présent, en les termes bergsoniens, doivent précéder l'espace qui concerne directement l'action virtuelle ou l'écoulement du passé. C'est donc l'action réelle sur l'objet effectif qui permet l'action virtuelle, en somme, une action réelle qui correspond à l'intention en action, ou soit au mouvement physique. Pour expliquer cette primauté, nous avons posé que si l'action réelle concerne la perception pure de l'objet, bien que cette action réelle et objet soient au bout de la série d'expériences lors de l'action virtuelle, extrémité qui concerne le présent réel, le rôle de la perception consciente ou de l'action virtuelle est de reproduire cet objet, donc, il est possible de soutenir, puisqu'il y a reproduction, que l'objet est connu avant même qu'il y ait une action virtuelle, ainsi, l'objet permet cette dernière action correspondant aux mouvements cérébraux.

Si c'est par conséquent, d'après Bergson (1965, p.135), « vers l'action que perception et mémoire sont tournées, c'est cette action que le corps prépare », alors, la perception et les souvenirs sont moins tournés vers l'objet matériel soutenu a) par l'idéalisme de Berkeley (1920), en somme, par une thèse soutenant la matérialité de l'objet dans et se faisant par la perception consciente sur le monde intérieur, que vers l'objet matériel soutenu b) par le réalisme naïf considérant la matérialité de l'objet dans et se faisant par la perception pure dans le monde extérieur. Cela étant dit, il a fallu apporter cette valeur ajoutée par laquelle nous observerions les modifications sur les états de choses, et ce pour des conséquences pratiques et utiles. Par-là, il a donc été question de production de nouvelles connaissances et moins de reproduction ou de reconnaissance. Dans l'acte de reconnaissance, le rôle de la



perception pure est de composer le contenu de l'intention préalable par l'apport des qualités de l'objet matériel, ainsi, de nourrir la mémoire et la perception consciente. Mais dans le cas de l'acte d'acquisition de nouvelles connaissances, la perception pure conserve le même rôle, mais compose cette fois-ci le contenu de l'intention en action par l'apport, non plus de qualités, mais de mouvements physiques montrant comment sont modifiées les choses et états de choses. Par conséquent, nos observations se sont réalisées sur la présentation du mouvement physique, car cette intention en action, par sa description, permet l'explication de la modification des états de choses, modification qui, nous le rappelons, termine la série des quatre éléments et proposée par Searle (1985).

Partant de l'intention préalable, les actions dans les expériences effectives composant les intervalles, sont l'objet des mouvements cérébraux, ou soit de l'action virtuelle, et ce du point de vue intrinsèque ou de la perception consciente. Soutenue par Bergson (1965), nous avons formulé la proposition selon laquelle les qualités des objets matériels contribuaient aux parties du tout, c'est-à-dire aux actions dans une expérience, ainsi, à la totalité des actions dans la totalité des expériences. Si cela montre la manière dont une idée générale, ou l'abstraction, se reproduit, sa production dépend cependant de la valeur ajoutée par de nouvelles connaissances. En laissant pour l'instant cette dernière considération de côté, nous avons conclu que le matérialisme objectif présente ce que sont les conditions de satisfaction du contenu de l'intention préalable. Si donc la matérialité des objets effectifs a) fonde les conditions de satisfaction de l'intention préalable et b) cause ces conditions par une direction d'ajustement allant du monde à l'esprit, en les termes searléen. En tout état de cause, pour qu'il y ait une action d'après Searle (1985, p.123), il faut que « *cette intention préalable* cause l'action ». Partant maintenant de l'intention en action, c'est-à-dire des mouvements physiques du corps, nous avons tenté de retirer l'intention préalable, et, en contre parti, d'apporter la valeur ajoutée. Par la même, cette tentative de retrait a montré la dépendance de la direction d'ajustement à la direction de causalité ainsi ajoutée, laquelle va de l'esprit au monde. En conséquence de la direction de causalité ajoutée, les résultats de cette expérimentation ont montré que l'agent doit apporter des modifications sur les choses ou les états de choses du monde effectif, et ce de telle manière 1) à valider la direction d'ajustement, ainsi, 2) à ce qu'une action réelle détermine les conditions de satisfaction.

Si donc les régularités causales sont modifiées par l'être humain, ou celles-ci s'adaptent après modification de quelques aspects naturels des choses ou des états de choses dans le monde effectif, et les lois de la causalité n'ont plus lieu d'être considérées. Somme toute, pour comprendre l'action réelle du corps, nous avons initialement cru en une analogie, celle où les mouvements physiques, pour l'action réelle, sont en ce que sont les mouvements cérébraux, pour l'action virtuelle, et signalés par Bergson (1965) à la suite de ses trois hypothèses. Le raisonnement de l'auteur, sur celles-ci, l'a amené à poser une coïncidence, celle de la thèse du



réalisme d'avec celle de l'idéalisme anglais. En effet et maintenant que nous avons rendu compte du résultat à propos de notre objectif susmentionné, à savoir, la direction de causalité a la primauté sur la direction d'ajustement, comme à l'image de l'action virtuelle, l'action réelle semble débiter par les mécanismes sensori-moteurs, en somme, ceux qui préparent l'action et causent la perception et le souvenir. Selon la première hypothèse, le dualisme est ramené à son plus haut niveau d'acceptation, puisque « ni dans la perception, ni dans la mémoire, ni, à plus forte raison, dans les opérations supérieures de l'esprit, le corps ne contribue directement à la représentation » selon Bergson (p.133) qui montre alors la séparation du corps d'avec l'esprit. Ensuite, selon la deuxième hypothèse confirmant la thèse matérialiste, les objets matériels sont sentis par les organes sensoriels, mais la manière de répéter les qualités des objets intrinsèquement n'est pas découverte. En somme, selon l'apport de l'auteur sur sa deuxième hypothèse :

les mouvements cérébraux, que je retrouve ainsi, vont redevenir le duplicat de mes perceptions. Il est vrai que ces mouvements seront des perceptions encore, des perceptions 'possibles', de sorte que cette seconde hypothèse est plus intelligible que l'autre ; mais en revanche elle devra supposer à son tour une inexplicable correspondance entre ma perception réelle des choses et ma perception possible de certains mouvements cérébraux qui ne ressemblent à ces choses d'aucune manière. (BERGSON, 1965, p.134)

Enfin, la troisième hypothèse confirme la thèse idéaliste qui ne considère que les perceptions conscientes, c'est-à-dire celles des mouvements cérébraux, en les termes bergsoniens, et soutenant également la perception du corps. Cela étant dit, en supposant d'abord que les phénomènes de la nature, ceux liés par la relation causale et définie par les lois universelles que les régularités causales d'ordre empirique justifient, influencent les perceptions du corps par des images alors situées autour de l'image du propre corps de l'agent, et ce dans la conscience qui, en conséquence, est lieu des modifications aboutissant à des ressemblances dans la différence, alors, nous avons cru que la différence était de degré et non de nature. Cela étant dit, malgré qu'il nous a semblé avoir démontré le rapprochement de la matière vers l'esprit, c'est-à-dire par l'influence de ces phénomènes sur la conscience évoquant une différence de degré à la perception, en portant un avis contraire identifié à la fin de la citation antérieure, Bergson (1965, p.134) remet en cause le caractère d'une telle influence, ainsi, porta l'objection selon laquelle la science « assure que tous les phénomènes doivent se succéder et se conditionner selon un ordre déterminé, où les effets sont rigoureusement proportionnés aux causes ». Donc, nous avons dû porter notre croyance, à propos de la continuité du mouvement, plutôt sur sa dynamisme. À savoir, en se faisant, le mouvement cérébral abandonne derrière lui les souvenirs-images des expériences de chaque intervalle, ceux qui lui ont pourtant servi de passage vers le

prochain intervalle, mais qui, semble-t-il, sont plus abstraits et moins pertinents que les souvenirs-images de l'intervalle qui succède, mais surtout, moins ressemblants que les qualités de l'objet situé au bout de la série d'expériences. C'est donc en ce sens qu'il est moins question de ressemblance dans la différence.

En effet, si la réduction de l'espace consiste à rendre l'action virtuelle de plus en plus réelle par le mouvement se continuant vers la découverte de l'objet, ainsi, à le reproduire ou le produire à la fin de la série d'expériences, nous pouvons soutenir que les souvenirs-images, se rapprochant du présent ou de la perception de l'image du corps, sont chaque fois plus concrets, c'est-à-dire plus en accord avec l'image du corps. Or, et là encore, matière et esprit se ressemblent dans la différence, en conséquence, il a fallu considérer les conclusions de Bergson (1965, p.137) à propos de la continuité et de la dynamicité de l'action sur le mouvement cérébral ou l'espace : « il la continue simplement, la perception étant notre action virtuelle et l'état cérébral notre action commencée », et nous ajoutons, celle qui termine l'action virtuelle et commence l'action réelle par une diminution de l'espace et une sélection de souvenirs-images chaque fois plus concrets pour l'action réelle ou du présent. Par conséquent, il nous a fallu distinguer le mouvement cérébral comme repère pour la localisation des opérations abstraites de l'esprit, et l'état cérébral comme repère pour la localisation de la matière, c'est-à-dire de toutes les qualités appartenant à l'objet effectif ou au présent. Si l'état cérébral peut, en ce sens, être déjà connu, alors et par le mouvement cérébral, il s'agit simplement du travail de la reconnaissance. Nous avons conclu que l'action virtuelle, c'est-à-dire le passé dans la perception consciente, s'écoule vers l'action réelle, c'est-à-dire le présent. Et nous avons souhaité soutenir que ce présent ainsi produit n'était autre qu'une perception pure. Aussi, et en vue de notre objectif sur l'explication d'une valeur ajoutée, nous avons donc dû soutenir l'objection faite par Bergson, à savoir, la science, qui maintient l'ordre naturel des phénomènes pour leur détermination dans les relations causales, ne peut soutenir les changements apportés par l'homme dans le monde et sur les états de choses, autrement dit, sur les liens causaux entre les phénomènes, car ces modifications engendrent la nécessité d'acquérir de nouvelles connaissances et habitudes ; en même temps qu'ils demandent, à la nature, des adaptations sur les conséquences pratiques et utiles pour l'humanité.

Ce que nous pouvons cependant accepter, c'est qu'une fois ces connaissances acquises et la nature adaptée, l'ordre des phénomènes tend à redevenir le désir de la science pour ses expérimentations, bien que l'origine de leur production soit autre. En définitive et pour faire la parité, nous pouvons dire que cette nécessité correspond, comme le mentionne Bergson (1965, p.139), « au point où une conscience individuelle, prolongeant et conservant le passé dans un présent qui s'en enrichit, se soustrait ainsi à la loi même de la nécessité, qui veut que le passé se succède sans cesse à lui-même dans un présent qui le répète simplement sous une

autre forme ». Ce présent est donc l'action réelle du corps par les mouvements physiques, laquelle répète le passé mais après les modifications apportées par l'homme, d'où cette autre forme, ainsi différente de nature par rapport à l'action réelle avant les modifications apportées sur les états de choses. Et c'est la raison pour laquelle un état cérébral n'est ni l'analogie des mouvements cérébraux, ni la cause de la perception pure, et ce comme le conçoit également l'auteur. Nous avons ensuite remis la définition de notre conclusion au rôle de la mémoire alors attribué à l'écoulement de l'action virtuelle ou du passé vers l'action réelle ou le présent. Pour autant, nous sommes remontés au point où les modifications sur les relations causales n'ont pas encore eu lieu, et ce dans le rapport que ce point a avec le rôle de l'état cérébral, lequel nous croyons simplement être, en définitive, la perspective ou l'horizon d'une action du corps allant du présent vers l'avenir, par lequel nous observerions les progrès apportés par les modifications des états de choses, en somme, des progrès qui laisseraient transparaître des modifications sur les comportements. D'après Bergson, la naissance d'un souvenir n'est pas l'effet d'un état cérébral, une fois les choses modifiées ; mais plutôt l'effet des phénomènes de la nature, et puisque c'est sur ceux-ci que l'homme adapte ou greffe ses propres phénomènes. Et,

si l'état cérébral n'engendrait aucunement notre perception de l'objet présent mais la continuait simplement, il pourra encore prolonger et encore faire aboutir le souvenir que nous en évoquons, mais non pas le faire naître. Et comme, d'autre part, notre perception de l'objet présent était quelque chose de cet objet lui-même, notre représentation de l'objet absent sera un phénomène de tout autre ordre que la perception, puisqu'il n'y a entre la présence et l'absence aucun degré, aucun milieu. D'où cette double thèse [...] : La mémoire est autre chose qu'une fonction du cerveau, et il n'y a pas une différence de degré, mais de nature, entre la perception et le souvenir. - L'opposition des deux théories prend alors une forme aigüe, et l'expérience peut cette fois les départager. (BERGSON, 1965, pp.139-140)

À première vue, la représentation des états de choses advient du mélange de leur origine, c'est-à-dire de leur organisation établie telle que la nature l'a décidé avant l'intervention de l'homme, d'avec les modifications ensuite apportées par la pensée et la main de l'homme lui-même. Cela fut notre proposition puisque le souvenir rappelle l'origine des phénomènes et la perception évoque les phénomènes de la causalité après modifications des causes et/ou des effets sur l'origine ; d'où, par conséquent, une différence non plus de degrés, mais de nature. Cette différence, nous l'avons rapporté à deux processus, c'est-à-dire à celui de la pensée et celui du mouvement physique, et que nous avons soutenu, respectivement, par deux auteurs. D'abord Bunge (1903, p.79), car ce processus de modification, dénaturant la matière, ou soit les phénomènes de la causalité dans notre cas, nous a rappelé la loi de la dynamo-statique de l'esprit : « *Quand se produit l'opération dynamique ascendante, les nouvelles sensations, perceptions et idées se*

combinent avec la statique, c'est-à-dire que des vestiges de vieilles sensations, perceptions et idées, combinées entre elles, découle le raisonnement » pour modifier les états de choses. En somme, si l'auteur l'a proposé par la combinaison de la loi dynamique d'avec celle de la statique, il remet l'ensemble à l'acte de penser qu'il considère comme étant une opération de l'esprit.

À partir du mouvement ascendant en qualité ou complexité, et non plus en intensité, car la différence est de nature, ensuite Searle (1985, p.118) lorsque l'acte de penser doit s'achever dans le monde effectif et par l'action modifiant ses états de choses au moyen des mouvements physiques, c'est-à-dire de l'intention en action qui, « comme l'intention préalable, est sui-référentielle au sens où son contenu Intentionnel détermine qu'elle n'est satisfaite que si c'est elle qui a causé l'événement qui constitue sa condition de satisfaction ». Si donc la dynamisme du mouvement tient en ceci que, la combinaison des matériaux originels d'avec ceux suggérés par l'homme pour la satisfaction de ses besoins, est le processus de la pensée pour l'aboutissement de conséquences pratiques et utiles réalisées par l'action. Or, les liens de causalité entre les phénomènes conditionnés dans l'environnement ne peuvent être décrits par l'expérience dont l'action humaine en est la cause, mais par la raison pratique qui dirige la volonté vers l'action. Cette affirmation tient de Kant (1888, p.21) proposant en ce sens une définition de l'usage pratique de la raison qui « s'occupe des principes déterminants de la volonté, qui est un pouvoir ou de produire des objets correspondants aux représentations, ou de se déterminer soi-même à réaliser ces objets (que le pouvoir physique soit suffisant ou non), c'est-à-dire de déterminer sa causalité ». En définitive, Kant considère initialement, c'est-à-dire lorsque la priorité est de l'objet, que la loi de la volonté est un principe déterminant de l'action, puis et cependant, ou lorsque la priorité est du sujet, que la loi est plus du sentiment que de la volonté, et ce contre l'usage de la langue. Voici, si nous pouvons le dire ainsi, les deux lois :

Les seuls objets d'une raison pratique sont donc le *Bien* (*Guten*) et le *Mal* (*Bösen*). Car par le premier on comprend un objet nécessaire de la faculté de désirer, par le second un objet nécessaire de la faculté d'abhorrer (*Verabscheuungsvermögens*), l'un et l'autre étant en accord avec un principe de la raison [...]. Or, comme il est impossible de voir (*einselien*) à priori, quelle représentation sera accompagnée de *plaisir*, quelle représentation sera au contraire accompagnée de *peine* (*Unlust*), ce serait exclusivement à l'expérience qu'il appartiendrait de décider ce qui est immédiatement bon ou mauvais. (KANT, 1888, p.101)

Cette exclusivité pour l'expérience étant contraire à l'usage de la langue, Nietzsche (1900) la développe en la soumettant à une antithèse basée sur l'usage de la langue et du point de vue de l'histoire à propos de grands événements qui ont marqué l'homme en société, sur laquelle s'est forgé le sentiment de plaisir pour les uns et le ressentiment de vengeance pour les

autres, en somme, deux tendances qui correspondent à ces deux types d'homme mentionnés par Bunge (1903, pp.222-223) et à partir du théorème suivant sur le bien: « *l'homme a inventé la notion du bien pour ses satisfactions personnelles* [car] la fin suprême de l'homme, en dépit des minorités d'hommes de mauvaise volonté, a été le 'bien' ». Quoi qu'il en soit, c'est en objectant sur « le préjugé de ces généalogistes de la morale », en voulant parler des partisans de la psychologie anglaise de la même période et qu'il rapporte aux métaphysiciens transcendantalistes n'ayant de croyance que pour l'acte de la pensée valable, que Nietzsche (p.32) débute le développement de la généalogie de la morale et marqué par sa première dissertation. Et nous avons admis les liens de causalité, entre les deux tendances ou phénomènes, par les grands événements. Ces deux phénomènes, ou soit les *bons* d'un côté et les *mauvais* de l'autre, et comme concepts nietzschéens, montrent deux formes de libertés quand rapportés à la loi de la causalité par liberté et due à Kant (1888, p.22), par laquelle « il sera montré (*dargethan*) par-là, non seulement que la raison pure peut être pratique, mais qu'elle seule, et non la raison limitée empiriquement, est pratique d'une façon inconditionnée (*unbedingterweise*) ». Et cette manière inconditionnée, nous l'avons remise au théorème du bien susmentionné, c'est-à-dire aux satisfactions personnelles de l'homme.

Tant pour Kant (1888) que pour Nietzsche (1900, p.34), c'est une recherche sur l'étymologie des concepts *bon* et *mauvais*, *bien* et *mal*, qui donna lieu à une réflexion pour une méthode qui veut, pour ce dernier, que soit considérée une « *même transformation d'idées*, – que partout l'idée de 'distinction', de 'noblesse', au sens du rang social, est l'idée mère d'où naît et se développe nécessairement l'idée de 'bon' ». En fin de compte, cette nuance principale semble résoudre le problème kantien au sujet de l'usage de la langue qui ne peut que produire des confusions psychologiques, puisque son utilisation amène à admettre nécessairement la diversité de nuances que ces concepts produisent par la sensibilité des hommes, c'est-à-dire par le conditionné. Si donc Kant (p.116) va proposer une distinction entre les concepts qu'il dit être *pratiques* par le rapport qu'ils entretiennent avec le libre arbitre, et les concepts qu'il dit être *théoriques* par le rapport qu'ils entretiennent avec la sensibilité, c'est-à-dire avec les phénomènes de la nature qui admettent l'intuition comme connaissance, en somme, à l'inverse de ces connaissances qui « n'ont pas à attendre les intuitions pour acquérir une signification, et cela pour cette raison remarquable qu'ils produisent eux-mêmes la réalité de ce à quoi ils se rapportent (l'intention de la volonté), ce qui n'est pas du tout le cas des concepts théoriques ». L'intention de la volonté a attiré notre attention dans le sens où celle-ci viendrait déterminer le mouvement du corps pour l'action, et donc pour la modification des états de choses et en direction des modifications du comportement.

Nietzsche (1900) développe ce qui est extérieur à la conscience, non pas ce qui est en dehors des corps, mais la morale des puissants et celles des esclaves ancrées dans les âmes et par lesquelles, en définitive, nous avons observé des relations de cause à effet, relation qui, en

somme, ont décrites la signification ou la nuance principale des concepts *bon* et *mauvais* du point de vue des esclaves et de celui des puissants. Si l'intention de la volonté détermine ces relations causales par la liberté, les actions doivent être pratiques tout autant que leurs conséquences, et dont la loi suprême est, pour Kant (1888), le simple fait de la raison. Si ce qui a déterminé les deux auteurs à débiter sur l'étymologie desdits concepts est expliqué par Stuart Mill (1869, p.430), bien que contre son explication, à savoir, « penser un objet c'est le marquer d'un attribut, ou d'un système d'attributs, qui a reçu un nom, ou (ce qui est plus essentiel) qui donne un nom à l'objet. L'attribut donne à l'objet le nom concret qui correspond à son propre nom abstrait ». Il faut cependant et pour Kant, aller au-delà du sens, plus précisément, s'en remettre à la raison pour le jugement à propos de la possibilité qu'un objet aurait à être pratique. Si ci-dessus est la critique que Stuart Mill dresse sur la Logique formelle, dite aussi *pure* et laquelle est soutenue par Hamilton, nous avons alors remarqué que Kant et Nietzsche s'accordaient sur ce point-ci, c'est-à-dire contre le retrait de toute pensée existentialiste marquée par la substance matérielle dont les deux morales susmentionnées, dans un rapport d'existence avec les événements historiques, sont alors la base de la raison pratique qui tient en la généalogie de la morale. C'est ici une Logique dite *modifiée* qui le soutient en même temps qu'elle soutient la morale de l'humanité, et laquelle repose sur la matière de la conceptualisation, la matière du jugement et celle du raisonnement, à l'inverse de l'autre Logique qui fit l'objet d'une telle critique et dont les partisans sont les associationnistes anglais ne défendant qu'une analyse introspective de la forme de la pensée morale valable, autrement dit, qu'un examen scientifique reposant sur la manière de conceptualiser, la manière de juger vrai ou de juger faux, la manière de raisonner consciemment ou de raisonner inconsciemment.

Ces trois dernières manières de former la pensée, pour ces logiciens de la Logique pure, représentent pour eux les trois opérations fondamentales de l'esprit, et, dès lors ou quoi qu'il advienne, la ressource est le système théorique concept-attribut pour examiner la forme de la pensée sur la base des phénomènes moins en rapport avec la volonté qu'avec les lois naturelles du monde sensible. En outre, bien que le procédé d'inversion nietzschéen nous fit douter de nos considérations pour la relation de causalité vue par l'usage théorique qu'en fit Hume (1739), l'association de cette relation avec son usage pratique, par les recherches kantienne cherchant à démontrer le soutien de cet accord, nous obligea à neutraliser cette relation de causalité entre les lois naturelles du monde sensible et l'entendement pure. Par le procédé d'inversion, à savoir, « le concept 'bon' n'est pas unique ; pour s'en convaincre qu'on se demande plutôt ce qu'est en réalité le 'méchant' au sens de la morale du ressentiment. La réponse rigoureusement exacte la voici : ce méchant est *précisément* le 'bon' de l'autre morale, c'est l'aristocrate, le puissant », nous avons remarqué que Nietzsche (1900, p.56) défiait les lois de la causalité considérée théoriquement, et ce en se référant à l'expérience, à savoir, les

deux objets, c'est-à-dire le ressentiment de vengeance chez les esclaves et le sentiment de plaisir chez les puissants, signifient ou sont à la fois subsumés au concept *bon* et au concept *mauvais*, en somme, selon que le jugement, la conceptualisation et le raisonnement adviennent des puissants ou que ceux-ci adviennent des esclaves. Mais en définitive, malgré un tel usage pratique, les liens causaux, bien comme les régularités causales, ne sont pas encore totalement hors de cause pour Kant (1888, p.87), car il y vît l'exception selon laquelle une « illusion seulement excusable en tant que *l'habitude* (une nécessité *subjective*) de percevoir certaines choses [...] associées dans l'existence, est prise insensiblement pour une nécessité *objective* de poser dans les objets mêmes une telle connexion ».

À savoir, l'habitude subjective dans les perceptions, quand prise pour une nécessité objective dans les expériences, c'est d'abord ce sur quoi Stuart Mill (1869) semble se positionner, c'est-à-dire lorsqu'un nom concret, ici le *bon* bien comme le *mauvais*, attribué à l'objet, ici et respectivement, ledit sentiment et ledit ressentiment, une fois et plusieurs fois pensée devient, par cette habitude de répéter subjectivement l'expérience, répétition dans les perceptions conscientes, insensible pour la conscience qui, alors, ne produit plus de discernement à propos des deux phénomènes concernant la relation de causalité, donc, devient son propre nom abstrait. Ensuite, Kant (1888), en levant les incertitudes révélées par les liens causaux dans la relation humienne de causalité, rend le problème du philosophe moins insoluble qu'il ne paraissait l'être d'après le point de vue théorique, car se défaisant de l'empirisme soutenant la description des phénomènes par l'expérience, donc du scepticisme dans le sens où il conclut par leurs conséquences, prouva la réalité objective des causes en apportant que le temps et l'espace ne sont autres que les raisons des liens causaux entre les phénomènes qui ne sont alors plus des choses en soi, en les termes de Humes (1739), mais bien des phénomènes en mouvement dans le monde sensible. Par conséquent, ces phénomènes prennent une valeur d'existence et représentent la nécessité objective. Ainsi et selon Kant (p.92), il faut « *déduire*, en tant que concept *à priori*, à cause de la nécessité de la connexion qu'il entraîne avec lui, c'est-à-dire faire sortir (*darthum aus*) sa possibilité de l'entendement pur », en voulant parler du concept de la cause dans la relation de causalité par liberté. Ce sont donc le sentiment de plaisir et le ressentiment de vengeance, en tant qu'objet de l'expérience, qui composent la matière de la pensée et fournissent par-là matière à l'entendement pour ses raisonnements, jugements et conceptualisations, et ce sous une forme libre. Si c'est là l'accord que soutient l'entendement ou l'usage pratique d'avec les objets de l'expérience ou la connaissance théorique, l'entendement a comme principe la volonté, et donc la liberté qui, alors,

se rapporte à un objet indéterminé, mais en revanche (*statt dieses*) il reçoit une signification de la loi morale, par conséquent au point de vue pratique. Ainsi, si je n'ai à vrai dire aucune intuition qui en détermine la réalité

théorique et objective (*objective theoretische Realität*), il n'en a pas moins une application réelle qui se montre *in concreto* dans des intentions ou des maximes, c'est-à-dire une réalité pratique qui peut être indiquée (*angegeben*). (KANT, 1888, p.98)

Le procédé humien retombe alors dans les considérations des associationnistes ou de la psychologie qui étudia et établit les lois de l'Association des idées, psychologie due en partie à Stuart Mill (1866). Mais cette science inductive a aussi cet autre tenant que nous avons trouvé dans la pensée de Francis Bacon (1851, p.10), lequel auteur de la doctrine physique mit à la lumière des sciences une nouvelle logique basée sur les phénomènes, et ceux qui se passent après les opérations de l'esprit, en somme, le but de la science humaine, c'est-à-dire « en rejetant presque tout le produit des premières opérations de l'esprit qui suivent immédiatement les sensations, la route nouvelle [...] devant commencer aux perceptions des sens ». Tout compte fait, si cette Logique dite *modifiée* soutient des relations d'après les différences entre la perception du sentiment de plaisir et celle du ressentiment de vengeance, et si cette « logique de la constatation de la vérité, la théorie de la preuve dans sa plus large acception », mentionné par Stuart Mill (1869, p.453), peut soutenir la pensée de Nietzsche (1900, p.9), c'est que par les événements historiques qu'il pose, l'auteur fournit les raisons pour lesquelles il attribue, ou subsume au concept *bon* et au concept *mauvais*, des liens causaux d'après ces différences, ou soit entre ce sentiment de plaisir ou de bonheur des puissants et ce ressentiment de vengeance des esclaves et que Kant (1888, p.130) appelle des *penchants* ainsi définis : « L'ensemble des penchants (qui peut-être aussi peuvent être ramenés à un système supportable = *erträgliches*, et dont la satisfaction s'appelle alors le bonheur personnel) forme l'égoïsme ».

En fin de compte, s'il faut que les opérations de l'esprit non-égoïstes, d'après les considérations des associationnistes anglais, soient rendues *égoïstes* d'après Nietzsche (1900), c'est-à-dire les ramener à la vérité selon laquelle les valeurs de l'aristocratie les placent dans la réalité objective, toutefois, l'auteur propose de montrer cette vérité par une antithèse sur les concepts *bon* et *mauvais*. Il faut dès lors décrire les événements du monde effectif dans leur rapport avec les ressources des hommes du sentiment, qui sont selon Nietzsche (p.53) « complets, débordant de vigueur et, par conséquent, *nécessairement* actifs, [et des hommes du ressentiment], chez qui le bonheur apparaît surtout sous forme de stupéfiant, d'assoupissement, de repos, de paix, de 'sabbat', de relâchement pour l'esprit et le corps, bref sous forme *passive* ». Puis, lorsque ces derniers sont actifs, il faut tenir compte de ces hommes du ressentiment dans leur vraie différence, dans le « mouvement du *progrès caché* » comme le souligne Bacon (1851, p.91) à propos des buts de la science humaine, ou soit la cause de ce ressentiment, de cette vengeance imaginaire envers les maîtres et selon Nietzsche. Le produit de l'antithèse advient des mauvais qui se représentent comme étant



des bons par la perception de leur ressentiment et quand bien même cette généalogie de la morale, en reposant sur la primauté pour le pouvoir des forts exercé sur les faibles, renverse l'antithèse et lorsqu'il faut rendre aux consciences les valeurs de l'aristocratie au détriment de celles des esclaves. Le sentiment des aristocrates nous montre que leurs signes extérieurs de puissance, qui causes et entretiennent leur sentiment de plénitude, sont aussi utiles aux mauvais, à ces esclaves pourtant rongés par le ressentiment imaginaire qui correspond à leurs valeurs à eux.



CONCLUSION



a matière du raisonnement chez Nietzsche (1900), établie sur la preuve par les faits, mêle la matière du jugement des uns d'avec la matière du jugement des autres, et ce afin de conceptualiser des termes génériques dont les objets ou les causes, qui lui sont subsumées, changent selon que la morale soit celle des puissants ou celle des esclaves. Si la réaction de ces derniers face à la montée du libre arbitre est parfois une victoire, pour l'évolution de l'espèce humaine en le sens des lois de l'existence et de l'évolution des espèces d'après Bacon (1851), réaction qui met la cause à la place de l'effet et si l'on s'en tient à cette loi de Hume (1739), selon laquelle une cause doit toujours antécéder son effet, en revanche, l'antécédent retrouve son objet du point de vue du libre arbitre face au débat de la Nécessité Philosophique, finalement, la volonté de ces nécessiteux de s'affirmer tel quel est toujours l'effet d'une cause, c'est-à-dire d'une conséquence dont la représentation est l'idéal de vie des puissants.

En termes d'évolution des sciences vers le XX^e siècle, James (1911) propose une série de qualitatifs ou d'attributs révélateurs à la subsumption de ces deux concepts, ou soit *bon* et *mauvais*. L'auteur évoque les rationalistes en faveur de la thèse du libre arbitre. Il les

conceptualise comme étant des sentimentaux et des intellectualistes se rapprochant de cette prétention, ou soit comme plus religieux que les empiristes, ces derniers ordinairement matérialistes, réalistes ou en faveur de la thèse fataliste selon l'acception courante. Qui plus est James (1913) propose une signification du terme *utile, pratique*, en ce qui, pour l'humanité, lui est utile dans le sens de bon. Dès lors, le concept *utile* mentionné par Nietzsche (1900) prend cette vérité ou autre signification au confluent du pragmatisme, et qui la dissocie de la signification du concept *bon* associé aux dominants. En effet, la théorie d'après laquelle les concepts *utile* et *bon* représentent les valeurs de premier rang, Nietzsche (p.33) la corrige et retire ce qu'il y avait d'erroné dans l'explication de cette théorie d'Herbert Spencer, par analogie, l'explication que nous avons susmentionnée, ou soit ce qui était pourtant psychologiquement soutenable d'après Nietzsche. Pour autant, l'auteur exclut la nature semblable sur le « concept 'bon' et le concept 'utile', 'opportun' [...], de sorte que l'humanité aurait, par les jugements 'bon' et 'mauvais', résumé et sanctionné précisément ses expériences *inoublées* et *inoublables* sur ce qui est utile et opportun, ou bien inutile et inopportun ». Pour ce faire, l'auteur va chercher dans l'étymologie des mots *bon* et *utile*, en retrace l'origine jusqu'à leur étymon.

Puis et après avoir posé une variété de significations, il propose la dérivation de la signification des concepts *bon* et *mauvais* par une même transformation d'idées. En somme, nous en avons conclu que, s'il est légitime de ne plus juger les mauvais par autant d'attributs inoublés et inoublables, et qui les qualifient éternellement, la raison se trouve dans le fait qu'ils sont bons pour les changements qu'ils ont causé pour l'humanité et lorsque leur ressentiment s'est réveillé, quand bien même ces changements semblent inutiles pour les autres bons, ceux de la classe dominante. Les conséquences pratiques de la méthode pragmatiste le soutiennent, dès lors qu'un « concept, dit M. Peirce, n'a de portée sérieuse qu'en tant que sa vérité apporte un changement à l'existence de quelqu'un ». Si James (1913, pp.45-46) le cite, il étend le pragmatisme à l'humanisme. Or et à l'inverse, quand bien même cela couvre aussi la déconsidération pour les ressemblances entre ces attributs du genre/de la substance matérielle *sentimentaux* proposées par James (1911), en donnant la voix à la morale des puissants et à la morale des esclaves, Nietzsche (1900) montre aussi que les idéalistes, les optimistes, les bons, sont utiles pour leur différence, c'est-à-dire pour les fatalistes, les rationalistes, les mauvais et *vice versa*. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas s'attacher au fait de la Logique pure ou selon lequel un concept doit représenter l'existence d'un système d'attributs qui ne sont que la division du concept et en parties nécessairement relationnées quand un ou plusieurs attributs, c'est-à-dire les ressemblances, doivent nécessairement être communes à tous les objets qui composent leur concept. Des ressemblances sont inconcevables pour la Logique modifiée, trop universelles dans le sens de collectives, ce que finalement déconsidère la notion d'*égoïsme* posée initialement par Nietzsche.

En effet, les concepts *bon*, *noble* et *mauvais*, *vulgaire*, regroupent les genres d'homme du commun et ceux des classes dominantes. Respectivement, « ou bien 'les esclaves', ou bien 'la populace', ou bien 'le troupeau' [...]. Les 'maîtres' » et d'après Nietzsche (1909, p.48) qui en fait les objets de son raisonnement dans leur rapport avec les événements historiques. Cela montre la considération suivante, c'est-à-dire ce que soutient la Logique modifiée, en d'autres termes, le rapport de la forme de la pensée d'avec la matière de la pensée pour qu'un concept, un jugement et un raisonnement soient valables. Et Stuart Mill (1869, p.446) ne se lasse pas de démontrer que la momologie de l'esprit est clairement incomplète puisqu'elle met elle-même en doute ce qu'elle soutient, c'est-à-dire la manière de conceptualiser, la manière de juger et la manière de raisonner. En définitive, l'auteur considère que nous « devons remonter aux sources originelles, aux présentations de l'expérience, et examiner l'enchaînement de nos idées en relation avec ses représentations ». Nietzsche (1900) s'appuie sur cette base expérimentale, ou soit une phénoménologie qui lui permet de raisonner, de conceptualiser et de juger, en somme, sur l'observation des expériences quotidiennes. En effet, si par la diversité des genres d'homme – qu'ils soient des bons ou des mauvais importe peu pour soulever la question de la représentation des événements garantissant la validité des concepts, des jugements et des raisonnements, – et si par la diversité des valeurs dont quelques signes extérieurs sont certains loisirs pour les dominants et le travail pour les faibles, alors, la représentation doit être soutenue par la partie matérielle des concepts, des raisonnements et des jugements, ce qui, en définitive et du point de vue du langage sous l'angle de la Logique modifiée, correspond à cette sorte de connaissance soulignée par James (1913, p.10), celle que nous avons « d'une chose perçue directement, par les sens, ou indirectement, sous forme de représentation [outré] qui est ce qu'expriment les jugements et les propositions, ce que renferment les *Begriffe* ou concepts qui ne sont pas forcément accompagnés d'une représentation imaginative ».

En clair, Nietzsche (1900) présente des idées sous forme d'événements de l'histoire produisant les deux morales comme représentations alors soutenues par la partie matérielle de la pensée, ou soit les événements historiques. Si ce rapport constate la vérité, la réaction de la morale des esclaves, par le ressentiment, a fait aussi se transformer les idées, c'est-à-dire les événements de l'histoire devenus alors utiles pour ceux qui étaient les mauvais aux yeux des dominants, lesquels dominants et avant la réaction des dominés, concédaient tout ce qui était utile à la constitution de leur affirmation, leur sentiment de bonheur. Si là est la source, c'est-à-dire la preuve de l'antithèse nietzschéenne, c'est par une recherche sur l'étymologie du concept *utile* que Nietzsche propose la dérivation de la signification des concepts *bon* et *mauvais*. En remontant aux sources originelles, c'est-à-dire aux événements historiques et ce que soutient la Logique modifiée, le sentiment et le



ressentiment se sont révélés à l'humanité et dans leurs différences. Par-là, l'auteur découvre les conditions nécessaires à la forme de la pensée valable, en allant au-delà des sensations que les premières opérations de l'esprit procurent, en somme, il raisonne de manière à ce que les concepts posés définissent les perceptions qui fondent une vérité existentielle. Et si c'est une connaissance pour James (1913, p.13), l'auteur apporte la notion de *contexte*, ou soit la « connaissance indirecte, conceptuelle (*knowledge-about*) de *q* est *q* plus un contexte ». Ainsi, l'auteur ou cette pragmatique va chercher la vérité dans la réalité, elle investit la vérité en allant au-delà des conceptions de la Logique formelle, ou soit du paradigme de la métaphysique transcendantale qui ne voit, pour sa considération de la vérité, que la manière de réaliser la pensée.

BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

BACON, Francis. *Nouvel Organum, Essais de morale et de politique, De la sagesse des anciens, Des principes et des origines*. In : Bacon, F. *Œuvres de Bacon*. 2. ed. Trad. Francis-Marie Riaux. Paris : Charpentier, 1851.

BAIN, Alexander. *L'esprit et le corps : considérés au point de vue de leurs relations ; suivis d'études sur les erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*. 4. ed. Trad. William Battier. Paris : Germer Baillière et Cie, 1880.

BARBIZET, Jacques. « Les mécanismes cérébraux de la pensée (petite note introductive de Jean Gillibert) ». *Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris*, Paris, 46.3, pp. 601-617, 1982. Disponible en : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5448826j>>. Accès en : 21 fev. 2021.

BÉRARD, Evelyne. *L'approche communicative. Théorie et pratiques*. Paris : CLE International, 1991.

BERGSON, Henri. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*. 7. ed. Paris : Les Presses Universitaires de France, 1965.

BERKELEY, Georges. *Les principes de la connaissance humaine*. Trad. Charles Renouvier. Paris : Librairie Armand Colin, 1920.

BRENTANO, Franz Clemens Honoratus Hermann. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008.

BOOLE, Georges. *An investigation of the laws of thought: on which are founded the mathematical theories of logic and probabilities*. London : Walton and Maberly, 1854.

BUNGE, Carlos-Octavio. *Principes de psychologie individuelle et sociale*. Trad. Auguste Dietrich. Paris : Librairie Félix Alcan, 1903.

CANALE, Michael; SWAIN, Merrill. *Theoretical Bases of Communicative Approaches to Second Language Teaching and Testing: Applied Linguistics, Oxford*, vol. 1, n. 1, pp. 1-47, 1980. Disponible en : <<http://dx.doi.org/10.1093/applin/I.1.1>>. Accès en : 12 maio 2019.

JORAY, Pierre; MIÉVILLE, Denis. *Regards croisés sur l'axiomatique. Travaux de logique*, n. 20, novembre 2011.

CHOMSKY, Noam. *Aspects de la théorie syntaxique*. Trad. Jean-Claude Milner. Paris : Editions du Seuil, 1971.

_____. *Linguagem e mente*. 3. ed. Trad. Roberto Leal Ferreira. São Paulo: Editora UNESP, 2009.

_____. « Un compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner ». *Langages*, Paris, 4.16 (1969) : 16-49. *Seção Psycholinguistique et grammaire générative*. 19/02/2021. DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.1969.2016>. Disponible en : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1969_num_4_16_2016>.



CONSEIL DE L'EUROPE. Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Paris: Didier, 2001.

FREUD, Sigmund. Esquisse d'une psychologie, Entwurf einer Psychologie. Trad. Susanne Hommel, Jeff le Troquer, Alain Liégeon et Françoise Samson. Toulouse, 2011.

GOTTLOB FREGE, Friedrich Ludwig. Écrits logiques et philosophiques. 2. ed. Trad. Claude Imbert. Paris : Éditions du Seuil, 1971.

HUCK HOAREAU, Saraly; MÉRIEUX, Régine; LOISEAU, Yves. LATITUDES. 1 : Méthode de français. Guide pédagogique. Paris : Les Éditions Didier, 2008.

HUME, David. Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement. Trad. Philippe Folliot. London : John Noon, 1739.

JAMES, William. Le pragmatisme (Éd. 1911). Paris : Hachette Livre-BNF, 2018.

_____. L'idée de vérité. Trad. Louis Veil e Maxime David. Paris : Librairie Félix Alcan, 1913.

_____. Précis de psychologie. Trad. Émile Baudin et Georges Bertier. Paris : Marcel Rivière, 1909.

KANT, Emmanuel. Critique de la raison pratique. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888.

KERRY, Benno. "Ueber Anschauung und ihre psychische Verarbeitung". Vierteljahresschrift für wissenschaftliche Philosophie, 11, pp. 249-307, 1887.

KOCH, Ingedore Gründfeld Villaça. O texto e a construção dos sentidos. 10. ed., 5ª reimpressão. São Paulo: Contexto, 2018.

LANGE, Friedrich-Albert. Histoire du matérialisme, et critique de son importance à notre époque. Tome 2. Trad. Bernard Pommerol. Paris : C. Reinwald, 1879.

LOCKE, John. Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain. Trad. Pierre Coste. 3. ed. Amsterdam : chez Pierre Mortier, 1735.

MÉRIEUX, Régine; LOISEAU, Yves. LATITUDES. 1 : Méthode de français. Paris : Les Éditions Didier, 2008.

MOIRAND, Sophie. Enseigner à communiquer en langue étrangère. Paris : Hachette, 1982.

NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm. La généalogie de la Morale. 3. éd. Trad. Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France, 1900.

RIBOT, Théodule-Armand. La psychologie des sentiments. Paris : Librairie Félix Alcan, 1896a.

_____. Psychologie de l'attention. 3. ed. Paris : Librairie Félix Alcan, 1896b.

ROULET, Eddy. Théories grammaticales, descriptions et enseignement des langues. Paris : F. Nathan, 1972.



ROUSSARIE, Laurent. Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague. Berlin : Language Science Press, 2017.

SAUSSURE, Ferdinand de. Cours de linguistique générale. 3. ed. Paris : Payot, 1931.

SEARLE, John Rogers. L'intentionnalité : Essai de philosophie des états mentaux. Trad. Claude Pichevin. Paris : Les Editions de Minuit, 1985.

_____. Sens et expression : études de théorie des actes du langage. Trad. Joëlle Proust. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

SERON, Xavier; LAMBERT, Jean-Luc; VAN DER LINDEN, Martial. La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique. 2. ed. Bruxelles: Pierre Mardaga Editeur, 1988.

SKINNER, Burrhus Frederic. The Behavior of Organisms. New York: Appleton-Century, 1938.

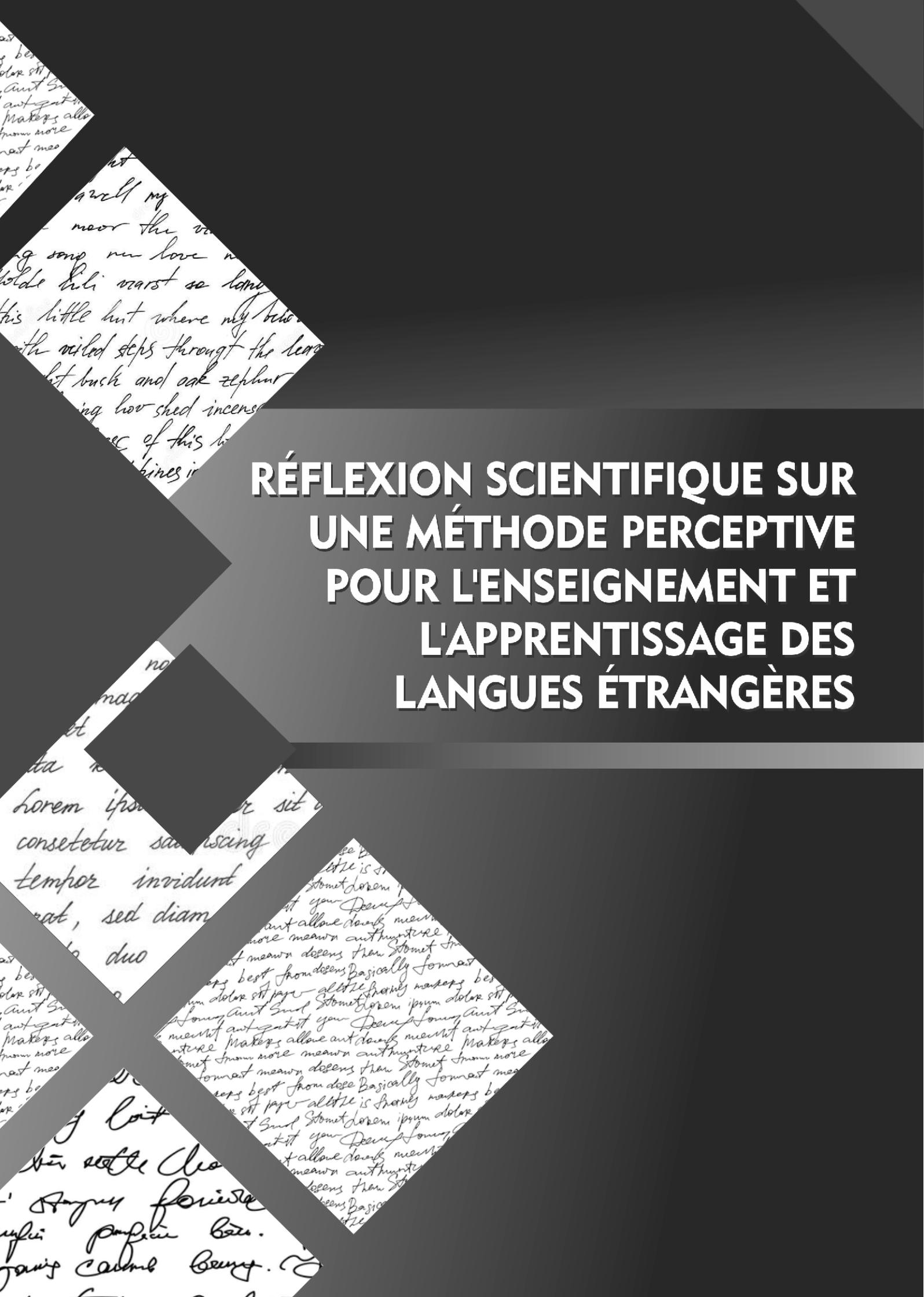
_____. Verbal behavior. New York: Appleton-Century-Crofts, 1957.

SPENCER, Herbert. Principes de psychologie. Tome II. Trad. Théodule-Armand Ribot et Alfred Espinas. Paris : Librairie Félix Lacan, 1892.

STUART MILL, John. La philosophie de Hamilton. Trad. Émile Cazelles. Paris : Germer Baillière, 1869.

_____. Système de logique déductive et inductive. Livre VI : de la logique des sciences morales. Trad. Louis Peisse. Paris : Librairie philosophique de Ladrance, 1866. Disponible en: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/systeme_logique/livre_6/systeme_de_logique_6.pdf>. Accès en: 22 nov. 2020.

WUNDT, Wilhelm. Éléments de psychologie physiologique, Tome premier. Trad. Élie Rouvier. Paris : Librairie Félix Alcan, 1886.



RÉFLEXION SCIENTIFIQUE SUR UNE MÉTHODE PERCEPTIVE POUR L'ENSEIGNEMENT ET L'APPRENTISSAGE DES LANGUES ÉTRANGÈRES



À PROPOS DE L'AUTEUR



Rudy Kohwer

Après un master en Linguistique Appliquée précédé d'une licence en Portugais du Brésil-Anglais, sa recherche doctorale concentre des domaines d'étude dans le cerne des Sciences du langage, comme la psychologie scientifique, la philosophie moderne et la pragmatique. Outre sa participation à différents congrès scientifiques, on retrouve une partie de ses recherches dans un précédent ouvrage, mais également sous forme d'articles publiés dans des revues à comité de lecture scientifique et au sein d'ouvrages collectifs.



<https://www.facebook.com/Synapse-Editora-111777697257115>



<https://www.instagram.com/synapseeditora>



<https://www.linkedin.com/in/synapse-editora-compartilhando-conhecimento/>



31 98264-1586



editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento